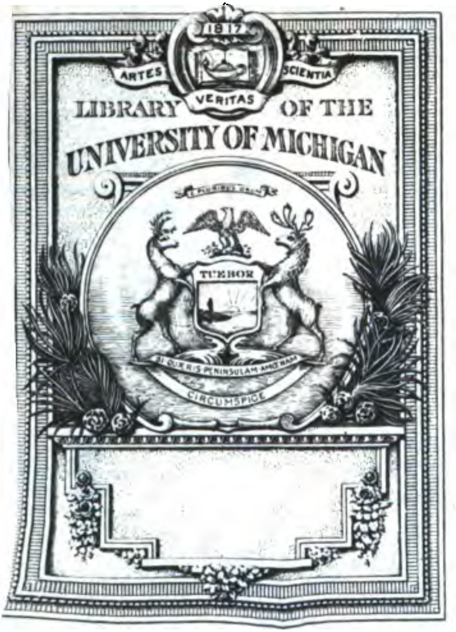

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

H.B

HISTOIRE
Amoureuse
des
GAULES

Par le Comte

DE BUSSI RABUTIN

Tome V.



M.D.CCLIV.

LA

FRANCE DEVENUE ITALIENNE,

AVEC LES AUTRES DESORDRES DE LA COUR.

LA facilité de toutes les Dames avoit rendu leurs charmes si méprisables à la jeunesse, qu'on ne savoit presque plus à la Cour ce que c'étoit que de les regarder ; la débauche y régnoit plus qu'en lieu du monde, & quoique le Roi eût témoigné plusieurs fois une horreur inconcevable pour ces

ſortes de plaiſirs, il n'y avoit qu'en cela qu'il ne pouvoit être obéi. Le vin, & ce que je n'oſe dire, étoient ſi fort à la mode, qu'on ne regardoit preſque plus ceux qui cherchoient à paſſer leur tems plus agréablement; & quelque penchant qu'ils euſſent à vivre ſelon l'ordre de la nature, comme le nombre étoit plus grand de ceux qui vivoient dans le déſordre, leur exemple les pervertiſſoit tellement, qu'ils ne demeuroient pas longtems dans les mêmes ſentimens.

Non-ſeulement la plûpart des gens de qualité étoient de ce caractére, mais il y avoit encore des Princes, ce qui fâchoit extraordinairement le Roi. Ils ſe cachoient cependant autant qu'ils pouvoient, pour ne lui pas déplaire; & cela les obligeoit à courir toute la nuit, eſpérant que les ténebres leur ſeroient favorables. Mais le Roi (qui étoit averti de tout) ſut qu'un jour après ſon coucher, ils étoient venus à Paris, où ils avoient fait une telle

débauche,

débauche, qu'il y en avoit beaucoup qui s'en étoient retournés soûs dans leurs carosses. Et comme cela s'étoit passé dans le cabaret, (car ils ne prenoient pas plus de précaution pour cacher leurs désordres) il prit sujet de-là d'en faire une grande mercuriale à un jeune Prince qui s'y étoit trouvé, en qui il prenoit intérêt. Il lui dit que du moins, s'il étoit assez malheureux pour être adonné au vin, il bût chez lui tout son soû, & non pas dans un endroit comme celui-là, qui étoit de toutes façons si indigne pour une personne de sa naissance.

Le reste de la cabale n'essuya pas les mêmes reproches, parce qu'il n'y en avoit pas un qui touchât le Roi de si près; mais en récompense, il leur témoigna un si grand mépris, qu'ils furent bien mortifiés. Et à la vérité, ils furent quelque tems sans oser rien faire qu'en cachette: mais comme leur caractére ne leur permettoit pas de se contraindre long-tems,

ils en revinrent bien-tôt à leur indination, qui les portoit à faire les choses avec plus d'éclat.

Pour ne pas s'attirer néantmoins la colere du Roi, ils jugerent à propos de faire serment, & de le faire faire à tous ceux qui entreroient dans leur Confrérie, qu'ils renonçoient à toutes les femmes : car ils accusoient un d'entre eux d'avoir révélé leurs mystéres à une Dame avec qui il étoit bien, & ils croyoient que c'étoit par-là que le Roi apprenoit tout ce qu'ils faisoient. Ils résolurent même, de ne le plus admettre dant leur Compagnie ; mais s'étant présenté pour y être reçû, & ayant juré de ne plus voir cette femme, on lui fit grace pour cette fois, à condition que s'il y retournoit, il n'y auroit plus de miséricorde. Ce fut-là la premiere Regle de leur Confrérie : mais la plûpart ayant dit, que leur Ordre allant devenir bien-tôt aussi grand que celui de Saint François, il étoit nécessaire d'en établir de

solides,

ſolides, & auxquelles on ſeroit obligé de ſe tenir, le reſte approuva cette réſolution, & il ne fut plus queſtion que de choiſir celui qui travailleroit à ce Formulaire. Les avis furent partagés là-deſſus, & comme on voyoit bien, que c'étoit proprement déclarer Chef de l'Ordre, celui à qui l'on donneroit ce ſoin, chacun brigua les voix, & fit paroître de l'émulation pour un ſi bel emploi. Manicamp, le Duc de Gramont, & le Chevalier de Tilladet, étoient ceux qui faiſoient le plus de bruit dans le Chapitre, & qui prétendoient s'attribuer cet honneur, à l'excluſion l'un de l'autre; Manicamp, parce qu'il avoit plus d'expérience qu'aucun dans le métier; le Duc de Gramont, parce qu'il étoit Duc & Pair, & qu'il ne manquoit pas auſſi d'acquis; pour ce qui eſt du Chevalier de Tilladet, il fondoit ſes prétentions ſur ce qu'étant Chevalier de Malte, c'étoit une qualité ſi eſſentielle pour être parfaitement débauché, que

quelque avantage qu'eussent les autres, comme ils n'avoient pas celui-là, il étoit sûr qu'il les surpasseroit de beaucoup dans la pratique des vertus.

Comme ils avoient tous trois du crédit dans le Chapitre, on eut de la peine à s'accorder sur le choix; & quelqu'un ayant été d'opinion qu'ils devoient donner des reproches les uns contre les autres, afin que l'on choisît après cela celui qui seroit le plus parfait: chacun approuva cette méthode; & le Chevalier de Tilladet prenant la parole, en même tems dit, qu'il étoit ravi qu'on eût pris cette voie, & qu'elle alloit lui faire obtenir ce qu'il désiroit: que Manicamp auroit pû autrefois entrer en concurrence avec lui, & qu'il ne l'auroit pas trouvé étrange, parce que le bruit étoit, qu'il avoit eu de grandes qualités: mais qu'aujourd'hui, que ses forces étoient énervées, c'étoit un abus que de le vouloir constituer en Charge, à moins qu'on ne déclarât que ce qu'on en feroit,

roit, ne tireroit à aucune conséquence pour l'avenir. Qu'en effet, il n'avoit plus rien de bon que la langue, & que toutes les autres parties de son corps étoient mortes en lui.

Manicamp ne pût souffrir qu'on lui fit ainsi son procès en si bonne compagnie, & ayant peur qu'après cela personne ne le voulût plus approcher; il dit; qu'il n'étoit pas encore si infirme, qu'il n'eût rendu quelque service à la Maréchale d'Estrées sa sœur; qu'elle en avoit été assez contente pour ne pas chercher parti ailleurs, que ceux qui la connoissoient, savoient pourtant bien qu'elle ne se satisfaisoit pas de peu de chose; & que puisqu'elle ne s'étoit pas plainte, c'étoit une marque qu'il valoit mieux qu'on ne disoit.

Il y en eut qui voulurent dire, que cette raison n'étoit pas convaincante; & qu'une femme, qui avoit pris un mari à quatre-vings-quinze ou seize ans, n'étoit pas partie capable d'en juger: mais ceux qui connoissoient son

tempérament, leur imposerent silence, & soutinrent qu'elle s'y connoissoit mieux que personne.

Le Chevalier de Tilladet fut un peu démonté par cette réponse: néantmoins il dit encore beaucoup de choses pour soûtenir son droit ; & entre autres, qu'il avoit eu affaire à Manicamp, & qu'il n'avoit pas éprouvé cette grande vigueur, dont il faisoit tant de parade. On fut obligé de l'en croire sur sa parole, & il s'éleva un murmure dans la compagnie, qui fit juger à Manicamp que son affaire n'iroit pas bien. Quand ce murmure fut appaisé, le Chevalier de Tilladet reprit la parole ; & dit, qu'à l'égard du Duc de Gramont, il avoit un péché originel qui l'excluoit de ses prétentions, qu'il aimoit trop sa femme ; & que comme cela étoit incompatible avec la chose dont il s'agissoit, il n'avoit point d'autres reproches à faire contre lui.

Le Duc de Gramont qui ne s'attendoit pas à cette insulte, ne balança

point

point un moment ſur la réponſe qu'il avoit à faire ; & comme il ſavoit qu'il n'y a rien tel que de dire la vérité, il avoüa de bonne foi, que cela avoit été autrefois, mais que cela n'étoit plus. La raiſon qu'il en rapporta, fut qu'il s'étoit mépris à ſon tempérament, qu'il avoit attribué les faveurs qu'il en avoit obtenues avant ſon mariage, au penchant qu'elle avoit pour lui ; mais que celles qu'elle avoit données depuis à ſon Valet-de-chambre, lui ayant fait connoître qu'il étoit impoſſible de répondre d'une femme, il lui avoit ſi bien ôté ſon amitié, qu'il lui avoit fait ſuccéder le mépris. Que c'étoit pour cela qu'il avoit renoncé à l'amour du beau ſexe : lequel avoit eu autrefois ſon étoile ; & qui l'auroit peut-être encore, ſi l'on y pouvoit prendre quelque confiance. Que quoiqu'il fût fils d'un pere, & cadet d'un frere, qui avoient eu tous deux de grandes parties, pour obtenir les premieres dignités de l'Ordre, il étoit

cependant moins redevable de ſon mérite, à ce qu'il avoit hérité d'eux, qu'à ſon dépit. Que Dieu ſe ſervoit de toutes choſes pour attirer à la perfection ; qu'ainſi bien loin de murmurer contre ſa Providence, pour les ſujets de chagrin qu'il lui envoyoit, il avoüoit tous les jours qu'il lui en étoit bien redevable.

Le Chevalier de Tilladet n'eut rien à répondre à cela, & chacun crut que l'humilité du Duc de Gramont, jointe à une ſi grande ſincérité, feroit faire réflexion aux avantages qu'il avoit par deſſus les autres, ſoit pour le charme de ſa perſonne, ou pour le rang qu'il tenoit. En effet, il alloit obtenir tout d'une voix la choſe, pour laquelle on étoit alors aſſemblé, ſi le Comte de Tallard ne ſe fût aviſé de dire, que l'Ordre alloit devenir trop fameux, pour n'avoir qu'un Grand-Maître : que tous trois étoient dignes de cette Charge, & qu'à l'exemple de celui de Saint Lazare, où l'on ve-

noit d'établir plusieurs Grands-Prieurs, on ne pouvoit manquer de les choisir tous trois.

Chacun qui prétendoit à son tour de parvenir à cette dignité, approuva cette opinion; mais comme on fit réflexion, que dans quelque établissement que ce soit, c'est dans les commencemens, où l'on a particulierement besoin d'esprit, on résolut de faire choix d'un quatrieme; parce que les trois autres, n'étoient pas soupçonnés de pouvoir jamais faire une hérésie nouvelle. Le choix tomba sur le Marquis de Biran, homme, qui avoit plus d'esprit qu'il n'étoit gros; mais dont la trop grande jeunesse l'eût exclus de cet honneur, sans le besoin qu'on en avoit. D'abord que l'élection fut faite, on les pria de travailler tous quatre aux Regles de l'Ordre, dont le principal but consistoit de bannir les femmes de leur compagnie. Pour pouvoir vaquer à une chose si sainte, ils quitterent non-seulement la Cour,

mais encore la Ville de Paris, où ils craignoient de recevoir quelque distraction; & étant enfermés dans une maison de campagne, ils donnerent rendez-vous aux autres deux jours après, leur promettant qu'il ne leur en falloit pas davantage pour être inspirés. En effet, chacun les étant allé trouver au bout de ce tems-là, on trouva qu'ils avoient rédigé ces Regles par écrit, dont voici les Articles :

I.

Qu'on ne recevroit plus dorénavant dans l'Ordre des personnes qui ne fussent visités par les Grands-Maîtres, pour voir si toutes les parties de leur corps étoient saines, afin qu'ils pussent supporter les austérités.

II.

Qu'ils feroient vœu d'obéissance & de chasteté à l'égard des femmes, & que si aucun y contrevenoit, il seroit chassé

chassé de la compagnie, sans pouvoir y rentrer sous quelque prétexte que ce fût.

III.

Que chacun seroit admis indifféremment dans l'Ordre, sans distinction de qualité, laquelle n'empêcheroit point qu'on ne soumît aux rigueurs du Noviciat, qui dureroit jusques à ce que la barbe fût venue au menton.

IV.

Que si aucun des Freres se marioit; il seroit obligé de déclarer que ce n'étoit que pour le bien de ses affaires, ou parce que ses parens l'y obligeoient, ou parce qu'il falloit laisser un héritier. Qu'il feroit serment en même tems de ne jamais aimer sa femme, de ne toucher avec elle que jusques à ce qu'il en eût eu un fils; & que cependant il en demanderoit permission, laquelle ne lui pourroit être accordée que pour un jour de la semaine.

V.

Qu'on diviseroit les Freres en quatre classes, afin que chaque Grand-Prieur en eût autant l'un que l'autre. Et qu'à l'égard de ceux qui se présenteroient pour entrer dans l'Ordre, les quatre Grands-Prieurs les auroient à tour de rôle, afin que la jalousie ne pût donner atteinte à leur union.

V I.

Qu'on se diroit les uns aux autres tout ce qui se seroit passé en particulier, afin que quand il viendroit une Charge à vaquer, elle ne s'accordât qu'au mérite, lequel seroit reconnu par ce moyen.

V I I.

Qu'à l'égard des personnes indifférentes, il ne seroit pas permis de leur révéler les mystéres; & que quiconque le feroit, en seroit privé lui-même pendant huit jours, & même davantage si le Grand-

Grand-Maître dont il dépendroit, le jugeoit à propos.

VIII.

Que néanmoins l'on pourroit s'ouvrir à ceux qu'on auroit espérance d'attirer dans l'Ordre ; mais qu'il faudroit que ce fût avec tant de discrétion, que l'on fût sûr du succès, avant que de faire cette démarche.

IX.

Que ceux qui ameneroient des Freres au Couvent, jouiroient des mêmes prérogatives pendant deux jours, dont les Grands-Maîtres jouissoient ; bien entendu néanmoins, qu'ils laisseroient passer les Grands-Maîtres devant, & se contenteroient d'avoir ce qu'on auroit déservi de dessus leur table.

C'est ainsi que les Regles de l'Ordre furent dressées, & ayant été lûes en présence de tout le monde, elles furent approuvées généralement ; à la

réſerve, que quelques-uns furent d'avis, qu'on apportât quelque tempérament à l'égard des femmes ; crime qu'ils vouloient n'être pas traité à la derniere rigueur ; mais pour lequel ils ſouhaitoient qu'on pût obtenir grace, après néantmoins qu'on l'auroit demandée en plein Chapitre, & obſervé quelque forme de pénitence. Mais tous les Grands-Maîtres ſe trouverent ſi zélés, que ceux qui avoient ouvert cette opinion, penſerent être chaſſés ſur le champ ; & s'ils n'avoient témoigné un grand repentir, on ne leur auroit jamais pardonné leur faute.

On célébra dans cette maiſon de campagne de grandes réjouiſſances, pour être venu à bout ſi facilement d'une ſi grande entrepriſe ; & après bien des choſes qui ſe paſſerent, & qu'il eſt bon de taire, on convint que les Chevaliers porteroient une Croix, entre la chemiſe & le juſte-au-corps, où il y auroit élevé en boſſe, un homme qui fouleroit une femme aux pieds, à l'exemple

xemple des Croix de Saint Michel, où l'on voit que ce Saint foule aux pieds le démon.

Après qu'on eut accompli ces saints mysteres, chacun s'en revint à Paris ; & quelqu'un n'ayant pas gardé le secret, il se répandit bientôt un bruit, de tout ce qui s'étoit passé dans cette maison de campagne ; de sorte que les uns excités par leur inclination, les autres par la nouveauté du fait, s'empresserent d'entrer dans l'Ordre.

Un Prince, dont il ne m'est pas permis de réveler le nom, ayant eu ce desir, fut presenté au Chapitre par le Marquis de Biran, & ayant demandé à être relevé des Cérémonies, on lui fit réponse, que cela ne se pouvoit, & qu'il montrât exemple aux autres. Tout ce qu'on fit pour lui, c'est qu'on lui accorda qu'il choisiroit celui des Grands-Maîtres, qui lui plairoit le plus ; & il choisit celui qui l'avoit présenté, ce qui fit grand dépit aux autres, qui le voyoient beau, jeune & bien fait.

Cette grace fut encore suivie d'une autre qu'on lui accorda, savoir, qu'il pourroit choisir de tous les Freres, celui qui lui seroit le plus agréable; dont néanmoins la plûpart commencerent à murmurer; disant, que puisqu'on violoit si-tôt les Regles, tout seroit bientôt perverti. Mais on leur fit réponse, que ces Regles quelque étroites qu'elles pussent être, pouvoient souffrir quelque modération à l'égard d'une personne de si grande qualité; que quoiqu'on eût dit qu'elles seroient égales pour tout le monde, c'est qu'on n'avoit pas cru qu'il se dût présenter un Prince d'un si haut rang. Que comme à Malte les Princes de Maison Souveraine, étoient naturellement Chevaliers Grand-Croix, il étoit bien juste, qu'ils eussent pareillement quelque privilege dans leur Ordre, autrement qu'ils n'y entreroient pas; ce qui ne leur apporteroit pas grand honneur.

On n'eut garde de ne se pas rendre à de si bonnes raisons, & chacun ayant

calmé sa colere, on complimenta le Prince sur l'avantage qui revenoit à l'Ordre d'avoir une personne de sa naissance, & il n'y en eut point qui ne s'offrît à lui donner toute sorte de contentement. Il se montra fort civil envers tout le monde, & promit qu'on verroit dans peu, qu'il ne seroit pas le moins zelé des Chevaliers. En effet, il n'eut pas plûtôt révelé les mysteres à ses amis, que chacun se fit un mérite d'entrer dans l'Ordre, de sorte qu'il fut bien-tôt rempli de toute sorte d'honnêtes gens.

Mais comme le trop grand zele est nuisible en toutes choses, le Roi fut bien-tôt averti de ce qui se passoit, & que même on avoit séduit un autre Prince, en qui il prenoit encore plus d'intérêt, qu'en celui dont je viens de parler. Le Roi, qui haïssoit à la mort ces sortes de débauches, voulut beaucoup de mal à tous ceux qui en étoient accusés : mais eux qui ne croyoient pas qu'on les en pût convaincre, se presenterent

terent devant lui comme auparavant, jusques à ce que s'étant informé plus particulierement de la chose, il en relégua quelques-uns dans des Villes éloignées de la Cour, fit donner le foüet à un de ses Princes en sa présence, envoya l'autre à Chantilli, & enfin témoigna une si grande aversion, pour tous ceux qui y avoient trempé, que personne n'osa parler pour eux.

Le Chevalier de Tilladet, qui étoit Cousin-Germain du Marquis de Louvois, se servit de la faveur de ce Ministre, pour obtenir sa grace, & lui protesta si bien qu'il étoit innocent, qu'il en fut parler à l'heure même à Sa Majesté. Mais elle, qui ne croyoit pas legerement, ne s'en voulut pas rapporter à ce qu'il lui disoit, & remit à lui faire réponse quand il en seroit instruit plus particulierement. Pour cet effet, il fit appeller le jeune Prince qui avoit eu le foüet, & lui ayant commandé, en présence du Marquis de Louvois, de lui dire la vérité, le Marquis de Louvois,

fut

fut si fâché d'entendre que le Chevalier de Tilladet lui avoit menti, qu'il s'en fut du même pas, lui dire tout ce que la rage & le dépit étoient capables de lui inspirer.

Il n'y eut que le Duc de Gramont, à qui le Roi ne parla de rien, comme s'il n'eût pas été du nombre; ce qui donna lieu de murmurer aux parens des exilés, qui étoient fâchés de le voir rester à Paris, pendant que les autres s'en alloient dans le fond des Provinces. Mais le Roi sachant leur mécontentement, dit qu'ils ne devoient pas s'en étonner, qu'il y avoit long-tems que le Duc de Gramont, lui étoit devenu si méprisable, que tout ce qu'il pouvoit faire lui étoit indifférent, de sorte que ce seroit lui faire trop d'honneur que d'avoir quelque ressentiment contre lui. La Cour étoit trop peste pour cacher au Duc une réponse comme celle-là, & au lieu qu'il tiroit vanité auparavant d'avoir été oublié, il eut tant de sujet de s'en affliger, que

tout

tout autre que lui en feroit mort de douleur.

La cabale fut diffipée par ce moyen : mais quelque pouvoir qu'eût le Roi, il lui fut impoffible d'arracher de l'efprit de la jeuneffe, la femence de la débauche qui y étoit trop fortement enracinée pour y être fi-tôt éteinte. Cependant les Dames firent de grandes réjoüiffances de ce qui venoit d'arriver, & quelques-unes des Croix de Chevaliers étant tombées entre leurs mains, elles les jugerent dignes du feu, quoique ce fût une foible vengeance pour elles. Après cela elles crurent que cette jeuneffe feroit obligée de revenir à elles; mais elle fe jetta dans le vin, de forte que tous les jours on ne faifoit qu'entendre parler de fes excès.

Cependant quelque débauche qu'elle fît, pas une n'approcha de celle qui fut faite dans un honnête lieu, où après avoir traité à la mode d'Italie, celles des Courtifanes qui lui parurent les plus belles, elle en prit une par force,

lui

lui attacha les bras & les jambes aux quenouilles du lit ; puis lui ayant mis une fusée dans un endroit que la bienséance ne permet pas de nommer, elle y mit le feu impitoyablement, sans être touchée des cris de cette miserable qui se desesperoit. Après une action si enragée, elle poussa sa brutalité jusques au dernier excès ; elle courut les ruës toute la nuit, brisant un nombre infini de lanternes, & ne s'arrêtant que sur le Pont de bois, qui aboutit dans l'Isle, ou pour comble de fureur, ou pour mieux dire, d'impiété, elle arracha le Crucifix qui étoit au milieu, de quoi n'étant pas encore contente, elle tâcha de mettre le feu au Pont, dont elle ne pût venir à bout.

Un excès si abominable fit grand bruit dans Paris : on l'attribua à des Laquais, ne croyant pas que des gens de qualité fussent capables d'une chose si épouvantable. Mais la femme chez qui ils avoient fait la débauche, étant venu trouver Mr. Colbert, le lendemain, sous pretexte

pretexte de lui présenter un Placet, lui dit, que s'il ne lui faisoit justice de son fils le Chevalier, qui étoit fourré des plus avant, elle alloit se jetter aux piés du Roi, & lui apprendre que ceux qui avoient servi de Bourreaux à la fille, étoient les mêmes qui avoient arraché le Crucifix. Elle ajoûta qu'elle les avoit suivis à la piste dans le dessein de les faire arrêter par le Guet; mais que malheureusement il s'étoit déja retiré.

Monsieur Colbert n'eut pas de peine à croire cela de son fils, qui lui avoit déja fait d'autres pieces de cette nature; & comme il appréhendoit sur toutes choses que cela ne vînt aux oreilles du Roi, non-seulement il prit soin de la fille, mais il empêcha encore sous main qu'on ne fît une perquisition exacte de ce qui étoit arrivé la nuit. Mais quelque précaution qu'il eût, la chose pensa éclater lorsqu'il y pensoit le moins. Un Laquais de ces débauchés fut pris deux ou trois mois après

pour vol, & étant menacé par Deffita Lieutenant-Criminel d'être appliqué à la question, s'il ne reveloit tous les crimes qu'il pouvoit avoir commis, il avoüa de bonne foi, que pas un ne lui faisoit tant de peine, que d'avoir aidé au Chevalier de Colbert à arracher le Crucifix, dont nous avons parlé : qu'il en demandoit pardon à Dieu, & qu'il croyoit que c'étoit pour cela qu'il le punissoit. Mais il en arriva tout autrement, & ce fut au contraire la cause de son salut. Car Deffita, qui étoit homme à faire sa Cour au préjudice de sa conscience, s'en fut trouver au même tems Mr. Colbert, & lui demanda ce qu'il vouloit qu'il fît du prisonnier, après lui avoir insinué toutefois auparavant, qu'il étoit dangereux qu'il ne parlât, si on le faisoit mourir. Mr. Colbert le remercia du soin qu'il avoit de sa famille, & l'ayant prié de sauver ce misérable, il le rendit blanc comme la neige, quoiqu'il méritât mille fois d'être roüé.

Le Duc de Roquelaure, Pere du Marquis de Biran, étoit au deseſpoir de voir ſon fils mêlé dans toutes ces débauches; & comme il croyoit qu'un mariage étoit capable de le retirer, il jetta les yeux ſur quelque naiſſance, quelque bien, & beaucoup de faveur. Car comme il n'étoit que Duc à Brevet, & que ſon fils après ſa mort ne devoit pas tenir le même rang, il vouloit tâcher par le moyen de la femme qu'il épouſeroit, de lui procurer une ſi grande marque de diſtinction. Il trouva tout cela dans la fille du Duc d'Aumont, qui étoit Niece de Louvois du côté maternel, & en ayant parlé à ſon fils, il le trouva ſi peu diſpoſé à lui obéir, qu'il ſe mit dans une furieuſe colere contre lui. Cependant il le menaça de le deshériter, s'il ne ſe conformoit à ſes volontés; & le Marquis de Biran lui ayant demandé quinze jours pour s'y réſoudre, il employa ce tems-là à voir ſes amis, qui étoient revenus de leur exil.

Il

Il ſe plaignit à eux de la dureté de ſon Pere, qui le contraignoit à faire une choſe ſi éloignée de ſon inclination. Il leur demanda s'il ne perdroit point par-là leur amitié : mais l'ayant aſſûré que non pourvû qu'il en usât ſi ſobrement avec ſon Epouſe qu'ils n'en fuſſent pas tout-à-fait oubliés, cette réponſe le ſatisfit tellement qu'il s'en fut trouver à l'heure même Monſieur de Roquelaure, à qui il dit qu'il pouvoit parler d'affaire quand il voudroit, & qu'il étoit diſpoſé de lui obéir. Monſieur de Roquelaure ayant le conſentement de ſon fils, fut trouver Monſieur le Chancelier, Grand-Pere de Mademoiſelle d'Aumont, à qui il propoſa le mariage. Mr. le Chancelier (dont la coutume étoit de recevoir favorablement tout le monde) n'eut garde de ſe démentir en cette occaſion, quoique dans le fond la propoſition ne lui plût pas. Mais comme il étoit sûr que les obſtacles qui ſe rencontreroient dans la ſuite fourniroient aſſez de matiere

pour ne pas passer plus avant, il embrassa Monsieur de Roquelaure, lui dit, qu'il seroit au comble de sa joie, si, ayant toûjours été amis, leur union devenoit encore plus étroite par l'alliance de leurs Maisons; & après lui avoir fait mille autres complimens de cette nature, il lui dit qu'il n'avoit qu'à en parler au Duc d'Aumont, lequel seroit aussi sensible que lui à l'honneur qu'il leur faisoit.

Monsieur de Roquelaure, tout rafiné Courtisan qu'il étoit, crut la chose faite après un accueil si favorable. Mais Monsieur le Chancelier étoit trop sage pour donner sa petite-fille à un homme aussi débauché qu'étoit le Marquis de Biran, & ayant peur que le Duc d'Aumont ne se laissât surprendre par les grands biens qui sembloient ne lui pouvoir manquer, il lui envoya dire la conversation qu'il avoit eue avec le Duc de Roquelaure, & qu'il insistât à ce que son fils fût Duc, avant que de rien conclurre. Le Duc de Roquelaure

étant

étant allé voir le Duc d'Aumont, fut fort ſurpris de cette difficulté, qu'il lui mit d'abord en avant. Toutefois eſperant que Monſieur le Chancelier l'y ſerviroit, il s'en fut le trouver, & lui dit qu'il attendoit ce ſervice de ſon amitié: mais Monſieur le Chancelier traitant la choſe de bagatelle, lui dit qu'il n'avoit qu'à en parler lui-même au Roi, qu'il la lui accorderoit en même tems; que s'il s'excuſoit de le faire, ce n'étoit qu'à cauſe de toutes les graces qu'il lui faiſoit, & de peur de paroître inſatiable, ſi après toutes celles qu'il avoit reçûes, il lui en demandoit encore de nouvelles.

C'eſt ainſi que le Chancelier renvoya adroitement l'étœuf au Duc de Roquelaure, lequel pour un Gaſcon donna ſi groſſierement dans le panneau, qu'il s'en fut dès le lendemain au lever du Roi. Mais ce Prince qui avoit mille ſujets de ne pas vouloir de bien au Marquis de Biran, lui dit d'abord qu'il eut ouvert la bouche, qu'il étoit fâché

de ne lui pouvoir accorder ce qu'il demandoit : que la conduite de son fils en étoit cause : que s'il avoit de l'esprit, il ne l'employoit qu'à faire du mal ; & qu'en un mot ce n'étoit pas pour ces sortes de gens-là, qu'une dignité si considérable étoit réservée.

Le Duc de Roquelaure vit bien qu'il étoit pris pour dupe : mais la faveur où étoit le Chancelier & toute sa famille l'obligeant à dissimuler, il fit même semblant de croire tout ce qu'il lui dit encore d'honnête sur ce sujet, & songea à pourvoir son fils d'un autre côté. Le Marquis de Biran qui ne faisoit gueres de difference entre le mariage, & l'esclavage, fut ravi de se voir délivré d'un fardeau si pesant, & ayant assemblé ses amis pour leur faire part de sa joie, ils firent une débauche où rien ne manqua que les femmes. Ils s'en étoient bien passés plusieurs fois, ce qui devoit faire croire qu'ils s'en passeroient bien encore celle-là : mais l'inconstance de la Nation leur ayant fait

faire

faire réflexion qu'on n'étoit jamais heureux, si on ne goûtoit de toutes choses, ils se dirent entre la poire & le fromage qu'il falloit qu'ils devinssent amoureux, ou du moins qu'ils feignissent de l'être. Le Marquis de Biran dit que pour lui il vouloit aimer Madame d'Aumont, pour se venger de son mari, & que n'ayant pû coucher avec sa fille, il coucheroit peut-être avec elle. Les autres se choisirent des Maîtresses à leur gré : mais le Chevalier de Tilladet, & le Comte de Roussi, dirent au Marquis de Biran, qu'étant autant de ses amis qu'ils en étoient, ils vouloient aimer le même sang qu'il aimeroit : Que la Duchesse d'Aumont avoit deux sœurs, que c'étoit à elles qu'ils alloient donner leurs soins. En mettant en même-tems dans un chapeau deux billets, où le nom de ces deux Dames étoit écrit, ils tirerent au sort laquelle ils serviroient.

La Duchesse de la Ferté, cadette des trois, échut au Chevalier de Tilladet,

la Duchesse de Ventadour au Comte de Roussi ; tellement que la fortune prit plaisir à assembler les humeurs qui pouvoient convenir ensemble, car si la Duchesse de Ventadour fût tombée au Chevalier de Tilladet, il étoit trop brusque pour se donner le tems de se mettre bien dans son esprit, outre qu'elle eût peut-être fait scrupule d'en faire son ami, après avoir été l'amie de son frere. De même la Duchesse de la Ferté qui se peut dire folle à l'excès, auroit peut-être aussi déplû au Comte de Roussi, dont l'inclination est portée à la sagesse, quoiqu'on lui ait vû faire le fou quelquefois comme les autres.

Ces trois Dames sont filles de la Maréchale de la Motte, Gouvernante des Enfans de France. Leur pere n'étoit qu'un simple Gentilhomme de Picardie : mais s'étant élevé par son mérite à la plus haute qualité où l'on puisse monter, les Ducs d'Aumont, de Ventadour, de la Ferté, n'ont pas dédaigné d'épouser ses filles, & elles sont

toutes

toutes trois Ducheſſes, quoiqu'elles n'ayent pas eu grand'choſe en mariage. Leur mere qui eſt demeurée veuve à un âge peu avancé, & qui a été belle femme, a fait tout ſon poſſible pour les élever dans la vertu, ſachant bien que quelque ſoin qu'on puiſſe prendre, le vice ne ſe gliſſe que trop facilement dans l'eſprit: mais elles ſont venues dans un ſiecle trop corrompu, pour profiter l'ong-tems de ſes leçons, & quoiqu'elles ayent mille défauts dans la taille, comme elles ont beaucoup d'agrémens dans le viſage, elles ont trouvé bientôt des gens qui ont cherché à les corrompre. En effet, on peut dire qu'elles ſont boſſues, & quoique cela ne paroiſſe pas aux yeux de tout le monde, il eſt pourtant vrai, que ſans un corps de fer, à quoi elles ſont accoutumées dès leur jeuneſſe, il n'y auroit perſonne qni ne s'en apperçût. La Ducheſſe d'Aumont, qui eſt l'aînée, eſt ſans doute la plus belle, & quoiqu'elle ne ſoit pas d'une taille ſi avan-

tageuse que ses sœurs, elle ne parut pas plûtôt à la Cour, que mille gens se firent une affaire agréable de lui en conter. Mais la Maréchale sa mere, qui ne songeoit qu'à lui donner un mari, écarta si bien cette foule qui l'importunoit, que ceux même à qui l'envie auroi pû prendre de l'épouser, se retirerent comme les autres. Cela ne plut pas à la Duchesse d'Aumont, qu'on appelloit dans ce tems là Mademoiselle de Toussi, & comme elle commençoit à se sentir, elle eut des besoins qui lui firent juger, que si sa mere tardoit encore long-tems à lui chercher un mari, elle pourroit bien en pr ndre un elle-même.

Elle n'osa pas cependant lui dire ses nécessités, la connoissant trop severe : mais comme elle ne pouvoit résister à la tentation, elle devint amoureuse du Chevalier d'Hervieux, Ecuyer de sa mere, homme d'environ quarante ans, laid de visage, assez bien fait de taille, mais à qui c'étoit un grand agrément de

de pouvoir entrer à toute heure dans sa chambre. Elle prit un soin extrème de lui paroître la plus agréable qu'il lui fût possible. Pour cet effet, ayant oüi dire plusieurs fois qu'elle n'étoit jamais si belle, que quand elle avoit les cheveux épars, elle prit plaisir à demeurer longtems à sa toilette, le faisant approcher ; & sous prétexte de l'entretenir des Voyages qu'il avoit faits au Levant, elle tâcha de lui donner autant d'amour, qu'elle s'en sentoit pour lui.

Il falloit être Corsaire en matiere d'amour, pour regarder tant de charmes sans en être touché : mais soit qu'il eût contracté une certaine insensibilité dans le séjour qu'il avoit fait chez les Barbares, ou qu'il se fit une regle de son devoir, il demeura dans le respect : tellement que la belle voyant qu'elle perdoit son tems, elle fut sur le point mille fois de lui déclarer sa passion, à quoi elle auroit succombé indubitablement, si elle n'eût pas appréhendé

que d'Hervieux, qui étoit un homme sage, n'en eût averti sa mere.

Comme le peu de progrès qu'elle faisoit dans sa passion, lui faisoit passer de mauvaises heures, elle cherchoit autant qu'elle pouvoit, le moyen de charmer sa mélancolie; & sa mere lui permettant d'aller chez Madame de Bonnelle, qui étoit sa tante, où tout Paris alloit joüer, elle vit plusieurs gens qui ne manquerent pas de lui conter fleurettes, entre autre le Duc de Caderousse, homme de qualité du Comtat d'Avignon, qui avoit épousé la fille de Monsieur du Plessis Guenegaud, Secretaire d'Etat. Quoique cette qualité d'homme marié dût être fatale aux desseins de Caderousse, il avoit néanmoins le bonheur de s'insinuer par-là dans le cœur de toutes les Dames. En effet, c'étoit ce qui lui avoit acquis la réputation d'honnête homme; & cela, parce qu'ayant épousé une femme extrèmement délicate, il s'empêchoit de coucher avec elle, quoiqu'il parût

paroît l'aimer extrèmement. En effet, les Medecins avoient dit qu'elle mourroit si elle mettoit jamais d'enfant au monde, & c'étoit pour cela qu'il ne l'approchoit point. Elles concluoient de-là, que son amitié étoit d'une autre nature, que celle de la plûpart des hommes, qui n'aiment les femmes que pour le plaisir qu'elles leur donnent, & qui sans cela ne les aimeroient point.

Il joignoit encore à cette bonne qualité, celle d'être extrèmement discret. Ainsi plaisant à tout le monde par tant d'endroits, il plut encore à Mademoiselle de Toussi, qui n'étoit pas moins susceptible d'amour que les autres. Cette nouvelle flamme n'éteignit pas celle qu'elle avoit pour d'Hervieux, & étant exposée à le voir à tous momens, elle se sentit un si grand cœur, qu'elle se crut capable de les aimer tous deux à la fois. Ainsi continuant de vivre toûjours avec d'Hervieux comme elle avoit commencé, elle en fit tant à la fin, qu'il se douta

qu'il étoit plus heureux qu'il ne pensoit. Toutes choses le confirmerent dans ses soupçons; cependant bien loin de songer à en profiter, il en fut plus retenu, de sorte qu'il falloit qu'elle l'envoyât querir par plusieurs fois avant qu'il vînt dans sa chambre. Elle se plaignoit alors à lui du peu de considération qu'il avoit pour elle (car elle n'osoit pas dire d'amitié :) mais d'Hervieux faisoit comme s'il eût été sourd, & ne lui répondoit que par de profondes reverences qui la faisoient enrager.

Il n'étoit pas néantmoins insensible; & sentant que la nature résistoit à tant de sagesse, il prit la résolution de quitter plûtôt la Maréchale, que de s'exposer davantage à une occasion si périlleuse. Pour cet effet, il chercha sous main une Maison où il pût entrer en sortant de la sienne : mais comme cela ne se rencontre pas en un jour, il arriva que la Maréchale s'apperçut de la folle passion de sa fille, à quoi elle mit ordre incontinent. Un jour donc que sa fille

avoit

avoit envoyé querir d'Hervieux, après les minauderies ordinaires, elle lui dit que comme il étoit habile en tout, elle le prioit de lui vouloir aller chercher au Palais une paire de Jarretieres, pareille à celles qu'elle portoit. En même tems elle le fit approcher pour lui montrer les siennes: mais levant ses jupes jusques au dessus du genou, elle lui fit voir des choses bien plus belles que tout ce que je pourrois dire, & il en fut si touché qu'il pensa oublier toutes les résolutions qu'il avoit faites.

Néantmoins comme il se représenta dans le même moment tout ce qui pouvoit arriver, s'il suivoit ses premiers mouvemens, il étouffa tout ce que le plaisir lui pouvoit promettre de plus charmant, & feignant de n'avoir pas pris garde à ce qu'elle avoit fait, il sortit pour aller à son emplette. Etant revenu du Palais, il prit son tems de lui donner ce qu'il avoit acheté en présence de sa mere, afin de n'être pas obligé d'entrer dans sa chambre. En

quoi-

quoiqu'elle l'envoyât quèrir tous les jours, il ſuppoſa des affaires à tout moment, qui lui firent éviter le péril qu'on lui préparoit. Car quoiqu'on ne puiſſe pas dire poſitivement quel étoit le deſſein de Mademoiſelle de Touſſi, après ce qui venoit d'arriver, néanmoins il eſt à préſumer que ſa folle paſſion durant toûjours, elle l'eût porté à d'étranges extrémités. Le refus que d'Hervieux faiſoit de venir dans ſa chambre l'outra extraordinairement contre lui. Cependant tout cela n'étant pas capable de la guérir de ſa paſſion, elle continua ſes importunités, & garda ſi peu de meſures, que ſa mere s'apperçut à la fin qu'il y avoit de l'empreſſement à elle de le chercher. Elle en devina la cauſe auſſi-tôt : mais étant bien aiſe de convertir ſes ſoupçons en une aſſûrance certaine, elle fit cacher dans la chambre de ſa fille une femme en qui elle ſe confioit comme en elle-même, puis envoya d'Hervieux la trouver ſous prétexte de lui dire quelque

chose de sa part. D'Hervieux fut fâché de ce commandement : mais ne pouvant se dispenser d'obéir, il y fut, & auroit essuyé de Mademoiselle de Toussi tous les reproches qu'une fille prevenue de passion comme elle, étoit capable de faire, si voyant qu'elle ne demeuroit plus dans le silence, il ne l'eût interrompue, en lui disant que tout ce qu'elle en faisoit, n'étoit que pour tenter sa fidélité : Que cependant quoiqu'il en pût être, il alloit demander son congé à Madame la Maréchale, qu'après cela elle chercheroit sur qui rejetter ses railleries, mais que pour lui il n'en vouloit pas être le sujet.

Cette conversation ayant été rapportée mot à mot à la Maréchale, par celle qui étoit en embuscade, elle vit bien que ses soupçons n'étoient pas mal fondés ; & d'Hervieux lui ayant demandé un moment après permission de se retirer, sous pretexte de quelques affaires qu'il avoit en son Païs ; Oüi, dit-elle, je vous l'accorde

corde volontiers, mais à condition que je reconnoîtrai auparavant, non pas comme je voudrois, mais du moins comme je pourrai, les services que vous m'avez rendus. A ces mots, elle lui fit connoître qu'elle savoit la cause de sa retraite, & le pria de vouloir être toûjours aussi secret qu'il avoit été fidele.

D'Hervieux fit le surpris à cette ouverture, & ne voulut jamais lui rien avoüer; ce qui lui donna encore plus d'estime pour lui. Cependant elle lui procura le Consulat de Tunis avec une pension de mille francs sur un Evêché, & fit recevoir sa sœur femme de chambre d'une des Filles de France.

La Maréchale jugeant après ce qui venoit de se passer, que la garde d'une telle fille étoit dangereuse, songea à s'en défaire au plûtôt; de sorte que s'il fût venu quelqu'un dans ce moment, elle n'auroit pas pris garde s'il eût eu toutes les qualités qu'elle désiroit

roit auparavant dans un Gendre. Il y avoit peu de jours que le Duc de Caderousse s'étoit offert à Mademoiselle de Toussy, lorsque tout cela arriva : elle avoit fait d'abord la reservée, & s'étoit plainte de ce qu'étant marié, il osoit songer à elle. Enfin, pour paroître ce qu'elle n'étoit pas, elle s'étoit privée pendant quelque tems d'aller chez Madame de Bonnelle. Mais comme elle enrageoit plus que lui, elle y retourna bien-tôt, & lui dit que s'il la voyoit, ce n'étoit que pour savoir si ses sentimens étoient raisonnables ; qu'elle avoit fait réflexion, qu'on n'étoit pas le maître de son cœur, mais que du moins elle vouloit apprendre si sa passion n'avoit pour but que de l'épouser en cas que sa femme vînt à mourir.

Caderousse à qui c'étoit un grand mérite, comme j'ai déja dit, de paroître affectionné pour cette moribonde, lui répondit sans hésiter, qu'il aimoit une Maîtresse, parce qu'elle lui

lui paroiſſoit aimable ; mais qu'à Dieu ne plût, qu'il en ſouhaitât la mort de ſa femme. Que ſi cela arrivoit, il ne pouvoit pas répondre de ce qu'il feroit; mais que toûjours ſavoit-il bien qu'il en ſeroit au deſeſpoir.

Mademoiſelle de Touſſi fut fort ſurpriſe de cette réponſe ; elle crut que pour paroître ſage il falloit du moins faire mine de s'en fâcher : mais faiſant réflexion qu'il étoit difficile de faire dédire un homme qui étoit en réputation d'aimer ſa femme, & qui parloit de bonne foi, elle tourna les choſes d'une autre maniere, & lui dit qu'elle étoit ravie de le voir dans ces ſentimens. Que comme elle ſavoit que ſa femme ne pouvoit pas vivre encore long-tems, elle eſpéroit lui donner lieu par ſa conduite de déſirer qu'elle devînt la ſienne ; & que ſi cela pouvoit arriver, il l'aimeroit bien autant du moins qu'il avoit fait l'autre.

Gaderouſſe la pria de ceſſer une conver-

conversation qu'il disoit l'embarrasser, & se trouvant plus heureux qu'il n'avoit espéré, il tâcha de profiter de sa bonne fortune. Mademoiselle de Toussi avoit pour le moins autant d'impatience que lui de le satisfaire : mais elle avoit la raison du tablier, qui est un obstacle terrible pour les Amans, c'est-à-dire, qu'elle apprehendoit de devenir grosse. Hors cela elle lui accorda après deux ou trois conversations, tout ce qu'une fille peut accorder honnêtement à un homme, & il fut maître de ce que nous appellons en France la petite joie. Elle lui promit en outre que d'abord qu'elle seroit en état de faire davantage pour lui, elle s'en acquitteroit avec la plus grande joie du monde, & elle lui tint parole si exactement, qu'il n'eut pas sujet de s'en plaindre. Quoique ce qu'elle faisoit pour lui ne fût pas contentement pour un Amant fort passionné, néantmoins il vit & toucha des choses qui étoient capables

de

faire mourir de joie. Un visage fait au tour, une bouche charmante, des dents de même, des cheveux admirables, longs, & en quantité, une gorge faite pour les amours, une peau délicate & blanche, & par-dessus tout cela un corps qui contenoit en raccourci tout ce qu'il y a de plus aimable. Il chercha plusieurs fois l'accomplissement de ses desirs, dans ce qui lui étoit deffendu : quoiqu'elle le souhaitât tout aussi passionnément que lui, non-seulement elle fut la maîtresse de sa passion, mais elle lui fit encore de grands reproches de ce qu'il ne l'aimoit pas tant que sa femme. Elle lui dit que pour une crainte qui étoit peut-être mal fondée, il s'empêchoit volontiers de prendre son plaisir avec elle ; au lieu qu'il le cherchoit maintenant au préjudice de son repos, & de sa réputation.

Caderousse, qui en l'état qu'il en étoit avec elle, croyoit pouvoir lui faire confidence de ce qu'il avoit de

plus

plus particulier ſur le cœur, lui dit, que s'il y avoit quelque difference entre elle & ſa femme, elle étoit toute à ſon avantage : qu'il lui étoit aiſé de ſe paſſer de l'une qu'il n'aimoit pas, mais qu'il n'en étoit pas de même de l'autre qu'il adoroit : que comme tout ce qui ſe paſſoit dans le monde, ne conſiſtoit qu'en grimace, il lui avoit été aiſé de faire accroire que ce qu'il en faiſoit n'étoit que par la conſidération qu'il avoit pour ſa femme; mais qu'enfin il ne pouvoit s'empêcher de lui dire, qu'il ſeroit ravi d'en être défait.

Elle lui ſauta au coû après cette déclaration, & quoiqu'ils ne fiſſent pas tout ce qu'il falloit faire pour goûter une joie parfaite, ils ne laiſſerent pas de ſe pâmer ſur un lit de repos, où ils s'étoient jettés l'un ſur l'autre.

Comme l'on n'eſt pas heureux en toutes choſes, Caderouſſe qui étoit grand joüeur, perdit à quelques jours de-là beaucoup d'argent contre le

Roi,

Roi, & ne l'ayant pas tout comptant, il donna ce qu'il avoit, & lui demanda du tems pour le reste. Le Roi qui étoit ponctuel en toutes choses, & qui vouloit apprendre à le devenir, lui fit réponse, que cela étoit bien vilain de joüer sans avoir de l'argent. C'en fut assez pour le faire résoudre à prendre la poste pour aller tout vendre chez lui : mais auparavant il voulut prendre congé de Mademoiselle de Toussi, & la conjurer de ne le pas oublier dans son absence.

Elle fut au desespoir, quand elle sut un départ si précipité, elle lui offrit ses Bagues & ses Pierreries pour rompre ce voyage, & même de voler celles de sa mere, si les siennes ne suffisoient pas. Mais Caderousse, qui prevoyoit que cela feroit trop de bruit dans le monde, & qui d'ailleurs de son naturel, n'étoit pas si escroc que la plûpart des gens de Cour, la remercia de ses offres. Ils se separerent ainsi fort satisfaits l'un de l'autre, ou

pour

pour mieux dire, fort content des témoignages réciproques qu'ils s'étoient donnés de leur amitié. Il promit de revenir bientôt, & elle n'en douta point, ſachant le ſujet qui le faiſoit partir. Mais elle eut la delicateſſe de lui dire; qu'elle étoit fâchée de n'avoir point un peu de part dans ſon retour, & que le Roi l'eût toute entiere. Il lui répondit là-deſſus ce que devoit dire un homme qui avoit de l'eſprit, & qui étoit amoureux, & elle eut lieu de s'en contenter. Comme l'argent eſt extrèmement rare dans les Provinces, il eut de la peine à trouver celui qu'il lui falloit, & ayant demeuré plus long-tems qu'il n'avoit cru, il arriva cependant que le Duc d'Aumont ſe préſenta pour épouſer Mademoiſelle de Touſſi.

C'étoit un homme non-ſeulement d'une ancienne Maiſon, mais qui étoit encore diſtingué par un Gouvernement de Province, & par une grande Charge. Il étoit premier Gen-

tilhomme de la Chambre, Gouverneur du Boulonnois, & Duc & Pair; si bien que c'eût été un parti extrèmement avantageux, s'il n'eût eu un fils de son premier lit, & quelques filles. Il avoit épousé en premieres nôces, comme nous avons dit, la sœur du Marquis de Louvois qui étoit morte bien miserablement, ce qui faisoit présumer qu'il ne se chargeroit jamais de femme. Cette Dame, à qui rien ne manquoit du côté de la magnificence, avoit un chapelet de diamans de grand prix, & un jour qu'il y avoit chez elle beaucoup de personnes de qualité, on le lui prit sur une table. Ce chapelet se trouvant perdu, elle ne sût sur qui faire tomber son soupçon, & comme elle avoit une curiosité inconcevable de savoir qui l'avoit dérobé, elle écouta volontiers quelques propositions qu'on lui fit d'aller au Devin. Elle y fut donc, & le Devin la renvoya à un Prêtre de la Paroisse de Saint Severin, qui nour-

nourrissoit des pigeons au haut de sa maison, qu'il fit parler devant elle, après qu'elle eut fait un pacte avec lui, par lequel elle lui promit, dit-on, d'étranges choses. Ces pigeons lui dirent qu'elle retrouveroit son chapelet à son retour: mais elle n'étoit gueres en état de se réjoüir de leurs promesses; elle avoit été tellement saisie de frayeur, qu'elle se mit au lit en arrivant, & soit que Dieu la voulût punir de sa curiosité, ou que le mal d'enfant lui prît, comme on le publia dans le monde, pour empêcher qu'on ne glosât sur son aventure, elle expira dans des douleurs plus aisées à concevoir qu'à décrire.

Une castatrophe si extraordinaire fut l'entretien de tout Paris pendant quelques semaines: mais comme il renaît à tous momens dans cette grande Villè des choses qui font oublier celles qui se sont passées peu auparavant, l'on ne s'en ressouvint plus que dans

sa famille, à qui ce malheureux accident devoit avoir fait aussi plus d'impression. Son mari entre autres en fut si touché, qu'on crut qu'il alloit renoncer au monde. Mais comme c'étoit un grand pas à faire à un homme de sa condition, il se contenta de vivre d'une autre maniere qu'il n'avoit fait, & ce fut si exemplairement, que chacun en fut édifié. Cela fit présumer, comme j'ai dit ci-devant, qu'il ne songeroit point à un autre mariage, & en effet il auroit parié lui-même qu'il n'y auroit jamais songé, principalement ayant un fils pour soûtenir sa Maison: mais à peine eut-il vû Mademoiselle de Toussi, que ses résolutions s'en allerent en fumée. Il la fit demander en mariage aussi-tôt, & la Maréchale de la Motte la lui accorda volontiers, parce que la garde d'une telle marchandise est toûjours dangereuse.

Ce ne fut pas pourtant par les avantages qu'elle y trouva; car quoiqu'il eût

eût toutes les Charges dont nous avons parlé ci-dessus, elles ne regardoient que son fils aîné, & point du tout ceux qui pouvoient venir de sa fille. Mademoiselle de Toussi ne fit aucun effort pour s'opposer à ce mariage, quoiqu'elle aimât Caderousse, & qu'elle se fût flattée jusques-là de l'épouser si sa femme venoit à mourir. Cependant pour lui montrer que toute prête à changer de condition, elle ne changeoit point de sentiment, elle lui écrivit de se hâter de venir, s'il vouloit recueillir le fruit de ses promesses.

Caderousse, qui avoit fait son argent, prit la poste aussi-tôt avec ses lettres de change dans sa poche : il trouva que le mariage n'étoit pas encore achevé, & la premiere chose qu'il fit, fut de voir sa maîtresse, à qui il tâcha de persuader de lui donner la préférence pardessus le Duc d'Aumont, c'est-à-dire, qu'il pût passer devant lui quand ce viendroit le moment de la posseder. Mais soit

qu'elle eût peur que les vestiges étant encore si récens, le Duc d'Aumont ne vînt à s'en appercevoir, ou qu'elle fit conscience de lui ôter en même tems, & le cœur & ce que les maris sont bien aises de trouver, elle le blâma de sa delicatesse, & lui dit, qu'il devoit être plus que content de ce qu'elle faisoit. Caderousse ne demeura pas sans réplique, pour lui prouver que ces morceaux étoient des ragoûts d'un amant, & point du tout d'un époux; mais tout ce qu'il put dire ne fut pas capable de la persuader, & à deux jours de là le Duc d'Aumont l'épousa.

Le Roi leur fit l'honneur non-seulement de signer à leur contrat de mariage, en faveur duquel il fit un présent considérable à la mariée, mais assista encore à la bénédiction nuptiale. Cependant, quoique la Dame eût été affamée d'homme, elle ne trouva pas avec son mari les mêmes plaisirs qu'elle avoit goûtés, quoiqu'impar-

faitement, avec Caderousse, ni même ceux qu'elle s'étoit figuré de goûter avec d'Hervieux. C'est pourquoi elle ne se vit pas plutôt en liberté, qu'elle écrivit un billet à son amant pour voir la différence qu'il y avoit de l'un à l'autre. Mais ce fut l'embarras de trouver quelqu'un à qui se pouvoir fier pour le lui remettre entre les mains. Après y avoir bien songé, elle s'avisa d'écrire à Catherine, femme de chambre de Madame de Bonnelle, & lui manda, qu'elle devoit de l'argent du jeu à Monsieur de Caderousse, & qu'elle la prioit de lui donner en main propre la lettre qu'elle trouveroit dans la sienne, par laquelle elle lui faisoit excuse, si elle ne le payoit pas si tôt.

Elle envoya ces deux lettres par un de ses laquais; & Catherine croyant de bonne foi que celle qu'elle devoit rendre ne contenoit autre chose que ce qu'elle lui mandoit, elle la donna à Caderousse, qui ne manquoit pas de

venir joüer toutes les après-dinées chez Madame de Bonnelle. Il fut fort ſurpris d'abord, ne pouvant comprendre comment la Ducheſſe ſe ſervoit d'une perſonne ſi ſuſpecte : mais ayant vû ce que la lettre contenoit, il changea ſon étonnement en admiration, & jugea qu'une femme qui avoit l'eſprit ſi préſent dans les commencemens, ſeroit admirable ſi elle pouvoit jamais joindre à un ſi grand naturel une expérience de quelques années. Cependant comme cette lettre étoit conçûe en termes fort amoureux, il eſt bon que le Lecteur n'en ſoit pas privé.

Lettre de la Ducheſſe d'Aumont au Duc de Caderouſſe.

NE vous étonnez pas, ſi je me ſers de Catherine pour vous faire ſavoir de mes nouvelles. Elle croit ne vous rendre qu'une lettre de compliment ſur une affaire que je lui ai inventée à plaiſir, au lieu qu'elle vous en rendra une

où je vous ouvre tout mon cœur. Bon Dieu, la pauve chose qu'un mari qu'on n'aime point, & qu'il y a de différence entre un homme & un homme! Mais n'est-ce point que je m'abuse, & que ce plaisir est plus grand en imagination qu'en effet? Car enfin, j'en ai plus seulement à me soûvenir de vos folies, que de toutes les caresses qu'on a tâché de me faire depuis deux jours. Si cela est, ne m'approchez jamais de plus près que vous avez fait: mais si vous êtes assûré du contraire, déguisez-vous ce soir comme l'amour vous l'inspirera; mon mari sera à Versailles, & c'est un tems trop favorable pour vous & pour moi, pour ne le pas employer comme il faut.

Caderousse n'eut garde de manquer au rendez-vous. Il ne se déguisa pas autrement, sinon qu'il prit un habit fort commun, & montant à cheval, comme s'il fût revenu de Versailles, il s'en vint à l'Hôtel d'Aumont, & dit au Suisse que c'étoit un des vingt-

cinq violons du Roi, qui venoit de sa part trouver le Duc pour quelque bagatelle qui regardoit l'Opera. Or c'étoit une chose assez ordinaire que ces sortes de commissions; car le Duc, à cause de sa Charge de premier Gentilhomme de la Chambre, avoit la Surintendance sur tous les divertissemens. Le Suisse lui répondit que son maître étoit allé à Versailles; de quoi feignant n'être pas content, il demanda à parler à la Duchesse. On le fit monter sans qu'on se doutât de rien, & il lui parla à l'oreille, comme s'il avoit eu quelque chose de particulier à lui dire. Après cela il feignit de s'en retourner: mais au lieu de traverser la cour, il entra dans une salle basse, où il se mit à un coin jusques à ce que la Duchesse se fut défaite adroitement de ses laquais sous prétexte de messages. Etant alors remonté en haut, elle le cacha dans un cabinet, où elle lui donna du pain & des confitures de peur qu'il ne mourût de faim.

faim. Cependant on avoit emmené par son ordre le cheval sur lequel il étoit venu ; & le Suisse, qui alloit & venoit dans la cour, s'imagina que le maître étoit sorti sans qu'il s'en fût apperçu. La Duchesse eut grande impatience que la nuit fût venue pour contenter ses desirs amoureux, & encore plus le pauvre prisonnier, qui n'osoit presque se remuer. Elle arriva enfin au grand contentement de l'un & de l'autre, & après que la Duchesse fut au lit, & que ses femmes se furent retirées, elle se releva pour lui aller ouvrir la porte. A peine lui donna-t-il le tems de se recoucher pour en venir aux prises, ce qui lui plût extrèmement, étant persuadée, que c'étoit-là la plus grande marque d'amitié, qu'un homme puisse donner à une femme.

Comme il vit que le jeu lui plaisoit, il fit tout son possible pour la contenter. Mais sur les quatre à cinq heures du matin, c'est-à-dire, lorsqu'ils

qu'ils commençoient d'avoir envie de dormir tous deux, ils entendirent un carosse à six chevaux s'arrêter à la porte, & l'on commença à heurter comme il faut. Elle jugea incontinent que c'étoit son mari, & se crut perdue. Elle n'eut le tems que de faire rentrer Caderousse dans le cabinet, qui se crut pareillement en grand péril. Mais leur inquiétude ne fut pas de longue durée : comme elle s'étoit jettée en bas du lit pour voir ce que c'étoit au travers des vitres, elle vit aussi-tôt que c'étoit un ami de son mari qui venoit pour le prendre, le Duc lui ayant dit qu'il n'iroit à Versailles que ce jour-là. Sa crainte s'étant évanoüie par ce moyen, elle fut tirer une seconde fois son amant de prison, & le trouva tremblant d'autre chose que de froid. Il lui fallut plus de tems qu'à elle pour se rassûrer, & quoiqu'elle fit tout son possible pour le réchauffer entre ses bras, sa chaleur naturelle étoit si bien éteinte, qu'el-

qu'elle ne put la rallumer.

Cependant comme il faisoit déja grand jour, il fallut songer à le faire sortir: mais ce fut la difficulté, & ils trouverent que ce seroit hasarder beaucoup, de sorte qu'ils aimerent mieux attendre jusques à la brune. mais le Duc d'Aumont revint de Versailles une demi-heure auparavant, & rompit leurs mesures. Je laisse à penser si son arrivée eut de quoi augmenter le froid du pauvre amoureux transi. Le Duc d'Aumont voulut se faire un grand mérite auprès de sa femme d'être revenu si-tôt, & ne manqua pas de lui dire que ce n'étoit que pour l'amour d'elle. Mais elle lui auroit bien répondu, si elle eût osé, qu'elle lui eût été bien plus obligée s'il eût demeuré où il étoit. Cependant comme il n'y avoit que peu de jours qu'ils étoient mariés, & qu'il étoit d'un bon tempérament, il se mit à la caresser, ce qui fut un surcroit d'accablement pour le pauvre

prisonnier, qui étoit justement au chevet du lit. Mais ce qui le toucha le plus, fut que la Duchesse ne put s'empêcher de soupirer amoureusement dans le tems qu'il en étoit aux prises avec elle, ce qui lui fit dire en lui-même que toutes les femmes étoient des carognes, & que quelque mine qu'elles fassent, tout leur est bon, soit d'un mari ou d'un amant. Le Duc d'Aumont qui savoit ce que c'étoit que de vivre, ne jugea pas à propos de s'enivrer de son vin, & s'étant couché de bonne heure, il laissa sa femme en repos toute la nuit pendant que Caderousse faisoit le pié de grue dans le cabinet, roulant dans sa tête mille imaginations que la jalousie lui inspiroit aussi-bien que la peur; car enfin comme il étoit amoureux, ce qu'il avoit entendu lui revenoit à tous momens à la pensée, & toute la consolation qu'il avoit, c'est qu'il préparoit des reproches à la Duchesse sur le peu de caresses que son mari lui faisoit,

ſoit, à quoi elle avoit néantmoins paru ſi ſenſible. Mais quelque forte que fût ſa paſſion, tout ſon ſang ſe glaçoit quand il venoit à faire réflexion où il étoit, & le peu de choſe qu'il falloit pour le perdre.

Il eſt aiſé de concevoir que la nuit lui dura mille ans dans de ſi funeſtes penſées ; & quoiqu'il n'eût mangé que des confitures, & bû un doigt de vin, la faim étoit ce qui lui faiſoit le moins de peine, tant il eſt vrai que le corps ne ſonge gueres à ſes fonctions quand l'ame ſe trouve abattue. Pour comble de malheur, le jour étant venu, le Duc d'Aumont ne ſongea ni à ſe lever ni à ſortir, tellement que toute ſon eſpérance fut remiſe après dîner. Mais il ſurvint compagnie qui arrêta le Duc juſques au ſoir, & s'étant amuſé enſuite à cauſer avec ſa femme, qui n'avoit gueres néantmoins l'eſprit libre pour lui répondre, le tems ſe paſſa inſenſiblement ; de ſorte qu'il entendit qu'on de-

demandoit à souper. Je ne sai si cela le fit ressouvenir qu'il y avoit deux jours qu'il faisoit une grande abstinence: mais enfin la faim commença à le presser si fort qu'il sentit une grande foiblesse. Il lui fallut néantmoins essuyer non-seulement tout ce tems-là, mais encore tout le lendemain, le Duc n'étant sorti que sur le soir pour s'en retourner à Versailles.

D'abord la Duchesse vint pour se jetter à son cou : mais il la repoussa avec un air de mépris, dont étant tout étonnée, elle lui demanda d'où venoit ce traitement, & si c'étoit-là la récompense de ce qu'elle faisoit pour lui. Vous ne faites rien pour moi, répondit froidement Caderousse, que vous ne fassiez pour votre mari, qui cependant ne vous a pas donné trop de marques de son amitié. Je vous ai entendu soupirer, perfide que vous êtes, & vous n'en avez pas fait davantage lorsque je vous ai témoigné tout ce que je sentois pour vous. Mais je

je suis assez vengé par le peu de cas qu'il faisoit de vos caresses, & n'avez-vous point de honte d'aimer déja qui vous aime si peu? La Duchesse fut surprise de ces reproches, & voulut lui nier ce qu'il avoit entendu : mais il sut bien qu'en juger; & après en avoir été temoin lui-même, il n'eut pas la complaisance de vouloir lui accorder ce qu'elle disoit.

Cette petite querelle fit qu'il ne voulut ni boire ni manger, quoi qu'elle lui pût dire ; & voulant s'en aller, il se laissa tomber au milieu de la chambre, soit de foiblesse, ou qu'il eût trouvé quelque chose sous ses piés qui en fût cause. Cependant il n'auroit peut-être jamais eu la force de se relever, si la Duchesse ne fût accourue à son secours : mais s'étant jettée à son cou, elle lui demanda si après toutes les alarmes qu'elle venoit d'avoir, il étoit encore résolu de la désespérer. C'est vous qui me désesperez, Madame, repondit Cade-

rousse,

rousse, & je croyois que vous ayant donné mon cœur, je ne devrois pas partager le vôtre avec un mari, qui comme je vous ai dit, vous aime si peu, qu'il y a deux jours tout entiers qu'il est avec vous, & cependant.... Elle ne lui donna pas le tems d'achever, & s'étant emportée à des caresses tout-à-fait touchantes, non-seulement elle le fit relever, mais elle lui fit sentir encore qu'il n'étoit pas tout-à-fait mort. Il voulut lui en donner des marques à l'heure même, à quoi s'opposant foiblement sous prétexte qu'il n'étoit pas en état de cela après un si long jeûne, il la jetta sur un lit, où elle n'eut jamais tant de plaisir. Elle fit un grand nombre de soupirs, dont ce pauvre amant fut si charmé, qu'il oublia ceux qu'elle avoit faits avec le Duc.

Un si doux moment pensa être cependant le dernier de sa vie ; la foiblesse où il étoit le fit évanoüir lorsqu'il ne pensoit être que pâmé, & la

Ducheſſe s'appercevànt que cela duroit trop long-tems pour être naturel, elle ſe débarraſſa le mieux qu'elle pût pour courir au ſecours. Elle fut promptement chercher une bouteille d'eau de Hongrie, & lui en ayant frotté le creux des mains, les tempes & les narines, il revint enfin à lui, mais ſi foible qu'il avoit de la peine à ſe ſoûtenir. Quoiqu'elle l'eût déja voulu voir dehors, elle ne le voulut pas laiſſer ſortir néantmoins qu'il n'eût pris quelque choſe ; & ce qui venoit de ſe paſſer l'ayant rendu plus traitable qu'auparavant, il prit un bouillon qui lui fit beaucoup de bien. Il mangea outre cela tout au moins pour quatre ſous de pain, un grand pot de confitures, une douzaine de noix confites, & bût une bouteille de vin. Avec ce ſecours il prit des forces pour pouvoir s'en aller : mais de peur que le Suiſſe ne l'apperçût, il fit une ſtation dans la ſalle en bas, comme il avoit fait en arri-

vant, pendant laquelle la Duchesse d'Aumont fit monter le Suisse, sous prétexte de lui dire ceux qu'elle vouloit qu'il laissât entrer, & ceux qu'elle ne vouloit pas qui entrassent.

L'embarras où ils s'étoient trouvés fut cause qu'ils ne songerent pas à prendre des mesures pour se revoir si-tôt. Mais la Maison de Madame de Bonnelle étant un lieu propre à se donner rendez-vous, quoi qu'elle ne le crût pas, ils s'imaginerent tous deux, qu'y pouvant aller quand ils voudroient, il leur seroit aisé de se parler, & de se dire tout ce qu'ils auroient sur le cœur. Cependant la femme de Caderousse qui n'avoit point eu de ses nouvelles depuis trois jours, en étant en peine, envoya partout où il avoit coûtume d'aller, pour voir si on ne lui en apprendroit point; & n'en pouvant savoir d'aucun endroit, le bruit courut à la Cour & à la Ville qu'il falloit qu'il se fût allé battre. S'il avoit eu la moindre affaire, c'en étoit

étoit assez pour le perdre, les Ordonnances ne pouvant être plus rigoureuses qu'elles l'étoient à cet égard. Mais comme on savoit qu'il étoit sage, ce bruit s'évanoüit bien-tôt pour faire place à un autre, qui fut qu'il falloit qu'il se fût engagé au jeu. Le changement qui parut sur son visage, lorsqu'il fut revenu chez lui, donna encore plus de couleur à ce faux bruit.

On s'imagina donc qu'il avoit fait quelque perte considérable, & sa femme n'osoit presque lui demander d'où il venoit de peur de l'affliger. Elle lui lâcha pourtant quelques paroles qui firent voir son soupçon, & cela fournit un prétexte à Caderousse qui ne savoit presque où en trouver après une si longue absence. Il parut dès le lendemain chez Madame de Bonnelle, où l'on fut surpris de le voir si changé. La Marquise de Rambures, qui avec la passion du jeu, avoit encore celle de l'amour jusques à l'excès, entendant dire à tout le monde qu'il fal-

falloit qu'il eût été bien piqué pour joüer trois jours entiers sans que ses amis l'eussent pû voir: C'est, dit-elle, qu'il n'avoit que faire de témoins au jeu qu'il joüoit. Chacun se prit à rire de cette saillie: mais Caderousse en rougit, ce qui fut remarqué particulierement du Marquis de Fervaques, fils de Madame de Bonnelle.

Ce n'étoit pas néantmoins un homme qui fût sorcier: au contraire il avoit extrèmement à se plaindre de la nature, qui lui avoit donné un fort grand corps, mais un fort petit esprit. Sur ces entrefaites la Duchesse d'Aumont entra, & après que celles qui ne l'avoient pas encore été voir lui eurent fait compliment sur son mariage; Fervaques se mit auprès d'elle, lui demanda si ce n'étoit point elle qu'on devoit accuser de la disparition de Caderousse? Comme il n'y a rien qui soit à l'épreuve de la vérité, elle ne se put empêcher de rougir, & pour peu d'esprit qu'il eût eu, il eût bien-

bien-tôt reconnu qu'il l'avoit touchée ſenſiblement: Mais il avoit dit cela à tout hazard, tellement que ne faiſant point de réfléxion à l'intérêt qu'elle y prenoit, il ſe contenta de lui dire, que quelque mérite qu'eût Caderouſſe, il ſeroit trop heureux ſi une pareille fortune lui arrivoit: que comme il n'y avoit perſonne qui en connût le prix ſi bien que lui, cela l'obligeoit à ne la déſirer que pour lui-même: qu'il y avoit déja plus de deux ans qu'il en étoit amoureux, ſans lui en avoir jamais oſé parler; mais que venant d'épouſer un homme qui avoit beaucoup plus d'âge qu'elle, il avoit cru que s'il manquoit ce tems-là, il manqueroit une occaſion qui ne ſe rencontreroit peut-être jamais ſi favorable. La Ducheſſe d'Aumont avoit toûjours cru ſon couſin un peu fou: mais comme elle ne le croyoit ni aſſez hardi, ni aſſez ſpirituel pour lui oſer faire jamais une déclaration comme celle-là, elle en fut toute ſurpriſe;

ſe, & lui demanda s'il avoit appris ce qu'il lui venoit de dire depuis qu'il voyoit la Comteſſe d'Olonne. Fervaques rougit à ce diſcours & ſe trouva bien embarraſſé, car il étoit vrai qu'il ſacrifioit depuis pluſieurs mois à cette vieille médaille. Néantmoins quoi que la choſe fût publique, il prit le parti d'abord de la nier, mais voyant que la Ducheſſe étoit trop bien inſtruite pour prendre le change, il crut avancer grandement ſes affaires en lui ſacrifiant deux ou trois de ſes lettres qu'il avoit dans ſa poche. C'eſt pourquoi ne ſe retranchant plus ſur la négativé, mais ſur ce qu'il n'avoit aucun deſſein en la voyant, il les lui montra auſſi-tôt, & voulut l'obliger à les lire malgré elle. La Ducheſſe qui ne prenoit aucun intérêt à cette vieille Idole, s'en deffendit; mais Fervaques ne ceſſant de l'importuner, lui en préſenta une toute ouverte, où elle ne ſe pût empêcher de lire ces paroles.

Lettre de Madame d'Olonne au Marquis de Fervaques.

IL y a si long-tems que je suis separée du commerce du monde, que je vaux bien une fille de ce tems-ci. Vous m'en pouvez croire sur ma parole, moi qui ai assez d'expérience pour juger de toutes choses. Cependant il ne tiendra qu'à vous de vous en éclaircir, & vous me dîtes hier trop de douceurs, jusqu'à m'offrir votre bourse, pour ne pas faire tous les pas qui me peuvent faire paroître reconnoissante. Ne jugez pas que ce que j'en fais, soit pour avoir lieu d'accepter vos offres. Quoi que vous soyez plus riche que moi, j'ai encore mille pistoles à votre service: mais il me semble qu'entre gens comme nous, on se doit aimer but à but, & qu'à moins que d'être dans le besoin, on ne doit jamais faire des démarches, ni l'un ni l'autre, qui puissent faire croire qu'on soit plus interessé qu'amoureux.

La Duchesse d'Aumont avoit voulu d'abord rendre la lettre, ne croyant pas qu'après ce qu'elle contenoit à l'ouverture, une honnête femme pût la lire sans s'attirer quelque reproche. Mais enfin la curiosité l'avoit emportée par dessus toute sorte de considération, si bien qu'elle ne rebuta point la seconde que Fervaques lui présenta, & qui étoit du même style. Voici ce qu'elle contenoit.

Lettre de Madame d'Olonne au Marquis de Fervaques.

POur un homme qui va à la guerre, & qui est même Capitaine dans la Gendarmerie, vous avez bien peu de hardiesse. Attendez-vous que je vous aille prier, & pour vous avoir dit que j'avois des mesures à garder dans le monde, est-ce vous dire que vous n'avez rien à espérer? J'enrage, que vous m'obligiez malgré moi à faire un per-

son-

sonnage que j'ai toûjours haï, c'est-à-dire, à vous moriginer, comme un jeune homme. Venez pourtant tout présentement, l'on vous apprendra à vivre, puisque vous ne le savez pas; mais apportez du moins plus de courage que vous n'en aviez hier au soir.

Ah! la folle, dit en même tems la Duchesse d'Aumont, & quand pretend-elle devenir sage si ce n'est à l'âge qu'elle a? Elle n'est point encore si agée, ma cousine, dit Fervaques, & elle n'a pas plus de trente-cinq ans. J'en suis bien ravie, mon cousin, repondit la Duchesse, & que vous la trouviez à votre gré. Moi? point du tout, repliqua Fervaques, qui s'avisa, mais un peu tard, qu'il venoit de dire une sottise; & pour lui prouver qu'il la voyoit sans attachement, il lui fit confidence qu'elle le vouloit marier avec Mademoiselle de la Ferté sa Niece, à qui elle donneroit tout son bien. Cette conversa-

tion interrompit celle qui avoit commencé : mais comme il y vouloit revenir à toute heure, la Duchesse lui dit, qu'on voyoit bien qu'il avoit beaucoup profité sous une si bonne maîtresse, & qu'il n'étoit plus besoin de l'accuser de timidité.

Cependant Caderousse s'étoit mis au jeu : mais voyant que leur conversation duroit si long-tems, il étoit sur les épines, & faisoit mille fautes, qu'il n'avoit pas accoûtumé de faire. La Marquise de Rambures qui étoit auprès de lui y prit garde, & que de tems en tems il jettoit des œillades à l'endroit où étoit la Duchesse. Quand elle eut remarqué cela deux ou trois fois : Voulez-vous parier, lui dit-elle à l'oreille, que je vous dis maintenant pourquoi nous ne vous avons point vû depuis trois jours, & pourquoi vous ne prenez pas garde à votre jeu ? Il ne fit que soûrire à ce discours, comme s'il eût voulu dire qu'elle y seroit bien empêchée :

mais

mais elle se rapprocha en même tems de lui, & lui dit que la Duchesse d'Aumont en étoit cause. Cela le déconcerta encore plus qu'auparavant, il ne sut que lui répondre, & c'en fut assez à cette Dame qui étoit habile dans le métier, pour lui faire juger que ce qu'elle en pensoit étoit véritable. Vous voyez, lui dit-elle en même tems, que je suis mieux informée que vous ne pensez : mais que cela ne vous alarme pas, j'en userai bien, & je veux commencer à vous rendre service. En même tems elle dit à la Duchesse d'Aumont, que cela étoit bien vilain de quitter la compagnie pour être si long-tems tête à tête avec un homme : qu'elle s'en scandalisoit toute la premiere, & que si elle ne venoit auprès d'elle, elle ne lui pardonneroit jamais.

Cela défraya la conversation quelques momens, & la Duchesse ne pouvant plus demeurer auprès de Fervaques après ce reproche, elle se vint

mettre à côté d'elle, c'est-à-dire, auprès de Caderousse. S'il eût osé, il lui eût dit de n'en rien faire après ce qui venoit de se passer : mais comme c'eût été donner trop de marques de leur intelligence, il se contenta de garder un certain sérieux, qui fit encore juger à la Marquise de Rambures, que leurs affaires étoient en meilleur état qu'elle ne croyoit. La Duchesse d'Aumont qui ne savoit point ce qui s'étoit dit tout bas, fut surprise du peu d'accueil que lui faisoit Caderousse, & s'en trouva si piquée, qu'elle s'en alla beaucoup plutôt qu'elle n'auroit fait. Cependant elle avoit trop de choses sur le cœur, pour n'en rien témoigner, de sorte qu'elle lui écrivit un billet. Mais faisant réflexion que si elle se servoit encore de Catherine, elle pourroit se douter à la fin de la vérité, elle le mit dans sa poche, resolue de le mettre elle-même le lendemain dans celle de son amant, quand elle le trouveroit chez

ſa tante. En effet elle le fit ſi adroitement, que perſonne ne s'en ſeroit apperçû, ſi la Marquiſe de Rambures, qui avoit quelque deſſein ſur Caderouſſe, ne les eût obſervés de ſi près, qu'il étoit impoſſible que rien lui échapât. Elle vit donc tout ce manege; mais devant que Caderouſſe ſût ce qui étoit arrivé, elle fouilla dans ſa poche ſous prétexte de prendre ſon peigne, & prit la lettre qu'elle cherchoit. Par malheur pour la Ducheſſe, elle étoit alors dans un coin avec Fervaques qui lui contoit des folies, & ne put prendre garde à ce qui ſe paſſoit. Elle affectoit même de ne pas regarder de ce côté-là, & d'être fort attachée à la converſation, pour ſe venger de Caderouſſe, qui en effet ſe déſeſperoit. Enfin le jeu étant fini, chacun prit de ſon côté, & Caderouſſe s'étant offert à remener les Dames, elles le prirent au mot, ſi bien que la Marquiſe de Rambures, qui ne s'en étoit pas encore allée de

peur que ces deux amans ne se parlassent, n'ayant plus rien qui l'arrêtât, monta promptement en carosse, & ne fut pas plutôt arrivée chez elle, qu'elle ouvrit sa lettre. Elle étoit conçue en ces termes.

Lettre de la Duchesse d'Aumont au Duc de Caderousse.

Je ne croyois pas être si dégoutante, qu'on se dût rebuter de moi dès la premiere fois : mais je sais ce que j'en dois croire après votre procedé ; & me fuir comme vous me fuyez, est assez m'en dire, pour me repentir toute ma vie d'avoir éte folle, & pour me rendre sage à l'avenir. Dans le dépit où je suis, je croirois que je ne vous aime plus, si je n'avois un peu trop de penchant à la vengeance. Je n'ai jamais tant souhaité d'être aimable, que je le fais maintenant, pour vous donner un peu de jalousie. Mais helas ! que je suis simple ! on n'est jaloux que de ce

qu'on

qu'on aime, & si je ne m'abuse, vous me verriez entre les bras de toute la terre sans en avoir aucun chagrin.

Cette lettre parloit trop bon François pour laisser aucun lieu de douter de la vérité. Ainsi la Marquise de Rambures voyant tout ce qui en étoit, conçut fort peu d'espérance de son dessein, ayant à brouiller des gens qui étoient si bien ensemble. Néanmoins comme elle étoit malicieuse jusques à être méchante, elle résolut d'y faire tout de son mieux, quand même elle n'en devroit pas profiter. Pour cet effet elle fit écrire une lettre, comme si c'eût été Caderousse, & ayant travesti un de ses laquais qu'elle employoit dans ses affaires les plus secrettes, elle l'envoya à l'Hôtel d'Aumont, avec ordre de rendre cette Lettre en main propre à la Duchesse. Le laquais s'acquitta fort bien de sa commission, & la Duchesse qui n'avoit jamais vû de l'écriture de Cade-

rousse, s'étant méprise aisément au caractere, elle y lut ces paroles, qui l'accablerent de désespoir.

Lettre du Duc de Caderousse à la Duchesse d'Aumont.

JE vous ai aimée, parce que j'ai eu de l'estime pour vous: mais je ne vous aime plus maintenant, parce que je cesse de vous estimer. Cela ne vous doit pas surprendre dans le procedé que vous tenez aujourd'hui. Tout vous est bon, jusques à votre cousin Fervaques, & il vous importe peu que vous trouviez de l'esprit, pourvû que vous trouviez un corps qui vous rende service. Prenez garde néantmoins à vous méprendre: quoi que ce soit parler contre moi, que de vous parler contre les gens de grande taille, la sienne ne promet pas qu'il puisse durer long-tems; d'ailleurs, c'est avoir trop d'affaires, que d'être obligé de contenter en même tems la

Con-

Comteſſe d'Olonne, & une femme de votre appetit.

Il eſt aiſé de concevoir quel fut le déſeſpoir de la Ducheſſe à la lecture d'une lettre ſi crue. Et ne doutant point qu'elle ne vint de Caderouſſe, non-ſeulement elle le haït mortellement, mais ſi elle en eût cru ſa paſſion, elle auroit été tout de ce pas lui arracher le cœur. Elle n'eut garde avec des ſentimens ſi envenimés, de ſe trouver à ſon ordinaire chez Madame de Bonnelle, & Caderouſſe n'y voyant point Fervaques, s'imagina qu'ils étoient enſemble; ce qui le jetta dans une jalouſie inconcevable. Pour achever ſon déſeſpoir, il arriva que le Duc d'Aumont, qui étoit revenu de la Cour, voyant ſa femme dans une mélancolie ſurprenante, crut la divertir en la menant lui-même à l'Opera; & le haſard ayant voulu que Fervaques s'y fût trouvé, il ſe mit dans ſa loge, où il

lui dit mille pauvretés. Tout cela fut rapporté le soir même à Caderousse, ce qui fut suffisant pour lui persuader que ses soupçons n'étoient que trop véritables. Epris de dépit & de jalousie, il la chercha partout, pour lui pouvoir dire ce qu'il avoit sur le cœur: mais comme elle le fuyoit avec beaucoup de précaution, il lui fut difficile de trouver ce qu'il cherchoit. Il la rencontra néantmoins un jour chez la Reine, & se préparoit à lui faire tous les reproches, qu'il croyoit être en droit de lui faire, quand la Duchesse le regardant avec un mépris & une colere qui étoient capables de glacer l'homme du monde le plus amoureux: Ne m'approchez jamais, lui dit-elle, si vous ne voulez que je vous dévisage. Elle s'esquiva au même tems, & il ne la pût jamais joindre, parce qu'elle avoit pris tout exprès par dessous le bras la Duchesse de Crequi, avec qui elle s'en alloit.

Un traitement ſi extraordinaire eut de quoi le ſurprendre, lui qui croyoit que tous les ſujets de plaintes étoient de ſon côté. Cependant la Marquiſe de Rambures, après avoir ſi bien réüſſi dans le projet qu'elle avoit fait de les brouiller enſemble, fit ſon poſſible pour venir à bout du reſte. C'eſt pourquoi elle le pria de venir chez elle, où on devoit joüer; & afin qu'il y fût attiré par la bonne compagnie, elle dit la même choſe à tous les gens de la Cour. L'aſſemblée fut bien-tôt des plus nombreuſes, mais non pas des mieux choiſies. La Marquiſe de Rambures qui s'encanailloit aiſément, y ſouffrit de certaines gens, qui n'avoient point d'autre caractere que celui de Joüeurs, & à qui l'on imputoit même de ſavoir joüer avec adreſſe. Cela rebuta bien d'honnêtes gens d'y aller, & à plus forte raiſon d'avoir quelque penſée pour elle. Car d'ailleurs bien loin d'avoir quelques charmes, on pouvoit dire qu'elle étoit

des

des plus laides. Avec toutes ces méchantes qualités, elle avoit encore celle d'être déja vieille, ce qui n'étoit pas un ragoût pour un homme qui venoit de tâter d'une jolie femme, comme étoit la Duchesse d'Aumont. Aussi Caderousse étoit bien éloigné de songer à ce qu'elle songeoit, & si ce n'est que Madame de Bonnelle s'en étoit en allée en Normandie après avoir perdu tout son argent, & qu'il n'y avoit point d'autre endroit où l'on joüât à Paris, il n'auroit pas seulement mis le pié chez elle.

Comme il n'en venoit point à ce qu'elle vouloit, & qu'elle étoit impatiente de son naturel, elle lui dit un soir, comme il venoit de quitter le jeu, qu'il vint dîner le lendemain avec elle, & qu'elle avoit quelque chose à lui dire. Il le lui promit, ne se doutant point de la vérité, & il trouva qu'elle s'étoit parée extraordinairement; ce qui l'obligea à lui demander si c'est qu'elle se marioit ce jour-là.

Je n'en ſai rien, lui dit-elle : je ne ſuis pas une ſi méchante fortune que vous croyez, j'ai eu quatre cents mille francs en mariage, j'ai un bon doüaire, & quelque dégoûté que vous ſoyez, il y en a bien qui voudroient m'avoir, & qui ne m'auront pas. Je ne dis pas cela pour vous, continua-t-elle, en faiſant encore plus de minauderies qu'elle n'en avoit fait auparavant ; je voudrois avoir dix millions, ils ſeroient à votre ſervice, auſſi-bien que tout ce que j'ai. Et ſe jettant à ſon cou en même-tems pour lui montrer qu'elle étoit de bonne foi, elle le ſurprit aſſez pour être quelques momens ſans lui rien dire.

Cependant comme il n'étoit pas un de ces Heros de Roman, qui ſe font un ſcrupule de regarder ſeulement une autre perſonne que leur maîtreſſe, il reçut ſes careſſes avec deſſein d'y répondre : mais ayant à l'heure même repaſſé dans ſon eſprit, qu'il n'alloit avoir que les reſtes d'u-

ne infinité de monde, les forces qu'il ſentoit un moment auparavant commencerent à l'abandonner. Il fit ce qu'il put pour rappeller ſa vigueur ; mais quoi qu'il ſe dit qu'il y alloit de ſon honneur à ne pas demeurer en ſi beau chemin, tout ce qu'il ſe put dire fut inutile. Il ſe crut obligé dans un ſi grand abandonnement de la nature, de faire des excuſes proportionnées à la faute qu'il commettoit malgré lui : mais ne ſachant par où s'y prendre, il ſe fut jetter de déſeſpoir ſur un lit de repos. La Marquiſe de Rambures, qui bien loin de ſe défier de ſon malheur, croyoit toucher aux doux momens qu'elle deſiroit depuis ſi long-tems s'y en fut en même tems avec lui, & le prenant entre ſes bras, elle lui fit connoître qu'elle ne vouloit rien lui refuſer. Mais comme elle vit qu'il ne repondoit que par des baiſers languiſſans à l'ardeur qui la conſumoit, le cœur lui dit qu'elle étoit encore éloignée de ſes eſpérances ; & pour en être plus ſû-

sûre, elle chercha à s'en éclaircir par un attouchement qui lui fût sensible. D'abord qu'elle eut porté la main où elle vouloit, elle se repentit d'avoir été si curieuse, & ne trouvant rien qui ne lui fît connoître son malheur: A quoi dois-je attribuer ce que je vois? lui dit-elle, & êtes-vous insensible pour moi, pendant que vous êtes si sensible pour les autres? Ne sortez vous point d'avec la Duchesse d'Aumont, & faut-il qu'elle vous réduise au pitoyable état où vous êtes? Ce discours le surprit, lui qui ne savoit pas qu'elle fût si bien instruite de ses affaires. Aussi étant bien éloigné de croire qu'elle en pût parler si affirmativement: Vous avez tort, lui dit-il, de m'accuser de penser à d'autres qu'à vous. Si la Duchesse d'Aumont a quelque intrigue, ce n'est pas avec moi, & tout ce que je vous puis dire, c'est que si vous me voyez en l'état où je suis, c'est vous qui en êtes cause, & qui.... Elle ne lui

laissa pas le tems d'achever, & reprenant la parole avec vehemence, & même avec quelque sorte d'aigreur : Quoi donc, lui dit-elle, ce n'est pas assez de l'outrage que vous me faites, si vous n'y joignez le plus sanglant reproche qui se puisse faire à une femme? Enfin c'est donc manque de charmes que vous vous trouvez aujourd'hui impuissant, & vous avez si peu de considération pour moi que de ne l'oser dire à moi-même?

C'est mal expliquer ma pensée, répondit Caderousse, & ce que j'ai voulu dire, n'est pas ce que vous dites. C'est la jalousie qui fait l'effet que vous voyez, & vous n'auriez pas à l'heure qu'il est à me reprocher mon impuissance, si lorsque je me sentois prêt à vous donner des marques d'un assez bon tempérament, je ne me fusse ressouvenu d'une certaine robe de chambre qu'on m'a montrée à l'armée, & que le Prince de Courtenay m'a fait voir comme venant de

vous. Que voulez-vous dire par-là, interrompit la Marquise de Rambures ? Qu'en amour, comme en ambition, répondit Caderousse, on ne souffre pas volontiers de Concurrent. Vous ne lui avez fait présent de cette Robe de chambre que parce que vous l'aimiez, & le moyen de croire que vous l'ayez oublié, lui qui a de si belles parties pour les Dames ? gros, large, robuste, bien fait ; au lieu que je suis menu, effilé, foible, & enfin n'ayant aucune de ses belles & bonnes qualités. Il ne lui voulut pas encore conter mille histoires, qu'il savoit bien de peur que le grand nombre ne lui fit connoître, qu'on ne pouvoit estimer une femme qui en avoit tant. Cependant la Marquise ne voulant pas tomber d'accord de cette vérité, elle lui nia tout ce qu'il disoit : mais lui n'en voulut rien rabattre, elle fut obligée de lui dire, que quand même cela seroit, qu'est-ce que cela concluoit si fort contre elle ?

qu'à l'âge qu'elle avoit, & ayant toûjours été du monde, ce n'étoit pas une chose extraordinaire, qu'elle eût été aimée d'un honnête homme, & d'un homme de qualité : Que le Prince de Courtenay étoit tel, & que quand elle auroit eu quelque reconnoissance pour lui, c'étoit une chose trop vieille pour en garder encore le souvenir : Que si cette intrigue se passoit de son tems, elle ne trouveroit pas à redire à sa délicatesse ; mais que ne le connoissant pas seulement dans le tems dont il vouloit parler, c'étoit proprement lui vouloir faire une querelle d'Allemand.

La raison étoit fort bonne ; & tout ce qu'il eut à dire, fut, qu'il en convenoit ; mais que comme on n'étoit pas maître de ses réflexions, ce n'étoit pas sa faute, si elles avoient produit un accident si funeste. Au même-tems, pour lui faire connoître qu'il ne tenoit pas à lui, que les choses n'allassent mieux, il se remit à la ca-

resser

reſſer ; ce qui faiſant croire à la Marquiſe qu'il falloit qu'il ſe ſentît, elle oublia la querelle, pour ne pas perdre une ſi bonne occaſion. Mais quelqu'aide qu'elle lui donnât, elle ne put jamais faire paſſer une partie de ſa vigueur dans le corps de ce pauvre Paralytique. Cependant, le voyant de bonne volonté, elle chercha à l'encourager, lui diſant, qu'il ne falloit pas chercher à forcer la nature : Que toutes choſes avoient leur tems : Qu'il ſe porteroit peut-être mieux après dîner ; & pour le réchauffer elle fut chercher des Truffes, dont ſon Cabinet étoit toûjours rempli, quoiqu'elle en eût moins beſoin que perſonne du monde. Il en mangea plûtôt par complaiſance, que pour croire qu'elles puſſent produire l'effet qu'elle eſperoit.

Cependant la Marquiſe ayant oüi dire, que d'agréables idées rappelloient ſouvent un homme de mort à vie, elle lui parla des charmes de la Ducheſſe d'Aumont, lui diſant, qu'elle avoit

avoit cru qu'il en avoit été touché. Il s'en deffendit comme de beau meurtre, à quoi elle ne voulut pas le contredire, quoiqu'elle en fût si bien instruite. Ainsi elle ne continua cette conversation, qu'entant qu'elle lui pouvoit être utile : elle lui fit donc un détail de tout ce que cette aimable personne avoit de beau, & s'arrêta long-tems sur sa gorge, & sur le reste de son corps, qu'elle disoit avoir vû plusieurs fois à découvert. Cette conversation ne manqua pas de ressusciter le pauvre défunt ; de quoi il ne se fut pas plûtôt apperçû, qu'il s'approcha d'elle pour tâcher de réparer sa réputation. Quoiqu'il n'y eût rien de plus outrageant que cela pour la Marquise, elle resolut néantmoins de n'y pas prendre garde de si près, & pour se faire faire l'application du mérite de la Duchesse, elle embrassa ce pauvre Convalescent. Mais son imagination n'étant pas assez forte pour soûtenir à la réalité d'un

d'un ſquelette, l'idée du plus beau corps du monde, ſon feu s'éteignit au même-tems, & quoiqu'elle y mît la main pour le rattiſer, les cendres étoient déja ſi froides, qu'on eût dit qu'il n'y en avoit point eu depuis huit jours. Si elle n'avoit eſpéré quelque changement après le dîner, elle avoit aſſez le ſujet de ſe mettre en colere pour lui dire bien des choſes: mais ne voulant rien précipiter, elle reſolut de ſe donner patience juſques-là.

Cependant l'on ſervit à manger, & elle prit ſoin de lui mettre ſur ſon aſſiette tout ce qu'il y avoit de meilleur. Elle eut ſoin auſſi de ne l'entretenir que de choſes agréables, ne ſachant néantmoins ſi tout cela feroit capable de produire un bon effet. Et à la vérité, quoiqu'il parût réjoüi de la converſation, & que d'ailleurs il mit quantité de bons morceaux dans ſon ventre, il n'y avoit que lui qui s'enflât, & le reſte étoit toûjours ſi languiſſant que c'étoit grande pitié.

comme

Comme on étoit prêt d'apporter le deſſert, & qu'il étoit plus embarraſſé que jamais par la concluſion du repas qui s'approchoit, un de ſes Laquais entra, qui lui dit, que ſa femme étoit extrèmement mal, & que s'il la vouloit voir encore avant que de mourir, il ſe devoit hâter de venir au logis. Quoique cette nouvelle l'affligeât, comme elle le tiroit d'un grand embarras, il n'y fut pas ſi ſenſible, qu'il l'auroit été le matin. Il ſe leva en même-tems, & priant la Marquiſe de l'excuſer s'il la quittoit ſi bruſquement, il monta en caroſſe, & s'en fut chez lui, où il trouva que les choſes n'étoient pas ſi deſeſpérées, que le Laquais les avoit faites. Sa femme, qui avoit eu une grande foibleſſe, en étoit revenue, & ſon mal qui étoit à proprement parler, une certaine langueur, que les Medecins appellent Phtiſie, donnant lieu de croire que ſon heure n'étoit point encore ſi proche, il eut de

quoi se consoler. Je ne saurois dire au vrai s'il en rendit graces au Ciel; mais toûjours le remercia-t-il de ce que cet accident avoit servi à le tirer d'affaire. Cependant, comme il se doutoit bien que la Marquise ne manqueroit pas d'envoyer savoir des nouvelles de sa femme, il donna ordre non-seulement, qu'on dît à ceux qui viendroient de sa part, qu'elle étoit toûjours bien malade, mais qu'il l'étoit aussi lui-même. Pour cet effet, il s'empêcha de sortir de quelques jours, pendant lesquels elle l'envoya visiter, & elle y seroit encore venue elle-même, si elle n'eût craint d'apprêter un peu trop à parler dans le monde.

Un contre-tems si fâcheux donna beaucoup de chagrin à cette Dame, qui étoit pleine de vivacité, comme je crois déja l'avoir dit, & qui de plus n'avoit point de repos jusques à qu'elle eût exécuté le dessein qu'elle pouvoit avoir conçu une fois. Elle se dit néantmoins pour se consoler, que

l'abbattement, où elle avoit vû Caderousse, étoit un commencement de la maladie qui venoit de le saisir ; & cela servit à lui ôter quelque soupçon qu'elle avoit eu, que c'étoit peut-être par quelque dégoût qu'il avoit pris pour sa personne.

Tels étoient les sentimens de l'un & de l'autre, lorsque la maladie de la Duchesse de Caderousse empirant tout d'un coup, fit songer sérieusement à son mari, qu'il en seroit délivré avant deux jours. En effet, elle rendit l'esprit vingt-quatre heures après entre ses bras ; le priant s'il l'avoit jamais aimée, d'avoir soin de leurs enfans, & de ne se jamais remarier. Il le lui promit, résolu de lui tenir parole, & il fut même bien aise qu'elle eût exigé cela de lui, prevoyant que la Marquise de Rambures, se fondant sur son bien, plûtôt que sur son mérite, pourroit le solliciter de l'épouser.

D'abord que le grand deuil fut passé, ou pour mieux dire, qu'il se

fut

fut écoulé quelques jours, pendant lesquels c'est la coûtume de contrefaire l'affligé d'une chose, dont on a souvent beaucoup de joie, il parut dans le monde, comme auparavant, & tâcha d'avoir quelque conversation avec la Duchesse d'Aumont, pour savoir d'où venoit sa colere. Mais elle eut encore plus de soin de le fuir, qu'il n'en eut de la chercher, tellement que ses peines furent inutiles. Il retourna aussi chez Madame de Rambures, qui le reçut plus froidement qu'à l'ordinaire, de quoi il ne s'étonna pas grandement; parce qu'il la savoit bisarre & fantasque. Il alla donc toûjours son chemin, c'est-à-dire, que se sentant plus homme qu'il n'avoit fait l'autre fois, il voulut lui en donner des marques à l'heure même. C'étoit quelque chose de bien touchant pour une femme de son humeur, & peut-être qu'elle ne s'étoit jamais fait de violence, que cette fois-là sur l'article: mais s'étant mise en tête de l'épouser,

 elle

elle lui dit, que ce n'étoit plus le tems ; que la force de l'amitié qu'elle avoit pour lui, lui avoit fait passer autrefois par dessus toute sorte de considération ; mais que si ces feux étoient aussi ardens qu'il le vouloit faire paroître, il en pouvoit chercher l'accomplissement par des desirs légitimes, & non par où il en vouloit venir. Ce retour auroit eu de quoi l'affliger, s'il eût été fort amoureux : mais y ayant plus de débauche à son fait, que de passion, il prit la chose en raillerie & lui dit, qu'il étoit sûr que ce qu'elle en faisoit, n'étoit que pour l'éprouver ; quelle savoit à quoi sa femme l'avoit obligé en mourant, & qu'elle vouloit voir sans doute, s'il seroit homme de parole. A quoi vous a t-elle donc obligé, Monsieur, lui repliqua-t-elle ? A ne me jamais remarier, Madame, lui répondit-il, & vous ne voudriez pas que je faussasse mon serment. Je ne sai si elle avoit connoissance ou non de cette circonstance :

tance : quoi qu'il en ſoit, elle traita cela de bagatelle, & pour lui rendre le change, elle lui dit, que Monſieur de Rambures l'avoit priée de même en mourant d'être ſage ; que ſon exemple la remettoit dans le bon chemin, dont elle n'étoit ſortie que pour l'amour de lui, & qu'elle lui en auroit obligation toute ſa vie.

Elle diſoit tout cela d'un ſi grand froid, que ſon air valoit encore mieux que ſes paroles. Cependant, Caderouſſe ne la preſſa qu'autant qu'il ſe crut obligé de le faire pour ſon honneur, & il fut même ravi de ſon refus, quand il fit réflexion, que cela l'eût mis en concurrence avec pluſieurs gens d'épée, un Conſeiller, deux hommes de Finance, & même quelques beourgeois. La Marquiſe, qui avoit coutume de ſuccomber à la premiere tentation, ſe fit un grand mérite en elle-même de ſa réſiſtance ; elle crut que cela lui feroit faire réflexion à ce qu'il auroit à faire, &

que vingt-cinq mille livres de rente, jointes à une si grande vertu, étoient capables de le rembarquer, quelque répugnance qu'il eût à un second mariage. Sur ce pié-là, elle alla tête levée par-tout, & pour commencer à faire la reformée, elle se mit à médire de tout le monde.

Cependant l'on continuoit toûjours à joüer chez elle, & Caderousse ne laissoit pas d'y venir : mais il ne lui disoit plus rien, ce qui la faisoit enrager. Elle n'étoit pas plus heureuse au jeu, qu'en amour, & si elle gagnoit une fois, elle en perdoit quatre, ce qui la desesperoit pareillement. Tous ces sujets de chagrin la rendoient plus bisarre qu'à l'ordinaire, & par conséquent encore plus désagréable ; tellement que bien loin que Caderousse songeât à se mettre bien avec elle, tout son but ne fut que de lui gagner son argent. Le jeu de la bassette étoit alors extrèmement en vogue à Paris. Les femmes voloient leurs maris pour joüer, les

les enfans leur pere, & jusques aux valets venoient regarder par dessus l'épaule des joüeurs, & les prioient de mettre une année de leurs gages sur une carte. Madame de Rambures y étoit encore plus chaude que tous les autres, & quoiqu'on lui vînt donner tous les matins des leçons pour savoir la suite des cartes, ou elle ne l'avoit pas bien retenue jusques-là, ou son malheur étoit plus grand que sa science.

Un jour donc que Caderousse étoit venu de meilleur heure que les autres, comme la saison n'étoit plus de parler d'amour, elle lui parla de joüer, & en étant tombé d'accord elle se mit à tailler tête à tête. D'abord elle gagna quelque chose: mais la fortune changeant tout à coup, il lui fit un nombre infini d'*Alpiou*, & de *Va-tout*, tellement qu'en moins de rien il lui gagna non-seulement tout l'argent comptant qu'elle avoit, mais encore trois mille pistoles sur sa parole. Une si

grosse perte lui ôta le mot pour rire, qu'elle avoit au commencement du jeu: & entendant venir du monde, elle n'eut le têms que de dire à Caderousse, qu'elle le payeroit le lendemain, & qu'elle le prioit seulement de n'en point parler.

La compagnie étant entrée, & tous les joüeurs étant venus les uns après les autres, on demanda des cartes: mais la Marquise, qui n'avoit plus d'argent, s'excusa de joüer sur un grand mal de tête. Le Chevalier Cabre, petit homme de Marseille, qu'on avoit vû arriver à Paris sans chausses & sans souliers, mais qui par son savoir-faire étoit alors plus opulent que les autres, s'offrit de tailler à sa place. Chacun le prit au mot, ayant choisi des croupiers, l'après-dinée se passa dans l'exercice ordinaire.

Comme Caderousse sortoit, la Marquise l'arrêta & lui dit, qu'il trouveroit le lendemain son argent prêt; mais qu'il vînt de bonne heure, parce

qu'elle vouloit avoir sa revanche. Il lui répondit, que la chose ne pressoit pas, & qu'elle ne devoit pas s'incommoder: mais elle lui fit promettre qu'il viendroit à deux heures, & pour lui tenir parole, elle sortit dès huit heures du matin, & fut mettre des Pierreries & de la Vaisselle d'argent en gage chez Alvarés, fameux Jouaillier, pour quatre mille pistoles. Caderousse ne manqua pas au rendez-vous, & fut payé d'abord. Aprés quoi elle se fit apporter des cartes, & mit les mille pistoles qui lui restoient dans la banque. Elle ne lui durerent pas longtems; la fortune ayant continué de favoriser Caderousse, il les lui gagna en deux ou trois tailles, & lui demandant à joüer sur sa parole, elle perdit encore vingt mille écus.

Ce fut alors qu'elle commença à faire réflexion sur sa folie, & les cartes lui tombant des mains, elle s'assit, se mit à pleurer, & enfin à faire toutes les grimaces, qu'une femme

extrèmemenr affligée eſt capable de faire. Caderouſſe la regardoit de tous ſes yeux pour voir à quoi cela aboutiroit ; car enfin il prétendoit n'avoir pas joüé pour rien ; auſſi après avoir ſerré l'argent qu'il avoit déja touché ; Au moins, Madame, lui dit-il, il vous ſouviendra, s'il vous plaît, que vous me devez vingt mille écus. Je le ſai bien, Monſieur, lui répondit-elle : mais je ne ſuis pas en état de vous les payer ſi-tôt. L'argent que vous emportez vient de ma Vaiſſelle d'argent, & de mes Pierreries ; & à moins que nous ne nous accommodions, je ne ſai que devenir. Quoi, Madame, lui repartit Caderouſſe, eſt-ce que vous prétendez quelque diminution? Ce n'eſt pas à quoi je penſe, répliqua la Marquiſe, entre gens comme nous, cela n'eſt guere en uſage. Mais ſi vous vouliez écouter une propoſition, j'ai une fille aînée, qui ſera un bon parti, je me lierai les mains, & vous y trouverez bien autant votre

compte

compte qu'à vous faire payer de ce que je vous dois. Caderousse, qui ne se souvenoit de ce qu'il avoit promis à sa femme, qu'à l'égard de Madame de Rambures, c'est-à-dire, qu'à l'égard de sa personne, qui étoit perdue de réputation, étant bien éloigné d'être dans les mêmes sentimens pour sa fille, qui n'avoit pas encore été en état de se laisser corrompre, lui répondit, que c'étoit une chôse à quoi il falloit qu'elle pensât plus sérieusement, & à quoi il devoit penser aussi lui-même ; que la nuit leur porteroit conseil à l'un & à l'autre, & qu'il la verroit le lendemain. Elle eut de la peine à le laisser aller, ou plûtôt a lui laisser emporter son argent.

Aussi lui dit-elle, que s'il se résolvoit d'accepter sa proposition, il se donnât bien de garde d'en faire un méchant usage ; qu'elle s'attendoit, qu'il le lui rendît, & qu'à moins de cela, il n'y auroit rien à faire. Caderousse lui dit, qu'elle dormît en re-

pos là-dessus, & faisant réflexion à la chose, il la trouva si avantageuse, qu'il fut dès le lendemain matin dire à Madame de Rambures, que si elle avoit parlé de bonne foi, il étoit prêt de passer le contract.

Madame de Rambures, qui n'avoit pas dormi de toute la nuit, de crainte qu'il ne la rebattît encore de la derniere volonté de sa femme, fut ravie de se voir à la veille de ravoir son argent, & envoyant querir à l'heure même son Notaire, le contract fut dressé sans y appeller aucun parens. En effet, il n'y avoit gueres d'apparence, qu'ils eussent consenti à une chose si desavantageuse pour Mademoiselle de Rambures, laquelle étoit une grosse heritiere, & d'une des meilleures Maisons de Picardie.

La chose étant arrêtée de la sorte, Madame de Rambures lui dit, que c'étoit au moins à condition, qu'il seroit fidele à sa fille, & qu'il ne reverroit plus la Duchesse d'Aumont.

Et

Et comme il vouloit toûjours lui nier qu'il eût jamais été bien avec elle, elle lui dit, qu'elle ne parloit point sans sçavoir ; que sans rappeller le passé, elle avoit pris assez d'intérêt en lui pour s'éclaircir de leur intrigue, & là-dessus lui contant tout ce que nous avons rapporté ci-devant, elle le mit dans un si grand étonnement, qu'il eut peine à croire ce qu'il entendoit.

Il falloit qu'elle prît ce tems-là pour lui faire un tel aveu, car dans un autre il ne lui auroit jamais pardonné cette tromperie. Cependant il lui demanda si elle avoit encore la Lettre de la Duchesse, & ayant sû qu'oui, il la pria de la lui rendre, lui promettant moyennant cela, & moyennant aussi qu'elle gardât le secret, de ne lui en jamais rien témoigner.

La Marquise lui promit l'un & l'autre, & lui ayant rendu la Lettre, il s'en fut trouver la Duchesse d'Aumont, à qui après avoir fait un récit

ſincere de tout ce qui s'étoit paſſé, il lui dit, qu'il étoit. ſur le point d'épouſer Mademoiſelle de Rambures, qui étoit un mariage avantageux pour lui; que néantmoins le procédé de la mere étoit ſi cruel, qu'il romproit toutes choſes, ſi cela la ſatisfaiſoit; qu'elle venoit de lui rendre ſa Lettre, qu'il lui rapportoit avec proteſtation qu'il n'avoit jamais été homme à lui faire une réponſe pareille à celle qu'elle avoit reçûe. Que bien loin de là, il l'avoit toûjours autant aimée, & autant eſtimée, que quand elle avoit eu de la bonté pour lui; qu'il ne diſoit point cela par intérêt, étant à la veille d'épouſer une femme avec laquelle il s'efforceroit de bien vivre; mais pour lui faire ſeulement connoître la vérité. Madame d'Aumont trouva ce procédé fort ſincere, mais fort peu galant. Faiſant mine néantmoins d'en être la plus contente du monde, elle lui répondit qu'elle ſeroit au deſeſpoir de s'oppoſer à ſon bonheur;
qu'elle

qu'elle soûhaitoit qu'il eût toute sorte de contentement dans son mariage, qu'elle le prioit seulement d'épargner la réputation de celles qui avoient eu de la considération pour lui.

Madame d'Aumont étoit en l'état que nous venons de dire, quand le Marquis de Biran fit dessein de l'aimer. Son entreprise n'étoit pas difficile dans le fond, puisqu'elle avoit déja été sensible : cependant, à bien examiner toutes choses, elle l'étoit plus qu'on ne pensoit; car soit que cette Dame eût du chagrin de l'affaire de Caderousse, ou qu'elle voulût plaire à son mari, qui continuoit dans sa dévotion, elle s'y étoit jettée elle-même, ou du moins elle en faisoit semblant; de sorte que les Dames de la Cour la citoient à leurs filles, les maris à leurs femmes, comme un exemple de vertu. Biran, qui avoit eu plusieurs commerces, qui lui avoient appris qu'il n'y avoit rien de si trompeur que les apparences, ne s'étonna

s'étonna point des difcours qu'elle lui tint à la premiere entrevûe, non plus que de lui voir un habit à grandes manches, tel qu'en portent toutes les femmes qui font bien aifes de faire accroire qu'elles font dévotes. Elle lui dit qu'elle ne favoit fi elle le devoit voir, lui qui étoit perdu de réputation dans le monde; qu'il aimoit également le vin & les femmes; & que pour un homme de condition, il menoit une vie fi débordée, qu'il n'y en avoit point de pareille; qu'elle avoit oüi faire mille hiftoires de lui, mais toutes fi defavantageufes, qu'elle ne pouvoit s'en fouvenir fans horreur; que c'étoit dommage qu'il employât fi mal fon efprit, lui qui en avoit tant, & qui auroit pû fe procurer quelque bonne fortune: que toutes les Dames le devoient fuir comme la pefte, lui qui n'en avoit pas une qu'il n'allât dire auffi-tôt tout ce qu'il favoit, & tout ce qu'il ne favoit pas; que l'indifcrétion étoit la plus mé-

méchante qualité qu'un homme pût avoir, & que tous ceux comme lui, qui en étoient entichés, n'étoient bons qu'à pendre.

Biran la laissa dire tout ce qu'elle voulut ; mais après qu'elle eut déchargé son petit cœur, il lui dit, qu'il ne s'étonnoit pas que la médisance l'eût si peu épargné ; qu'il ne vouloit pas nier qu'il n'eût fait de petits tours de jeunesse ; mais que ce qui les avoit fait éclater, c'est qu'il étoit en compagnie de gens, qui faisoient trophée de leurs débauches ; que s'ils l'eussent voulu croire, elles n'auroient pas passé les murailles où elles avoient été faites ; mais que, pour son malheur, ils ne s'étoient pas trouvés de son sentiment ; qu'il vouloit dorénavant se séparer d'eux, & mener une vie plus conforme à son inclination ; qu'il lui avoüoit que son penchant étoit pour les Dames, & même pour la pluralité ; mais qu'il ne vouloit plus avoir d'attache que pour

une ſeule perſonne, c'eſt pourquoi il la choiſiroit telle, qu'elle en vaudroit la peine.

Biran crut en avoir aſſez dit de ce premier coup, & la retournant voir fort ſouvent, il l'accoûtuma peu à peu à la laideur de ſon viſage. Car pour être fils d'une femme qui avoit paſſé en ſon tems pour une fort belle perſonne, & d'un pere qui avoit eu bonne mine, il n'en avoit pas moins un nez épouvantable, qu'un Chien de Boulogne, qui en auroit eu un pareil, eût été regardé avec admiration. Quoiqu'il en ſoit, ſon eſprit ſuppléa bientôt à ce défaut. La Ducheſſe, qui ſe faiſoit un plaiſir merveilleux de ſes saillies, oublia dans un moment ſa dévotion, & quoiqu'elle ſe fût fait un grand mérite auprès de ſon mari, de courir ſouvent les Egliſes, elle n'eut plus de ſoin de lui donner ce contentement. Comme Biran étoit homme à découvrir bien-tôt les ſentimens d'une femme, il s'apperçut dans un moment

ment de ce qui se passoit dans son cœur, & ne voulant pas être longtems sans voir ce qu'il avoit à espérer de ses services, il lui écrivit cette Lettre.

Lettre du Marquis de Biran à la Duchesse d'Aumont.

IL vous doit être bien glorieux d'avoir réduit un débauché à la raison. Je n'avois jamais aimé, que je n'en eusse fait une déclaration à la même heure : l'on avoit beau me dire, que cela marquoit peu d'amitié, je ne suivois que mon penchant, & je le suivrois peut-être encore, si je n'étois tombé entre vos mains. Cependant, quelque considération qu'on ait pour les gens, on n'est point obligé à un silence perpétuel. Il y a un mois que je vous vois sans vous l'avoir osé dire : & vous devez être si contente de ce triomphe, que vous n'en devez pas exiger un plus grand.

La Duchesse d'Aumont, malgré toute

toute sa dévotion, avoit bien reconnu que Biran n'étoit pas insensible. Pour faire la prude, elle s'étoit demandé plusieurs fois à elle-même comment elle en useroit, quand il viendroit à se découvrir. Mais quoiqu'elle eût fait résolution de l'éprouver long-tems devant que de lui faire connoître la moindre chose, elle ne se put empêcher de lui faire cette réponse.

Réponse de la Duchesse d'Aumont au Marquis de Biran.

JE ne sai à quoi attribuer les sentimens que j'ai pour vous. Je sai bien que je ne vous aime pas assez pour dire que votre déclaration me plaît : mais aussi je ne vous hais pas assez pour m'en offenser. Après m'être bien examinée, je ne puis croire autre chose, sinon, qu'il entre un peu de vanité dans mon fait. Je sens que je serois ravie de faire dire que vous seriez devenu honnête homme auprès de moi. C'est donc à vous à voir

si vous voulez changer de vie, car sans cela je ne saurois me résoudre à vous voir, & je vous dirai franchement, que vous pouvez prendre parti ailleurs.

C'en étoit assez dire à un homme intelligent, pour lui faire voir qu'il étoit heureux. Aussi Biran ne manqua pas de l'aller assurer à l'heure même, qu'il ne vouloit plus vivre, que de la maniere qu'elle lui ordonneroit. Cependant, comme il étoit jeune, & qu'auprès d'une belle femme, son tempérament le rendoit toûjours amoureux, il s'exprima avec tant d'agrément, qu'après qu'elle eut tiré promesse qu'il seroit plus discret, qu'il n'avoit été avec les autres, elle lui promit d'espérer. Biran lui baisa la main en signe de remerciement: mais elle approcha sa bouche si près de lui, pour voir peut-être s'il ne puoit point, qu'il saisit cette occasion de la baiser. Elle y trouva tant de plaisir, qu'elle ne se souvint pas, que pour soûtenir son

ſon caractere de prude, il falloit faire ſemblant du moins de ſe retirer; & Biran de ſon côté, ayant trouvé une haleine admirable, ſe ſentit tranſporté de ſorte en un inſtant, que la force de ſon tempérament lui fit faire une choſe, qui arrive aſſez ſouvent aux jeunes gens. Quand la Ducheſſe n'auroit pas été aſſez habile pour s'en appercevoir, ſa jupe, qui étoit toute gâtée, ne lui permettoit pas d'en douter. Elle ne ſût dans ce moment quel parti prendre, ou de la ſévérité, ou de la douceur. Car ſi d'un côté elle n'étoit pas fâchée de le voir ſi ſenſible, elle n'étoit pas bien aiſe de l'autre, que cet accident l'eût remis dans un état plus moderé, & qui lui donnoit moins de plaiſir. Ainſi, comme toute dévote qu'elle vouloit paroître, elle étoit perſonne à ſe laiſſer maîtriſer par ſes ſens, elle ſe fâcha de ce qui venoit d'arriver, & lui dit, qu'elle étoit ravie qu'il n'eût pas tardé plus longtems à ſe faire connoître; qu'il étoit

ſans

sans façon du moins, s'il étoit peu respectueux ; mais que cela suffisoit pour la rendre sage.

Biran qui avoit peur qu'elle ne prît ce parti dans l'idée qu'il fût hors d'état de lui rendre service si-tôt, lui répondit qu'il s'étonneroit de se voir quereller, s'il ne savoit que toutes les Dames étoient injustes ; que c'étoit à lui à se plaindre de ce qu'elle l'obligeoit à tant de respect ; qu'il se voyoit contraint de prendre des plaisirs, qu'elle auroit pu rendre plus grands si elle avoit voulu ; qu'il ne pouvoit que faire, si sa jupe étoit gâtée, qu'elle savoit comment cela arrivoit ; qu'il n'y avoit qu'à en avoir une autre, & que si elle en vouloit une toute semblable, il n'y avoit pas si long-tems qu'elle l'avoit achetée, que le Marchand n'en eût encore de quoi en faire une à la piece. Cette petite dispute se termina bien-tôt : Biran qui avoit de grandes ressources, fut dans un moment ressuscité, & voulant faire

un

un meilleur ufage de fes forces, qu'il n'avoit fait l'autre fois, il chercha à faire fa paix par des careffes. La Dame, qui n'avoit pas vu renaître les plaifirs fi promptement, ni avec Caderouffe, ni avec fon mari, fut touchée d'un fi grand témoignage d'amour, & comme elle étoit encore échauffée de fes premiers mouvemens, elle ne fit qu'une réfiftance fi médiocre, que Biran la jetta fut un lit. Elle éprouva là, que ceux qui ont dit qu'il ne falloit jamais mefurer un homme à la taille, ont raifon; car quoique Biran ne fût qu'un demi-homme en comparaifon des deux dont elle avoit tâté, il en fit autant lui feul qu'ils en faifoient tous deux enfemble. Comme elle le vit fi emporté, elle le pria de fe moderer un peu, lui faifant entendre, que les chofes violentes n'étoient pas de longue durée. Mais il lui dit, qu'elle verroit encore tout autre chofe, quand il feroit en haleine; ce qui l'auroit beaucoup réjoüie, fi elle

n'eût

n'eût sû qu'il étoit Gascon.

Ils avoient pris tous deux tant de goût au métier, qu'ils ne s'étoient pas apperçûs, qu'il y avoit un juste-au-corps du Duc d'Aumont sur le lit, que les Valets de chambre avoient oublié par mégarde. Après le premier acte, Biran le remarqua, & dit à la Duchesse, qu'il le falloit ôter. Mais elle, pour lui faire voir le mépris qu'elle avoit pour son Epoux, lui dit, qu'elle voudroit qu'il y fut aussi, & qu'elle le feroit servir lui-même de matelas. Cette réponse ne plût pas à Biran, tout débauché qu'il étoit, & il crut qu'une femme qui étoit capable de dire une chose comme celle-là, l'étoit encore de tout faire sans rougir. Néantmoins elle lui recommanda le secret, s'il vouloit que leur commerce durât long-tems. Cependant pour faire accroire au monde que sa devotion n'étoit pas rallentie, elle fut le même jour à l'Hôtel-Dieu, où de la même main, dont elle avoit touché ce que

je n'ose dire, elle ensevelit un mort.

Cette entrevûe fut suivie de beaucoup d'autres, mais de moindre rapport pour la Dame, que n'avoit été celle-là; ce qui lui fit dire à Biran, qu'elle ne s'étoit pas méprise, quand elle avoit dit qu'il étoit Gascon. Le Duc ne s'apperçut nullement de ce commerce, & fut au contraire si infatué de sa femme, qu'il commença à prôner lui-même sa vertu. Cependant les trois amis se demandoient souvent des nouvelles de leurs Maîtresses, en quoi il n'y eut que le Chevalier de Tilladet qui fut de bonne foi. Car il dit tout d'un coup sans se laisser donner la gêne, que la Duchesse de la Ferté étoit la meilleure femme du monde, & de la meilleure composition : Que cependant il ne croyoit pas qu'elle l'obligeât à être constant : Qu'elle étoit d'un appetit desordonné, & qu'il faudroit avoir d'autres forces qu'il n'avoit pour ne pas tomber sur les dents, Biran &

Roussi lui répondirent, que c'étoit peut-être sa faute : Que quand on s'attachoit auprès des Dames, il falloit renoncer à tous ses amis, & qu'il n'avoit peut-être pas encore quitté le Comte de Tallard. Il leur avoüa qu'il le voyoit bien quelquefois, mais que depuis que Tallard s'étoit mis en tête de faire Monsieur le Duc cocu, j'entends à l'égard de la Comtesse de Maré, sa Maîtresse, il n'avoit plus de considération pour lui ; Qu'il s'étonnoit comment le plaisir d'avoir le reste d'un Prince du Sang étoit si grand, qu'il en fit oublier d'autres, où l'on avoit paru si sensible : Que pour lui, bien loin d'en être de même, il étoit tout prêt à retourner à ses anciennes inclinations, qu'on y trouvoit quelque chose de plus solide, & de plus touchant qu'avec les femmes : Qu'elles avoient toutes des défauts dont il ne se pouvoit accommoder : & qu'en un mot, il n'en avoit point trouvé, depuis qu'il étoit

 au

au monde, qui ne fussent toûjours comme si elles venoient d'accoucher.: Que petites & grandes, elles étoient toutes de même taille à un certain endroit de leur corps: Que pour lui la Nature lui avoit été assez ingrate, pour ne pas avoir sujet de s'en loüer; qu'une des plus belles qualités étoit de se connoître, & que, graces à Dieu, celle-là ne lui manquoit pas.

Biran & Roussi trouverent qu'il avoit raison en beaucoup de choses, & peu s'en fallut qu'il ne les dégoûtât de leurs Maîtresses. Cependant comme elles récompensoient ces défauts par quelque chose d'assez engageant, ils ne voulurent pas tout-à-fait se régler sur lui. On demanda à Roussi, en quels termes il en étoit avec la sienne? A quoi il répondit, qu'il étoit assez malheureux pour en être mal-traité. Le Chevalier de Tilladet, s'écria là-dessus, que cela étoit impossible, qu'elle étoit de trop bonne race, & qu'il vouloit leur donner le change. En

effet

effet, la Dame n'étoit pas si cruelle qu'il le vouloit faire accroire, & quoiqu'il n'en eût pas encore tiré les dernieres faveurs, elle lui avoit fait comprendre, qu'il ne tenoit pas à elle, & qu'elle ne manqueroit pas dès qu'elle le pourroit.

Cette Dame, qui étoit de belle taille, au corps de fer près, qu'elle portoit comme ses deux sœurs, & dont le visage étoit d'ailleurs extrèmement agréable, avoit un mari le plus contrefait de tous les hommes. Esope, qu'on nous représente comme un Magot, étoit un Ange auprès de lui. Car il est de la taille d'un Nain, a le nez & les levres horribles, & pour achever de le peindre, il lui sort de l'un une écume perpétuelle, pendant qu'il coule de l'autre une matiere dont on reprend souvent les petits enfans. Si l'on examine le reste, c'est encore pis, si cela se peut dire: il est bossu devant & derriere, a les bras plus courts l'un que l'autre; & jusques aux jambes, on ne voit rien qui ne

faſſe peur. Cependant ayant tant de ſujets de ſe plaindre de la nature, elle l'a recompenſé d'une belle qualité. Il a de grands talens pour les Dames, & ſi ſa figure ne rendoit tout ce qui vient de lui deſagréable, il pourroit ſuffire à toutes celles qui en voudroient tâter. Cela eſt cauſe qu'il ſe rabat ſur la premiere venue, & il en a ſouvent des faveurs qui l'obligent d'avoir recours au Chirurgien.

Une aventure comme celle-là l'avoit brouillé avec ſa femme, à qui il avoit déja fait le même préſent pluſieurs fois. Ainſi comme elle ne couchoit plus avec lui, elle fit entendre au Comte de Rouſſi; qu'elle avoit aſſez d'eſtime pour lui accorder toutes choſes, mais que la conjoncture demandoit qu'il ſe donnât patience. Cependant pour entretenir chalandiſe, elle dit, qu'il pouvoit toûjours prendre d'avance ce qu'elle lui pouvoit accorder; il ſe trouva ſi heureux de ces acceſſoires, qu'il jugea que ſa for-

tune n'auroit point de pareille, s'il en pouvoit jamais venir plus avant.

La querelle du Duc & de la Duchesse avoit fait grand bruit dans le monde, & comme le Duc avoit recidivé plusieurs fois, & que la Duchesse avoit juré qu'elle ne le lui pardonneroit plus, on n'osoit presque s'entremettre de les reconcilier. Si le Comte de Roussi se fût déclaré auparavant, il auroit empêché cet éclat, & l'envie qu'elle auroit eue de tâter de l'Amant lui auroit fait souffrir le mari aves tous ses défauts. Mais par malheur il n'étoit venu qu'après la querelle, si bien qu'il eut le tems de s'ennuyer. Pour ce qui est de la Duchesse, quoiqu'elle ne manquât pas d'appétit, elle prenoit son mal en patience, d'autant plus qu'elle voyoit son amant devenir tous les jours de plus en plus amoureux. Elle croyoit donc le lier par des chaînes si fortes, qu'elles les rendroit éternelles; & comme elle esperoit que le

tems ameneroit toutes choses, elle vivoit, comme on dit, d'espérance.

La Duchesse de la Ferté étoit la plus mécontente des trois. Le Chevalier de Tilladet tâchoit à faire comprendre à Tallard, que la Comtesse de Maré ne lui donneroit jamais les plaisirs, qu'ils avoient eus ensemble, & sur ce pié-là il prétendoit le rechauffer. Mais lui qui se faisoit un plaisir de débusquer le fils du premier Prince du Sang, bien loin de l'écouter, persistoit dans son entreprise, où il eut un si heureux succès, que le Duc d'Anguien, jaloux de se voir en concurrence avec lui, resolut de quitter la Comtesse.

Comme, selon ce qu'en dit Bussy, qui est un excellent Auteur en ces sortes de choses, le nombre touche beaucoup une femme, celle-ci fit ce qu'elle put pour le retenir: mais le Duc d'Anguien sachant qu'elle avoit envoyé la nuit même un Courier à Tallard à qui elle mandoit des

choses,

choſes extrèmement tendres, il s'en fut chez elle, où ajoûtant à l'air chagrin qu'il a naturellement, celui qu'il avoit par accident, il lui dit, qu'elle étoit indigne de l'amour d'un Prince comme lui: Qu'elle ſavoit que depuis qu'il l'aimoit, il avoit eu autant de complaiſance pour elle, que ſi c'eût été une Reine: Qu'il s'en étoit brouillé avec Madame la Ducheſſe, qui étoit la meilleure femme du monde: Que Monſieur le Prince ſon pere n'en avoit pas été plus content: Qu'il lui avoit prédit pluſieurs fois ce qui lui arrivoit aujourd'hui; mais qu'il avoit toûjours été aveuglé, qu'il n'en avoit voulu rien croire: Qu'elle verroit ſi Tallard feroit pour elle ce qu'il avoit fait: Que ce n'étoit pas pour le lui reprocher, mais que les marques de ſon amour avoient paru ſi éclatantes, que Corneille le jeune avoit pris ſujet de là de faire la piéce de l'Inconnu. En effet, c'étoit ce Duc qui lui avoit fourni une partie

de ſa matiere, par les fêtes qu'il lui avoit données, & il n'y avoit ajoûté qu'un peu d'intrigue.

La Comteſſe nia fortement le commerce qu'elle avoit avec Tallard, & prenant le parti de la diſſimulation, parti aſſez ordinaire aux femmes, elle lui dit, que c'étoit comme cela qu'en uſoient ceux qui vouloient ſe dégager: Que les prétextes ne manquoient jamais; mais que la difficulté étoit de juſtifier ce qu'on diſoit. Elle en alloit bien dire davantage, ſi le Duc d'Anguien perdant patience, n'eût tiré une Lettre de ſa poche, que ſes bienfaits lui avoient fait recouvrer des mains de ceux qu'elle employoit dans ſes amours; & la lui faiſant voir, il lui demanda tout en colere, ſi c'étoit-là un prétexte ou une vérité? Il eſt aiſé de juger de ſa confuſion à cette vûe: elle demeura un quart-d'heure, comme s'il lui eût coupé la langue, pendant quoi le Duc ne diſcontinua point ſes reproches. Enfin étant

étant las de tant parler, il passa aux effets, qui fut de casser des Porcelaines, dont il lui avoit fait present. Elle se jetta sur lui pour l'empêcher de faire un plus grand desordre, ce qui l'irrita encore davantage. En effet, il fit réflexion dans ce moment, qu'une femme qui avoit été si insensible à tout ce qu'il lui avoit dit, & qui l'étoit si fort à une perte de si petite conséquence, ne l'avoit jamais aimé que par intérêt.

Ainsi il recommença à se venger sur ce qu'il lui avoit donné, & ce fut un si grand fracas; qu'on n'en avoit jamais vû un pareil. La Comtesse voyant tant d'emportement, lui dit, qu'elle s'en plaindroit au Roi, & qu'il n'entendoit pas qu'on traitât de la sorte une femme de sa qualité. Mais lui qui étoit fier au-delà de l'imagination, lui fit réponse, qu'il ne savoit à quoi il tenoit qu'il ne lui fit couper la jupe. Si elle eût eu autant de force que de courage, elle

l'auroit dévisagé après ces paroles. Aussi se jetta-t-elle sur lui toute furieuse, & le Duc fut obligé de lui donner un soufflet pour se dégager de ses mains.

Il sortit ensuite, pour n'être pas obligé de recommencer un combat si indécent : mais à peine fut-il hors de sa chambre, que presque aussi tranquille que si de rien n'eût été, elle ne songea qu'à faire tirer les meubles d'un logis au cul-de-sac de St. Thomas du Louvre, qu'il lui avoit meublé, & où ils se voyoient souvent. Elle monta donc promptement en carosse : mais le Duc après s'en être allé à l'Hôtel de Condé, ayant fait réflexion, qu'elle aimoit assez son profit pour se les vouloir approprier, s'y en fut lui-même, & la trouva déja qui deménageoit. Ce fut un sujet de nouvelle querelle : mais elle ne dura pas tout-à-fait tant que l'autre, car la Comtesse ne se tenant pas si forte en cet endroit, qu'elle faisoit

soit chez le Maréchal son pere, fut obligée de filer doux, bien fâchée néanmoins qu'une si bonne proie lui échapât.

Ce fut ainsi que finit l'intrigue du Duc d'Anguien, & de la Comtesse de Maré. Ce qui obligea le Maréchal de Grancey de retrancher une partie de ses domestiques, pour l'entretien desquels le Duc fournissoit à l'appointement. Car ce bon homme qui n'avoit pas l'esprit trop bien timbré, s'étoit mis en tête que le Duc d'Orléans qui aimoit sa cadette, l'épouseroit, & que le Duc d'Anguien feroit la même chose s'il pouvoit devenir veuf. Sur ce pié-là c'étoit une chose à voir que sa maison, rien n'y manquoit, que d'avoir des Officiers par quartier, & hors de cela l'on y faisoit toute aussi bonne chere qu'on pouvoit faire chez le Roi.

Quoi qu'il en soit, cette affaire s'étant terminée de la sorte, Tallard prit la place du Duc d'Anguien, ce qui fit

fit perdre esperance au Chevalier de Tilladet de le posseder entierement. La Duchesse de la Ferté, qui savoit que c'étoit là la raison pour laquelle il n'en usoit pas avec elle comme elle l'y croyoit obligé, fut ravie de cet obstacle; & comme elle étoit plus emportée que sa sœur de Ventadour, elle lui continua ses faveurs, quoiqu'elle eût autant de lieu qu'elle de les lui refuser. En effet, elle s'étoit brouillée avec son mari, qui étoit un bon ivrogne, & qui, sans prendre garde qu'il ne pouvoit rien dire contre elle qui ne rejaillît sur lui, étoit le premier à en faire des médisances.

Tilladet, faute de mieux, entretint cette intrigue pendant quelque tems, & le hasard ayant voulu qu'elle devînt grosse de son fait, ce fut une étrange alarme. Comme Tilladet n'avoit pas pour elle cet amour délicat, qui fait qu'on craint pour la personne aimée, il lui dit, quand elle lui fit confidence de cet accident,

qu'el-

qu'elle avoit tort de se mettre en peine, que son mari n'étoit pas plus à craindre pour elle, que le Maréchal son pere l'avoit été pour sa femme ; qu'elle avoit eu un enfant du Duc de Longueville dans le tems qu'elle ne couchoit point avec lui : qu'elle ne s'en portoit pas plus mal pour cela, ni qu'elle n'en alloit pas moins la tête levée.

Ces raisons ne satisfirent point la Duchesse de la Ferté : au contraire elle se scandalisa de lui voir des sentimens si différens ; & ayant pleuré & gémi pendant une heure, elle trouva moyen de l'attendrir, ce qui étoit une chose fort extraordinaire pour lui. Cependant comme il n'étoit pas un homme de grand expédient, il lui avoüa franchement qu'il ne savoit quel emplâtre y mettre ; mais que si elle vouloit, il avoit des amis qui étoient assez éveillés pour l'assister au besoin. D'abord que la Duchesse l'entendit parler de la sorte, elle fit en-

encore plus de cris qu'elle n'en avoit fait auparavant ; elle lui demanda s'il étoit fou de vouloir dire ces fortes de choses à personne, & si ce n'étoit pas proprement la vouloir perdre ?

Tilladet, pour lui faire quitter tout d'un coup ces vaines frayeurs, crut qu'il n'étoit point besoin de finesses avec elle, & lui avoüant ingénument que son amour n'étoit point un coup de l'étoile, mais une chose préméditée entre Biran, Roussi & lui, il la fit trembler, quand elle vint à faire réflexion que son secret étoit entre les mains de gens accoûtumés à ne celer que ce qu'ils ne savoient pas. Elle en fit de grands reproches à Tilladet, qui bien loin de lui dire quelque chose pour la consoler, lui soûtint que le seul moyen de la tirer d'affaire, étoit de leur faire part encore de ce qui se passoit. Enfin après bien des paroles de part & d'autre, la Duchesse qui ne pouvoit être dans un pire état que celui où elle se trouvoit,

voit, consentit à tout; si bien que Tilladet dit à Biran, & à Roussi, dans quel état ils se trouvoient.

Toute l'affaire roula sur Biran; qui étoit plus intriguant que l'autre. Aussi Tilladet ne lui eut pas plutôt fait son rapport, qu'il lui dit qu'il y trouveroit bientôt remede. Celui qu'il y trouva fut de faire une partie de débauche avec le Duc de la Ferté, qui étoit de ses amis, c'est-à-dire, ami de Cour, car je ne prétends pas que ce mot signifie ce qu'il devroit signifier. La Ferté qui étoit toûjours prêt pour ces sortes de choses, accepta le rendez-vous qui étoit à l'Alliance dans la ruë des Fossez, faux-bourg S. Germain. Roussi fut de la débauche avec le Duc de Ventadour & Biran, qui alloit à ses fins, & qui en auroit joüé une douzaine comme eux. Il leur dit, quand il les vit en pointe de vin, que leur exemple ne leur donnoit point d'envie de se marier, que leurs femmes portoient le haut de chausse, &

qu'il

qu'il ne leur étoit pas permis de coucher avec elles quand ils vouloient.

Ventadour écumant de la bouche comme un cheval qui se joue de son mors, se trouva choqué de ces paroles, & lui repliqua que s'il ne couchoit pas avec sa femme, c'étoit parce qu'il en avoit de plus belles. Mais Biran lui contredisant tout exprès, il le mit tellement en colere, qu'il jura qu'il ne seroit pas plutôt chez lui, qu'il lui passeroit son épée au travers du corps, ou qu'elle lui obéïroit. Pour ce qui est du Duc de la Ferté, il n'avoit pas été si long-tems sans faire paroître son extravagance; il avoit déja tiré tout ce qu'il portoit, & l'ayant montré à la compagnie, il dit qu'il vouloit qu'on le lui coupât, s'il ne faisoit son devoir dès qu'il seroit arrivé à sa maison. C'étoit un plaisir de voir la passion de ces deux hommes, qui étoient aussi fous l'un que l'autre: mais ce qui étoit encore de plus plaisant, c'est que Biran & Roussi faisoient

ſoient mine de n'en vouloir rien croire. En quoi celui-ci joüoit d'autant mieux ſon perſonnage, qu'il eſperoit qu'une pareille action l'alloit mettre au comble de ſa joie.

Ils quitterent ces deux Ducs en leur faiſant ainſi la guerre, de quoi ceux-ci étant encore tous remplis, en arrivant chez eux ils monterent d'abord dans la chambre de leurs femmes, où ils débuterent par des juremens. La Ducheſſe de la Ferté, qui en conſéquence des avis que Biran avoit donnés à Tilladet, avoit été avertie par lui de tout le manége, fit ſemblant de trembler à ſa voix, & quoique ſon ordinaire fût de parler plus haut que lui, elle ne ſonna mot en cette occaſion. La Ferté, qui ſe faiſoit un point d'honneur de tenir parole à Biran & Rouſſi, la voyant ſi ſouple, ſe coucha auprès d'elle, où il tâcha de ſe mettre en état de la careſſer. La Ducheſſe, qui ſavoit joüer ſon rôle, fit la pleureuſe, ſe plaignit qu'il ne la

re-

recherchoit que lorſqu'il revenoit de débauche, & par de petites réſiſtances elle l'anima tellement qu'elle crut qu'il pourroit accomplir l'œuvre, dont il n'avoit auparavant que la volonté. En effet, toutes choſes ſe paſſerent ſelon ſon deſir; après quoi ſon mari ne demandant qu'à dormir, il paſſa toute la nuit d'une piece, pendant que de ſon côté elle eut ſujet d'avoir plus de repos. Quand la Ferté eût cuvé ſon vin, elle voulut le lendemain matin le faire retourner à l'ouvrage, ſoit que le métier lui plût, ou qu'elle eût peur qu'il ne ſe reſſouvînt pas de ce qui s'étoit paſſé. Mais il ſe trouva ſi peſant, qu'après avoir eſſayé d'en venir à bout, il fut obligé de faire retraite.

Cependant Rouſſi étoit aux écoutes pour ſavoir ce qu'il avoit à eſperer de ſes petits ſoins: mais il avoit manqué à une choſe, qui étoit d'avertir ſa maîtreſſe; tellement que le Duc de Ventadour s'y

étant

étant pris aussi brutalement avec elle que la Ferté avoit pû faire avec sa femme, elle ne voulut jamais le souffrir. Le petit bossu jura & pesta de bonne sorte; mais s'étant aguerrie à tout cela, depuis qu'elle étoit avec lui, elle le laissa dire, & ne fit que ce qu'elle voulut.

Roussi sachant de quelle maniere la chose s'étoit passée, lui en sut non-seulement mauvais gré, mais pensa encore se brouiller avec elle. Il lui reprocha que c'étoit le considerer bien peu, que d'avoir trouvé une si belle occasion, & ne s'en être pas servie. Elle ne put disconvenir de l'un, mais nia l'autre fortement, rejettant sur lui toute la faute, dans laquelle elle lui assûra qu'elle ne seroit jamais tombée, s'il lui eût fait part de ce qui se passoit. Il fallut bien qu'il s'en contentât, & de la petite oie qu'elle lui continuâ en attendant mieux. Cependant quoi que ce fût quelque chose de beau que ce qu'elle lui donnoit, y

ayant

ayant peu de corps semblables au sien, si ce n'est celui de la Duchesse d'Aumont, sa sœur; comme l'appetit croît en mangeant, il se sentoit excité tous les jours de plus en plus à la consommation du plaisir entier. La Duchesse de même ne pouvoit sentir de telles amorces sans desirer la même chose. Ainsi leurs désirs étant communs, ils s'émanciperent à de petites libertés, qui les firent tomber insensiblement dans le précipice qu'ils avoient évité depuis si long-tems. La Duchesse, qui avoit peur des suites, n'eut pas plutôt commis la faute qu'elle s'en repentit. Elle s'en prit à ses yeux, mais Roussi lui remontrant qu'elle retrouveroit l'occasion qu'elle avoit perdue avec son mari, la consola tellement qu'elle se résolut de s'abandonner à la providence. Il eut donc tout ce qu'il souhaita ce jour-là, & quelques autres suivans. Mais le Duc de Ventadour, qui avoit passé sa fantaisie ailleurs, ne lui ayant rien dit, la crainte

te du tablier fit qu'elle se priva d'un plaisir, où elle étoit encore plus sensible qu'une autre.

Ce fut de grandes alarmes jusques au tems qu'elle put avoir des marques de sa stérilité. Mais enfin ayant vû ce qu'elle desiroit de voir, tout se calma à la réserve de son amour. En effet, comme elle avoit éprouvé des forces qui n'étoient pas ordinaires; la privation d'un tel plaisir lui fit tant de peine, que pour avoir une couverture, elle témoigna à tout le monde que puisque Dieu lui avoit donné un mari, elle seroit bien-aise de vivre doresnavant avec lui en meilleure intelligence. Quoi qu'on ait toûjours du penchant à juger mal de son prochain, on crut qu'une si grande résignation étoit l'effet des conversations fréquentes qu'elle avoit avec la Duchesse d'Aumont, car celle-ci étoit toûjours regardée comme une Beate. Et Biran qui avoit accoûtumé d'être indiscret avoit été si sage à son égard, que per-

ſonne ne ſe doutoit de leur intrigue. En effet, il eût été difficile de le ſoupçonner ſans paſſer pour médiſant; car elle ne ſe contentoit plus d'enſevelir les morts, elle alloit encore les mettre en terre : ce qui lui donnoit une ſi grande réputation, que ſi elle fût morte dans ce moment, on l'auroit ſans doute canoniſée.

L'Avocat dont il a été parlé dans la premiere partie de cet ouvrage, ſachant que la Ducheſſe de Ventadour faiſoit tant d'avances pour ſe raccommoder avec ſon mari, voulut en avoir le mérite. Il les vit ſeparément l'un & l'autre, & leur ayant fait trouver bon qu'il leur donnât à manger, il emprunta une maiſon à un Village au-deſſous de Montmartre, où il leur fit bonne chere. Pluſieurs autres perſonnes s'y trouverent auſſi, & le loüerent fort de ſon repas, qui avoit été mieux apprêté qu'il ne fut payé; car au bout de ſix mois le Traiteur fut obligé de lui faire donner aſſignation,

tion, & s'il ne l'eût menacé de lui faire arrêter ſon caroſſe, il ne l'auroit pas contenté ſi-tôt.

La ſuite de ce repas eut le ſuccès pour lequel il avoit été fait. Le Duc & la Ducheſſe coucherent enſemble, enſuite de quoi elle ſongea à faire venir ſon amant, avec qui il lui étoit permis maintenant de ſe divertir tout à ſon aiſe. Par malheur pour elle; il étoit allé à la Ferté ſur Joire, terre qu'a ſon pere aux environs de la Ville de Meaux. Ainſi elle fut obligée de preſſer ſon retour par une lettre dont voici la copie.

Lettre de la Ducheſſe de la Ferté au Comte de Rouſſi.

VOus ne me direz plus que je ne vous aime pas. Je me viens de raccommoder avec mon magot pour l'amour de vous, & comme je crois être entre les bras d'un ſinge, quand je ſuis obligée de le ſouffrir, je crains à tous

momens qu'il ne m'étouffe. Jugez s'il est sacrifice plus sanglant que le mien. Cependant vous m'abandonnez lorsque j'ai le plus besoin de consolation, & de plus vous m'abandonnez sans me le dire; si vous ne revenez bien-tôt je vais mourir. Mais qu'importe? aussi bien n'ai-je plus gueres à vivre, & je sens bien que si je ne meurs de tristesse, je mourrai du moins de joie quand je vous tiendrai entre mes bras.

La fin de cette lettre étoit trop touchante pour ne pas monter promptement à cheval. Roussi prit la poste, & trouva la Dame si affamée qu'il lui fut impossible de la contenter. Enfin en étant sorti le mieux qu'il put, elle ne lui donna pas de repos qu'il ne lui eût accordé une nouvelle entrevûe, & celle ci étant suivie de plusieurs autres, elle le mit si bien sur les dents, qu'il fut obligé d'avoüer que l'excès nuit en toutes choses.

Les affaires de ces trois amans, étoient

étoient en cet état, quand Biran se brouilla avec la Duchesse d'Aumont. Comme il avoit un régiment de cavalerie, & qu'en tems de paix comme en tems de guerre, le Roi n'exemptoit personne de son devoir, il fut obligé d'aller faire un tour à la garnison, où ayant vû la femme de la Grange, Intendant des troupes, il en devint amoureux, ou pour mieux dire, il chercha à passer son tems avec elle. Cette petite femme, à qui mille Officiers avoient inspiré la vanité, ne se vit pas plutôt un amant de la trempe de Biran, qu'elle méprisa tous les autres; & ayant peur qu'un homme de la Cour ne se rebutât si elle le faisoit languir, elle ne le fit attendre que jusques à ce qu'il lui demanda quelques faveurs.

La Duchesse d'Aumont qui avoit admiré plusieurs fois la constance qu'il avoit eue pour elle, n'en étoit pas si bien assûrée, qu'elle n'eût pris des mesures pour être avertie, s'il retournoit à son

penchant. Ainſi ayant ſû peu de jours après ce qui ſe paſſoit, elle entra dans une jalouſie qui ne lui laiſſa plus de repos. Elle lui écrivit donc en termes qui temoignoient ſon reſſentiment : mais quoique Biran l'aimât, elle avoit tort d'être abſente, & toute charmante qu'elle étoit, il ſe contenta de lui donner de belles paroles, pendant qu'il continua avec l'autre ſon petit commerce, qui dura tant qu'il fut obligé d'être à la garniſon.

Ainſi n'ayant point changé de conduite, il outra tellement la Ducheſſe, que quand il fut de retour elle ne le voulut plus voir. Ce fut alors qu'il reconnut le tort qu'il avoit eu de préférer une petite bourgeoiſe plus laide que belle, à une femme de qualité toute charmante. Cependant ſon repentir ne fut pas capable de lui faire obtenir ſa grace, ſi bien qu'il lui prit fantaiſie de retourner à la garniſon pour inſulter celle qui étoit cauſe de ſon malheur. Voilà ſans doute une ré-

ſolution bien biſarre pour un homme d'eſprit, & qui venoit de témoigner tant de tendreſſe à une femme: mais ne croyant que ce moyen-là pour regagner la confiance de l'autre, il arriva auprès de la petite la Grange, à qui pour premier compliment il débuta que ne pouvant pas être toûjours à ſon régiment, & étant obligé d'en laiſſer le ſoin au Lieutenant de ſa compagnie, il prétendoit qu'il veillât auſſi bien ſur ſa conduite que ſur celle de ſes cavaliers: que pour l'engager à le faire avec plus d'affection, il vouloit qu'il partageât ſes faveurs avec lui: que du temperament dont il la connoiſſoit, il ſavoit qu'elle ne ſe pouvoit paſſer d'homme, & qu'il aimoit mieux lui en donner un de ſa main, que de s'en rapporter à ſon choix.

Il eſt aiſé de juger l'effet que fit ce compliment ſur une perſonne qui ſe reſſouvenoit d'avoir été traitée, il n'y avoit pas long-tems, comme ſi elle eût été aimée. Elle s'en trouva ſi ſur-

prise, qu'elle auroit cru que c'eût été un songe, si Biran, pour ne lui laisser aucun lieu de douter de la vérité, n'eût lâché en même tems son Lieutenant après elle. Comme ce procedé étoit extrèmement choquant, elle voulut prendre son sérieux : mais Biran prenant le sien, lui dit qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre ; sinon, qu'il réveleroit à son mari tout ce qui s'étoit passé entre eux. Ce fut bien pour la faire tomber de fievre en chaud mal, s'il m'est permis de parler de la sorte. Elle lui demanda s'il étoit fou ou ivre. Mais voyant qu'il n'étoit ni l'un ni l'autre & qu'il continuoit toûjours sur le même ton, elle eut recours aux pleurs qui ne le toucherent gueres. Cependant comme il crut que c'étoit vouloir èxiger trop d'elle tout en un moment, il se relâcha à lui accorder un delai de vingt-quatre heures, pendant lesquelles il dit au Lieutenant de faire ses affaires.

Jamais on n'avoit oüi parler d'une

conduite comme celle-là, & c'étoit ce qui déſeſpéroit la petite la Grange: mais ſe voyant entre ſes mains, la crainte qu'il n'exécutât ſes menaces, la fit réſoudre, non pas à faire ce qu'il diſoit, mais à tâcher de gagner le Lieutenant, afin qu'il lui fît accroire tout ce qu'elle voudroit. Elle lui promit pour cela, non-ſeulement la protection de ſon mari, mais encore une aſſez bonne ſomme. Mais celui-ci, qui étoit pitoyable comme un homme de guerre, lui fit réponſe, qu'elle ſe trompoit, ſi elle le croyoit capable de mentir à ſon Colonel; & comme il avoit pris ſes manieres depuis le tems qu'il le hantoit, il ajouta qu'elle avoit tort de faire tant la réſervée, qu'elle avoit peut-être accordé des faveurs à gens qui ne le valoient pas; & qu'il lui conſeilloit en bon ami d'en uſer plus honnêtement, ſi elle vouloit qu'on en usât bien avec elle.

S'il eſt vrai ce que la médiſance rapporte, il faut croire qu'elle fit ré-

flexion à un discours si pressant. Quoi qu'il en soit, le Lieutenant se vanta, après être sorti d'avec elle, qu'elle s'étoit rendue à la raison; & on y ajouta d'autant plus de foi, qu'il dit de certaines circonstances de ses beautés cachées, dont on ne pouvoit parler si assurément, à moins que de les avoir vûes. Elle crut après cela, qu'elle étoit en repos du côté de son mari: mais Biran poussant les choses jusques à l'extrémité, il lui envoya un homme exprès à un endroit où il étoit allé, pour l'avertir, que s'il vouloit sauver l'honneur de sa femme, il falloit qu'il revînt en diligence; autrement, qu'il alloit faire naufrage dans un rendez-vous qu'elle avoit donné. La Grange quitta les affaires du Roi pour les siennes, mais ce fut pour essuyer mille railleries piquantes, qu'il lui fit; de sorte que, comme il n'étoit pas d'ailleurs trop prevenu de la vertu de sa moitié, il commença à faire méchant ménage avec elle, & la renvoya peu de

de tems après chez ſes parens, ou dans une Religion.

Biran, ayant fait cette belle manœuvre, s'en retourna en poſte à Paris, où il prouva à la Ducheſſe d'Aumont la violence de ſon amour, par le tour ſcélérat qu'il venoit de faire. La Ducheſſe, qui n'étoit pas différente de la plûpart des femmes, qui aiment le ſacrifice, fut ravie de celui-ci; & après s'être fait prier quelques momens, elle le remit enfin dans ſes bonnes graces.

En ce tems-là, l'on continuoit toûjours à joüer chez la Marquiſe de Rambures, où le Chevalier Cabre s'étoit ſi bien introduit, qu'il étoit devenu le tenant. Caderouſſe, qui connoiſſoit le tempérament de la Dame, en étoit au déſeſpoir, par l'intérêt qu'il étoit obligé de prendre à ſa conduite, après être entré dans ſa famille. Cependant il n'y pouvoit que faire, la Marquiſe étant d'un âge à faire plutôt des réprimandes aux autres, qu'à ſouffrir qu'on

lui en fît. En effet, elle n'étoit pas à ignorer, qu'un commerce si honteux la ruinoit de réputation : mais sa folie, qui alloit jusques à l'excès, fut enfin au delà de toute sorte d'imagination. Elle devint jalouse de ce petit homme, qui voyoit une certaine Madame Sallé, femme d'un Maître des Comptes, & encore quelques autres femmes. Elle s'emporta extraordinairement contre lui, lui reprocha sa naissance, & l'honneur qu'elle lui faisoit. Mais lui, qui depuis qu'il avoit de l'argent, commençoit à se donner des airs de qualité, la traitant mal à son tour, lui dit, qu'un homme tel qu'il étoit, quand il avoit de l'honneur, valoit mille fois mieux qu'une femme de qualité qui n'en avoit point : qu'il ne s'étoit pas loüé à elle pour faire le métier de Porteur de chaise, qu'il ne l'avoit que trop caressée ; & qu'il étoit tems qu'il en caresfât d'autres, qui lui fissent moins de peine.

C'en étoit assez dire, pour faire

mourir de douleur une femme amoureuse. Aussi le prit-elle à cœur tellement, qu'elle devint seche comme un bâton; & le chagrin rongeant tous les jours son esprit de plus en plus, enfin elle acheva ses jours, qu'elle ne pouvoit plus passer aussi-bien dans le monde avec honneur. Quand elle se vit à l'extrémité, elle envoya chercher Cabre; & sachant qu'il refusoit de venir, elle envoya une seconde fois, le priant de ne pas lui refuser cette grace. La petite Sallé, qui ne l'aimoit, que parce qu'il se laissoit voler quand il tailloit à la Bassette, lui dit, que cela étoit vilain de refuser une femme en l'état où elle étoit; & l'ayant obligé à monter en carosse, elle y entra avec lui, résolue de l'attendre à la porte.

Caderousse étoit dans la maison, & le voyant venir, il crut que son dessein étoit d'achever de la piller; à quoi il n'avoit pas perdu de tems pendant qu'il l'avoit vûe, si l'on en croit la renommée. Quoi qu'il en soit,

comme l'intérêt rend tout le monde ardent, lui qui n'aimoit point à dégainer, fit le brave; & se postant sur une porte, lui demanda à qui il en vouloit. Cabre lui dit nettement, à Madame de Rambures. A quoi l'autre ayant répondu un peu en colere, qu'il ne l'avoit que trop vûe, & que ce n'étoit plus le tems; le discours s'échauffa de sorte, que s'il ne fût survenu des valets, ils auroient peut-être tiré l'épée. Cabre jugea à propos de ne pas avoir affaire à cette populace, mais quelque sage que fût ce conseil, on le poursuivit jusques à son carosse, où la vûe de Madame Sallé, qui étoit connue pour ce qu'elle étoit, excita plutôt les injures, que de les appaiser.

Pendant que cela se passoit, le Duc de Roquelaure vint à mourir de chagrin; & l'on voulut que ce fût pour avoir fait une méchante affaire, en achetant la Comté d'Astarac, qui appartenoit à la Maison d'Epernon, & pour avoir perdu cinquante mille écus

au jeu. Comme néantmoins il étoit Gouverneur de Guyenne, & que ce Gouvernement lui avoit beaucoup valu, ses affaires se trouverent encore en assez bon état, pour faire désirer à plusieurs filles des plus hupées de la Cour, de pouvoir épouser le Marquis de Biran. Mais c'étoit au Roi à le marier, & il ne fut pas plutôt la mort de son pere, qu'il lui fit proposer, que s'il vouloit songer à Mademoiselle de Laval, Fille d'Honneur de Madame la Dauphine, il lui donneroit deux cens mille francs, & le Brevet de Duc. Ces offres étoient trop avantageuses pour les refuser. La Demoiselle étoit d'une des premieres Maisons de France, aimable de sa personne, ayant de l'esprit infiniment, & enfin revêtue de toutes les bonnes qualités, que l'on pouvoit désirer. Aussi le Duc du Lude, oncle de Biran, & qui lui tenoit lieu de pere, remercia d'abord le Roi des bontés qu'il avoit pour lui; & sans le consulter, l'assûra qu'il seroit dis-

posé

posé à lui obéir : mais l'ayant trouvé, il fut surpris de ne lui pas voir pour cette affaire toute la chaleur qu'il dût avoir, & lui en ayant demandé la raison : parce, lui répondit Biran, que le Roi prend trop de soin de Mademoiselle de Laval. Ce peu de paroles fit comprendre au Duc du Lude, qu'il falloit qu'il eût oüi quelque chose de certains discours, qui s'étoient faits à la Cour sur ce sujet. Mais comme ce Duc ne voyoit rien d'égal au Brevet, qui étoit proposé pour ce mariage, il fit ce qu'il pût pour lui insinuer l'ambition qui le tourmentoit lui-même. Biran voulut encore lui contredire ; mais lui se fâchant aussi-tôt, lui répliqua ; qu'il ne falloit point couvrir d'un prétexte comme celui-là, un refus, qui ne procédoit que d'une autre passion. Qu'il étoit averti de bonne part, qu'il voyoit Mademoiselle de Bois-franc avec assiduité : s'il n'avoit point de honte de songer à entrer dans la famille d'un homme, qui ne devoit

son

son bien qu'à ses rapines, & à ses usures? Qu'il ne le vouloit plus voir après cela, & que s'il ne venoit avec lui tout de ce pas remercier le Roi, il n'avoit que faire de compter jamais, ni sur son amitié, ni sur sa succession.

Ce qu'avoit dit le Duc du Lude, de Mademoiselle de Bois-franc, étoit vrai. Biran l'aimoit depuis un mois ou deux. La Duchesse d'Aumont en avoit été si jalouse, qu'elle n'avoit pas craint d'éclater. Cependant Biran, se voyant pressé de la sorte par son oncle, résolut de se faire un mérite auprès de la Duchesse, du mariage qu'on lui proposoit. C'est pourquoi, comme ce qu'il avoit dit du Roi, n'étoit pas capable de l'arrêter, il prit le parti de contenter son oncle, & s'en fut avec lui remercier ce Prince. Il se retira ensuite dans sa maison, où s'étant fait donner du papier & de l'encre, il écrivit en ces termes à la Duchesse.

Lettre du Marquis de Biran à la Duchesse d'Aumont.

JE viens de remercier le Roi de ce qu'il m'a choisi pour épouser une Demoiselle qu'il n'a pas haïe. C'est vous en dire assez pour vous apprendre, que je ne l'aimerai jamais, & que vous serez toujours maîtresse de mon cœur. Si vous vous étonnez que je fasse un pas comme celui-là, prenez-vous-en à vous-même, & non pas à moi, qui ne crois pas manquer d'honneur pour cela. Je veux vous témoigner, que bien loin d'aimer Mademoiselle de Bois-franc, comme vous vous êtes imaginée, je ne me marie, que parce qu'on le veut, ou plutôt parce que j'épouse une personne, qui ne pourra jamais vous donner de jalousie.

La Duchesse d'Aumont trouva dans cette Lettre des consolations merveilleuses. Ah ! le pauvre garçon, s'écria-

cria-t-elle aussi-tôt ! Qui eût crû, qu'il eût été de si bonne foi, que de vouloir être cocu pour l'amour de moi ! Et après plusieurs exclamations de cette sorte, elle eut la malice de lui demander un rendez-vous pour le lendemain, sachant que le jour d'après il devoit être marié. Biran, que je nommerai dorénavant le Duc de Roquelaure, puisqu'il devoit être déclaré tel par le Roi, n'eut garde de refuser le cartel ; & pour lui faire voir qu'il ne vouloit vivre que pour elle, il se ménagea si peu, que jamais il n'avoit fait paroître tant de courage. La paix s'étant faite aisément de cette maniere, elle lui dit qu'au moins il se ressouvînt, qu'il n'alloit avoir que les restes d'un autre, & qu'il songeât à se conserver. Il le lui promit formellement, & comme elle avoit pris toutes ses précautions là-dessus, elle crut qu'il lui garderoit parole. Néantmoins comme c'étoit du fruit nouveau pour lui, & que les jeunes gens ne

font

font pas toujours ce qu'ils promettent, il n'eut pas plutôt Mademoiselle de Laval entre ses bras, qu'il la traita, non pas comme sa femme, mais comme une maîtresse. Si elle eût voulu dire tout ce qu'elle savoit, peut-être eût-elle avoüé, que ce n'est pas toujours les plus grands hommes, qui sont les plus vigoureux : mais comme elle avoit plus d'un jour à vivre avec lui, & qu'elle ne vouloit pas en user si franchement, avant que de le connoître, elle fit toutes les grimaces que ses parens lui avoient dit de faire, pour lui faire accroire qu'il en avoit eu les gants.

Biran étoit trop habile pour s'y méprendre ; néantmoins, comme il étoit tout aussi bien instruit qu'elle, qu'il falloit garder le secret, il feignit d'en être le plus content du monde, principalement aux gens qui venoient lui faire compliment sur son mariage.

En effet, pour insinuer mieux qu'il avoit l'esprit libre, il se fit coëffer avec des cornettes & des fontanges ; &

& tenant la place de ſa femme, il reçut les Dames qui la venoient voir. Si bien que, comme il n'y avoit pas grande clarté dans la chambre, elles s'en ſeroient retournées ſans prendre garde à la ſupercherie, s'il ne les eût déſabuſées par un attouchement qui leur étoit ſenſible.

Ces folies ne pouvant pas toûjours durer, ſa femme qui n'étoit pas d'humeur à ſe paſſer de la Cour, le fit reſſouvenir, qu'il y avoit quatre jours qu'il n'y avoit été. Il fut ravi que cela vînt d'elle, pour plus d'une raiſon; car outre qu'il n'étoit pas toujours en état de lui rendre ſervice, il étoit bien aiſe de ſe conſerver pour la Ducheſſe d'Aumont, avec qui il avoit réſolu d'entretenir commerce. Il trouva qu'il y avoit bal ce jour-là à Saint Germain; mais la plûpart de ceux qui y danſoient, ayant oublié à ſa vûe, qu'ils étoient obligés de ſe ménager, ils l'amenerent boire à une lieue de-là, ſi bien qu'ils n'étoient pas encore reve-

nus, quand le Roi dit qu'il étoit tems de commencer. On fut chercher les Danſeurs, & ceux qui y étoient allés leur ayant annoncé la volonté du Roi, ce fut la choſe du monde la plus pitoyable, quand ils vinrent à paroître devant lui. Le Roi, voyant ce qui en étoit cauſe, s'en alla plutôt que de coutume, & Biran n'oſa paroître, de peur qu'il ne l'accusât d'avoir été l'auteur de la débauche. D'ailleurs il n'étoit pas plus en état de ſe montrer que les autres, principalement devant un Prince, qui étant extrèmement ſage de lui-même, s'appercevoit auſſi-tôt des moindres excès. La nuit ayant diſſipé toutes les exhalaiſons vineuſes qu'il pouvoit avoir, il ſe trouva le matin au lever du Roi, qui lui demanda fort obligeamment de ſes nouvelles, & de celles de ſa femme. Il lui répondit en goguenardant, qu'il faudroit bien d'autres fatigues, à l'un & à l'autre, pour les faire mourir. Cependant ce qu'il dit au Roi, n'étoit rien en comparai-

ſon de ce qu'il dit à ſa femme. Etant revenu à Paris, elle lui demanda quel accueil il avoit reçû ; ſur quoi prenant un grand ſérieux, il lui répondit, qu'il avoit tout lieu imaginable de ſe louer de Sa Majeſté ; qu'elle ne l'avoit pas plutôt vû, qu'elle lui avoit dit fort obligeamment, qu'elle ne vouloit plus ſe reſſouvenir de ce qu'avoit fait Monſieur de Biran, & que ce ne ſeroit plus que ce que feroit Monſieur de Roquelaure.

La Dame fut ravie de ce qu'il paroiſſoit ſi content, & ne ſe doutant en aucune façon pourquoi il avoit dit ces paroles, elle lui exagéra la bonté du Roi, lui demanda, ſi l'on pouvoit dire les choſes avec plus d'eſprit & plus de bonté. Biran avoüa, que cela étoit impoſſible ; & après avoir encore renchéri par deſſus, il lui dit, qu'il trouvoit cette penſée ſi juſte, qu'il vouloit s'en ſervir à ſon égard : qu'il lui promettoit donc, qu'il avoit oublié tout ce qu'avoit fait Mademoiſelle

de Laval ; & qu'il ne se mettroit jamais en peine, que de ce que feroit Madame de Roquelaure. Si la Duchesse avoit pû retenir sa langue après ce reproche, elle l'eût fait sans doute aux dépens d'une partie de son sang : mais n'y ayant plus de remede, elle tâcha de cacher la confusion où elle étoit.

Le commerce qu'il avoit avec Madame d'Aumont dura encore quelques tems : mais ayant une jeune femme tous les jours auprès de lui, quelque abstinence qu'il pût faire, la Duchesse s'apperçut devant peu, qu'une femme étoit plutôt capable de servir à trente hommes, qu'un homme à deux femmes. Comme elle étoit gourmande sur l'article, elle chercha quelqu'un qui la pût consoler de la perte qu'elle avoit faite ; & comme l'Archevêque de Reims, frere du Marquis de Louvois, se radoucissoit auprès d'elle depuis quelque tems, elle fit un jugement avantageux de mille apparences heu-

reuſes, qui ſe trouvoient en lui. En effet, il étoit marqué à la marque, que Caderouſſe eſtimoit ſi eſſentielle pour être habile homme en amour, & qu'il avoit ſpécifiée, quand il avoit parlé du Prince de Courtenay à la Marquiſe de Rambures. Ce Prélat auſſi ne faiſoit aucune abſtinence, qui pût diminuer ſon embonpoint; & s'il avoit à craindre quelque maladie, ce n'étoit que parce qu'il en uſoit quelquefois en homme, qui croyoit que rien ne pouvoit nuire à ſa ſanté.

Cet endroit étoit fort touchant pour la Ducheſſe, qui aimoit l'excès en beaucoup de choſes : néantmoins il avoit encore une autre qualité qui ſervit autant à la gagner. Ce fut, qu'étant homme d'Égliſe, & elle dévote, elle crut qu'on leur verroit tout faire, s'il faut parler de la ſorte, ſans qu'on y trouvât à redire. Elle étoit en cette penſée, quand l'Archevêque, qui croyoit qu'une Lettre faiſoit autant d'effet que la parole, lui envoya celle ci.

Letrre de l'Archevêque de Reims à la Ducheſſe d'Aumont.

JE vois bien des femmes, mais je n'en vois point qui me plaiſent tant que vous. J'enrage que je ne ſois du monde pour vous le pouvoir dire ouvertement; l'on me verroit à vos piés, ſans me ſoucier ni de l'alliance que j'ai avec votre mari, ni des jaloux que je pourrois faire. Mais il faut déférer quelque choſe au rang que je tiens, qui n'empêchera point pourtant, que je ne m'y rende, ſi vous l'avez agréable. Songez cependant, que l'intérêt, que les gens comme moi, ont d'être diſcrets, aſſure la réputation d'une femme, laquelle court grand riſque avec les galans de profeſſion.

La Ducheſſe n'étoit pas fâchée que l'Archevêque l'aimât: mais elle trouva cette déclaration trop cavaliere; & elle eût voulu, que comme elle faiſoit profeſſion de piété, il lui en eût fait

fait quelque mention ; c'est-à-dire, qu'il lui eût témoigné moins de confiance dans son entreprise. C'est ainsi qu'elle cherchoit les apparences de vertu, quand elle y avoit renoncé absolument. Mais l'Archevêque n'étoit pas un homme à s'amuser à ces bagatelles, lui qui alloit droit au fait, & dont la coûtume étoit de ne ménager personne. Aussi voyant qu'il n'avoit point de réponse à son billet, il s'en fut chez elle, où le visage rouge comme un Chérubin : Vous me jugez donc bien indigne, Madame, lui dit-il, de votre amitié, puisque vous ne daignez pas seulement m'apprendre quelque chose de ma destinée. Moi, je ne sais que vous répondre, lui dit la Duchesse : cependant vous devriez bien vous dire vous-même que, qui se plaît à écrire des choses qui ne sont point, mérite bien qu'on ne lui fasse point de réponse.

L'Archevêque, qui s'étoit attendu à un traitement plus rigoureux, fut

ravi qu'elle ne le payât que d'incrédulité. En effet, il sentoit des choses, qui lui permettoient de croire qu'il ne seroit pas long-tems sans la convaincre. Ainsi tout rempli d'espérance : Madame, lui dit-il, je ne sai à quoi servent toutes ces façons entre gens comme nous qui ne manquent pas d'expérience. Pourquoi vous dirois-je que je vous aime, si je ne vous aimois pas ? Dois-je souhaiter de perdre mon tems dans le siecle où nous sommes, où on peut si bien l'employer ; & ne le devrois-je pas compter pour perdu si je recherchois des faveurs où je me trouverois peu sensible ? Je vous aime premierement, parce que vous êtes toute aimable ; mais j'ajoûterai à cela, que vous êtes belle sans être coquette, ce qui me plaît encore plus que tout le reste. Je vous dirai aussi que c'est parce que vous êtes vertueuse, & que toutes les autres ne le sont pas. Mais prenez garde de ne pas interpreter ce mot au

au pié de la lettre. La vertu ne consiste pas à être farouche, mais à savoir goûter les plaisirs sans que les apparences nous découvrent. Pour vous, vous pouvez avoir cette qualité au suprème dégré quand il vous plaira, & l'on vous verroit faire toutes choses, qu'on n'en auroit pas seulement le moindre soupçon.

La Duchesse pensa se fâcher, lui entendant dire que les apparences étoient belles en elle; elle crut que c'étoit l'accuser tacitement de galanterie, & comme le soupçon regne toûjours parmi le crime, elle le pria, mais d'un ton qui marquoit quelque ressentiment, de vouloir s'expliquer mieux. Il lui accorda volontiers sa demande, & lui dit, qu'il ne doutoit point qu'elle n'eût été vertueuse; mais qu'il seroit fort fâché qu'elle le fût toûjours; qu'il n'étoit pas homme à aimer sans espérance, & que comme un feu s'éteint faute de matiere, de même un homme se retiroit bien-tôt

d'auprès d'une femme, quand il voyoit qu'il n'y avoit rien à faire.

Il lui expliqua ainsi les mysteres amoureux, en quoi il avoit meilleure grace, que dans la chaire. Aussi y étoit-il entré plusieurs fois sans sentir ce qu'il disoit; au lieu qu'alors il étoit si émû, qu'il ne l'avoit jamais été davantage. Aussi voulut-il voir tout d'un coup ce qu'il avoit à espérer; c'est pourquoi il se mit à vouloir caresser la Dame, qui se deffendit quelque tems: mais feignant de ne pouvoir resister à un homme de sa force, elle se laissa enfin coucher sur un lit, où la trop grande ardeur de l'Archevêque fut cause qu'elle ne prit point de part au plaisir qu'il avoit goûté. Comme il étoit homme à tourner toutes choses à son avantage, il lui dit, que pour avoir quarante ans passés, c'étoit encore être assez prêt à rendre service aux Dames; que devant qu'il fût un moment, il n'y auroit rien de perdu

pour

pour elle, & qu'il se méconnoîtroit bien, s'il demeuroit court dans l'affaire dont il s'agissoit. En effet, il se sentit bien-tôt une nouvelle vigueur, & se mettant à la caresser, il fut fort surpris de voir qu'elle tâchoit de se dérober de dessous lui. Il crut d'abord que c'étoit des façons : mais les efforts qu'elle faisoit continuellement ne le tenant pas incertain davantage de la vérité, il ne voulut pas faire davantage le coup de poing avec elle, & lui demanda froidement, d'où venoit tant de changement ? Comment, lui dit-elle toute en colere, vraiment vous m'alliez faire de belles affaires ! J'allois commettre une inceste, si je n'y eusse fait réflexion : vous êtes parent de mon mari, & il auroit fallu que j'eusse été à Rome.

Il fut impossible à l'Archevêque de s'empêcher de rire à ce discours. Il lui dit cependant, qu'elle étoit bien simple de dire ce qu'elle disoit : Qu'il

n'étoit nullement parent du Duc d'Aumont, & qu'une marque de cela, c'est que si lui qui parloit étoit à marier, & que le Duc eût une sœur, rien ne l'empêcheroit de l'épouser. La Duchesse n'avoit pas la conception prompte en matiere de cas de conscience. Ainsi il lui fallut expliquer celui-là plus au long, & c'étoit quelque chose sans doute de plaisant de voir, qu'une femme qui venoit de faire un adultere, voulût faire la scrupuleuse. Aussi tout cela n'étoit que pure grimace : mais comme depuis qu'elle étoit dévote elle s'étoit accoûtumée à en faire beaucoup, elle ne prit pas garde qu'il y avoit des rencontres où elles n'étoient nullement de saison.

L'Archevêque appréhendoit après cela qu'elle ne lui fît quelque difficulté sur son caractere : mais l'exemple de tant d'Evêques, qui avoient des Maîtresses, avoit tellement frappé l'esprit de cette Dame, qu'elle ne pensa pas

seu-

seulement à lui en parler. Ainsi les choses allerent le mieux du monde, & dans peu il prit dans son cœur la place que Roquelaure y avoit tenue. La raison en étoit plausible : c'est, qu'il n'avoit point de femme avec qui il couchât tous les jours ; raison qui, comme nous avons dit ci-devant, avoit arraché l'autre de son cœur. Roquelaure avoit trop d'esprit pour être long-tems sans s'appercevoir de ce commerce, & comme la chose lui tenoit au cœur, il fut chez la Duchesse, qu'il accabla de reproches. Elle se retrancha sur la négative, l'appella mille fois impertinent : mais toutes ces injures ne lui ayant pas fait prendre le change, il sortit outré, la menaçant de la perdre.

La Duchesse en avertit aussi-tôt l'Archevêque, qui ne voulant pas donner le tems à Roquelaure de faire quelque folie, le fut trouver, & lui dit, qu'ayant toûjours été de ses amis, il espéroit qu'il lui accorde-

roit une priere. Qu'il ne s'amuseroit donc point à finasser avec lui : Qu'il lui avoüoit de bonne foi, qu'il étoit bien avec Madame d'Aumont, laquelle il savoit l'avoir aimé : Qu'il ne falloit prendre des femmes, que ce qu'elles vouloient, & non pas prétendre les retenir par force : Qu'à ce qu'il pouvoit connoître, il étoit cause lui-même de ce changement ; qu'il ne devoit pas se marier : Qu'une belle femme, comme Madame d'Aumont, n'aimoit pas à partager les caresses d'un homme avec une autre : Qu'enfin il ne lui diroit autre chose, sinon, qu'il lui auroit une obligation infinie de se faire un peu de violence pour l'amour de lui ; & qu'en revanche il pouvoit compter sur ses services & sur son amitié.

Biran étoit des amis de l'Archevêque : mais ayant peine à digerer un morceau comme celui-là, il lui fit réponse, qu'il s'étonnoit qu'il lui demandât d'avoir quelque égard pour une

une femme qu'il avoit tant de ſujet de haïr, ſur-tout après la déclaration qu'il venoit de lui faire lui-même: Qu'il falloit du moins le laiſſer dans l'incertitude, & non pas l'accabler par un aveu ſi choquant: Qu'il tomboit d'accord, que les Dames n'étoient pas obligées d'aimer toûjours: mais que ſi elles vouloient qu'on en usât honnêtement avec elles, il falloit que de leur côté elles en uſaſſent bien auſſi avec ceux à qui elles avoient donné leur amitié: Que ſi la Ducheſſe d'Aumont vouloit rompre avec lui, elle devoit du moins l'en avertir auparavant; mais de n'apprendre les choſes comme il venoit de faire, que quand elles étoient faites, c'étoit le pouſſer un peu trop, pour qu'il pût répondre de ſa diſcretion.

C'étoit quelque choſe d'aſſez ſurprenant, que de voir deux Rivaux raiſonner ainſi enſemble ſur leur bonne fortune: mais la difference de profeſſion de l'un & de l'autre, faiſoit

qu'il n'y avoit rien à craindre ; outre que l'Archevêque étoit en possession, à cause du crédit de son frere, de se faire porter respect. En effet, cela fut cause que Roquelaure se modera plus, qu'il n'auroit fait avec un autre. Cependant il ne lui voulut rien promettre, & l'Archevêque étant allé rendre compte de son message à la Duchesse, elle fut extrèmement en peine.

L'Archevêque résolut d'y retourner une seconde fois, & deux visites si près l'une de l'autre, ayant donné quelque curiosité à la Duchesse de Roquelaure, elle en demanda le sujet à son mari, qui n'avoit pas donné au Prélat plus de contentement, qu'il avoit fait l'autre fois. Comme il étoit encore tout bouffi de colere, & qu'il ne cherchoit qu'à décharger son cœur: C'est, Madame, lui dit-il, qu'il me vient parler pour sa Maîtresse qui a été la mienne, & il désire que je n'en dise point de mal, ce que je n'ai

garde

garde de lui promettre. Pourquoi donc, Monsieur, lui répondit la Duchesse? C'est une chose à quoi la considération vous engage; outre qu'il est toûjours honnête à un homme d'en bien user avec une femme qu'il a aimée. Mais ne sauroit-on savoir qui c'est? & vaut-elle assez la peine de vous mettre dans l'inquiétude où je vous vois? Non, Madame elle ne le merite pas. C'est la Duchesse d'Aumont, puisque vous le voulez savoir, & elle ne vaut pas mieux que ses sœurs, qui s'en font donner par Roussi, & par le Chevalier Tilladet. Ah! Monsieur, s'écria en même tems la Duchesse, treve de raillerie, & ne m'épargnerez-vous pas plus que les autres? la Duchesse d'Aumont! un exemple de vertu & de sainteté, & à qui il feroit à désirer que toutes les femmes ressemblassent. Dites, Madame, plûtôt un exemple de tromperie & de perfidie; je la ferai connoître devant qu'il soit peu, & puisque l'Ar-

chevêque de Reims en uſe ſi mal avec moi, je ne vois pas que je ſois obligé d'en uſer mieux avec lui.

Roquelaure, tout ſpirituel qu'il étoit lâcha ces paroles un peu legerement; car quoiqu'il ne ſouciât pas de faire connoître à ſa femme qu'il avoit été bien avec la Ducheſſe, c'étoit néantmoins lui faire voir que ſa paſſion duroit encore; ce qu'il étoit obligé de cacher. Auſſi la Ducheſſe ne doutant point de la choſe, elle ſe prit à pleurer, & lui dit, que s'il ne l'aimoit pas, du moins devoit-il avoir la diſcrétion de ne la pas prendre pour confidente de ſes amours: Qu'elle avoüoit, qu'elle n'avoit ni la beauté, ni le mérite de la Ducheſſe d'Aumont; mais que c'étoit moins ſa faute que la ſienne, de ne l'avoir pas choiſie plus à ſon gré. Roquelaure, qui étoit meilleur mari qu'on n'avoit cru, & qu'il n'auroit cru lui-même, voyant cette nouvelle querelle, fut obligé de ne plus ſonger

ger à l'autre, pour appaiser celle-ci. Il lui en coûta quelques caresses, & n'y ayant rien qui aide plus à remettre une femme de belle humeur, elle voulut s'enquerir encore plus particulierement qu'elle n'avoit fait, des circonstances de son intrigue. Il lui en avoit trop dit pour ne pas achever ; ainsi il lui apprit en peu de mots tout ce qu'elle vouloit savoir, lui promettant néantmoins, qu'il lui seroit si fidele, qu'elle n'auroit point de sujet de s'en alarmer. La Duchesse qui aimoit la Cour, & tout ce qui étoit de la faveur, lui dit alors, que s'il parloit de bonne foi, il ne lui refuseroit pas une grace qu'elle avoit à lui demander : Qu'elle le prioit pour l'amour d'elle, que la chose n'allât pas plus avant avec l'Archevêque de Reims : Qu'autrement ce seroit lui faire voir qu'elle lui tenoit encore au cœur ; ce qu'elle ne vouloit pas croire de lui, après tous les témoignages qu'il venoit

de lui donner de son amitié. Roquelaure se crut obligé de le lui promettre, & la Dame, toute ravie de sa victoire, écrivit en même-tems un Billet de sa main à l'Archêveque de Reims, pour l'avertir, qu'elle avoit obtenu ce que son mari lui avoit refusé. Voici ce qu'il contenoit.

Lettre de la Duchesse de Roquelaure à l'Archevêque de Reims.

Le soin que je prens de la réputation de mon mari, & de celle de Madame d'Aumont, m'a fait le tant prier de ne pas écouter son ressentiment, qu'il m'a accordé ce que je lui demandois. Comme je sais que vous prenez part à la Dame, vous pouvez l'en avertir, & même lui montrer ce que je vous mande. Elle sera peut-être fâchée, que j'aye tant de connoissance de ses affaires; mais les miennes m'o-

bligent

bligent à lui faire voir que je sais tout, afin qu'elle en use bien avec moi. Belle & aimable comme elle est, je craindrois que mon mari ne l'aimât; & je suis obligée, étant si éloignée d'avoir tant de mérite, de lui faire connoître, que quoique je ne sois pas méchante naturellement, il est dangereux néanmoins d'offenser une personne qui a son secret entre les mains.

Cette Lettre qui avoit été écrite sans la participation du Duc de Roquelaure, ayant été envoyée pareillement, sans qu'il en eût connoissance, réjoüit extrêmement l'Archevêque. Il n'étoit pas besoin néanmoins de lui mander de la montrer, il n'y auroit pas manqué, quand même on ne lui en eût pas donné l'ordre. En effet, il prétendoit que cela acheveroit de chasser Roquelaure du cœur de la Duchesse, dont il auroit par conséquent l'entiere possession. Aussi lui dit-il, en la lui faisant voir, qu'elle alloit

alloit connoître le peu de fonds qu'il y avoit à faire sur la discrétion de ces sortes de gens : Qu'il falloit être folle pour s'y confier, & qu'il ne comprenoit pas, comment il y avoit tant de femmes, qui y faisoient si peu de réflexion. La Duchesse étant si bien prevenue, n'eût garde de ne pas sentir quelque ressentiment à la lecture de cette Lettre; cependant elle fut plus sensible à la joie de savoir que Roquelaure s'étoit radouci, qu'à la crainte de se voir à sa discretion de sa femme. L'Archevêque qui alloit à ses fins, fut fâché de lui voir tant de tranquillité là-dessus, & ils alloient peut-être commencer déja à se quereller, si elle ne lui eût fait connoître, que l'état où elle étoit ne procedoit que des assûrances que la Duchesse de Roquelaure sembloit donner, qu'elle en useroit toûjours bien tant qu'elle n'attireroit point son mari : Que son dessein étant de ne le jamais voir, il étoit donc

inutile de se faire des craintes mal à propos.

Roquelaure n'ayant plus tant de sujet de se loüer de l'amour, chercha à s'en consoler dans un autre sorte de plaisir, qui est toûjours à la mode, je veux parler du vin, à quoi tous les jeunes gens qui venoient à la Cour, étoient obligés de s'addonner, s'ils vouloient faire cotterie avec ceux qui s'appellent Petits-Maîtres. Et ce qui rendoit ce desordre plus commun, c'est que quelque réprimande qu'en eût fait le Roi, il n'avoit pas été à son pouvoir de se faire obéir. Cependant on auroit eu lieu d'espérer que l'âge les auroit fait rentrer en eux-mêmes, si l'on n'eût vû que les Barbons, comme les autres, commençoient à s'en mêler. Entre ceux-là, il n'y en avoit point qui les mît plus en humeur, que le Marquis de Termes, homme dans un désordre épouvantable, & qui avoit quitté sa femme pour vivre avec la Marquise de

Castelnau, laquelle avoit si bien renoncé à la pudeur, que quoique son mari, qui lui avoit servi un tems de couverture, fût mort, elle ne laissoit pas de paroître publiquement le ventre plein. Ils étoient ordinairement dans une maison en Brie, appellée Fontenay, & il ne venoit à la Cour qu'à la dérobée, mais il y faisoit toûjours parler de lui. Au reste le désordre où il vivoit, lui avoit attiré plusieurs affaires, une entr'autres, où personne n'avoit jamais pû voir clair. Comme il étoit un soir dans cette maison, il vint descendre un homme dans un Hôtellerie du Village, lequel pria qu'on le menât au Château. Or c'étoit la coûtume, que tant que le Marquis de Termes y étoit, le Pont-levis étoit levé, ce qui faisoit dire qu'il travailloit à la fausse monnoie. Mais celui-ci s'étant fait connoître à un signal, on l'abbaissa incontinent, & il lui fit fort bonne chere. Le lendemain matin cet

hom-

homme s'en retourna à son Hôtellerie, où il trouva huit Cavaliers qui étoient aussi arrivés la veille, & montant à cheval avec eux, ils s'en vinrent tous de compagnie du côté du Château, dont le Marquis de Termes étoit sorti avec un Gentilhomme de ses amis & avec tous ses Domestiques, à qui il avoit fait prendre les armes. Ce Marquis rangea tout cela en un gros, & les autres s'étant rangés de même, l'on commença à combattre de part & d'autre à bons coups de mousqueton & de fusil. Il y en eut quatre ou cinq d'estropiés, & après que le combat eut duré près d'un demi quart-d'heure, tout d'un coup quatre Cavaliers de ces étrangers se détacherent des autres & vinrent embrasser le marquis de Termes, qui les mena dans le Château, où il y avoit un grand déjeûner.

Cette affaire fit grand bruit à la Cour, & le Roi donna ordre qu'il fût arrêté. Mais Madame de Mon-

tespan,

tespan, qui à cause de son mari étoit de ses proches parentes, & qui étoit encore alors fort bien auprès du Roi, empêcha qu'il ne reçût cet affront. Cependant on lui fit demander ce que tout cela vouloit dire, car ce n'étoit ni duel, ni assassinat, puisque c'étoit de l'Infanterie contre de la Cavalerie, & que les choses s'étoient passées ainsi que je viens de rapporter; mais n'en ayant pas voulu dire la vérité, on écrivit au Président Robert, qui a une maison dans le voisinage, où il étoit alors, demander ce qu'il en savoit. Ce Président pour satisfaire aux ordres de la Cour, fit ce qu'il put pour éclaircir ce mystere; mais après bien des perquisitions, il ne put mander autre chose que ce que je viens de dire, dont le Roi fut obligé de se contenter.

Après cette affaire, il lui en arriva bien-tôt une autre, pour laquelle le Roi n'auroit eu garde d'écouter Madame

dame de Montespan, quand même elle auroit eu si peu d'esprit, que de vouloir s'entremettre en sa faveur. Il fut soupçonné de poison, crime alors fort en usage en France, & qui avoit envoyé en l'autre monde beaucoup de gens qui se portoient bien. Ce qui le fit soupçonner, fut qu'une femme qui avoit été condamnée à la mort pour le même sujet, l'accusa d'être venu chez elle, sous prétexte de se faire dire sa bonne aventure, & chargea en même-tems un homme, qui avoit été son Ecuyer, de lui être venu demander du poison. Or on craignoit qu'il n'eût envie de faire un grand crime; car il y avoit long-tems qu'il étoit mécontent, d'autant que le Roi avoit pris tout le bien de sa femme, qui étoit fille d'un Partisan; & comme on ne pouvoit avoir trop de précaution là-dessus, on jugea à propos de s'assûrer de sa personne. Il est difficile de dire au vrai, s'il étoit coupable, ou non; car on

tâcha

tâcha autant qu'on pût, de dérober au public la connoiſſance de ſon affaire. On dit même qu'on fit paſſer ſon Ecuyer par les oubliettes, d'autres diſent qu'il fut empoiſonné. Quoi qu'il en ſoit, cet homme n'ayant pû dépoſer contre lui, il revint à la Cour, où trouvant la jeuneſſe ſi diſpoſée, comme nous avons dit, à faire la débauche, il ſe mit non-ſeulement de la partie, mais devint encore un des Chefs. Le Duc de la Ferté, qui s'étoit ſéparé tout-à-fait d'avec ſa femme, fit grande amitié avec lui par la ſympathie qu'ils avoient à cet égard. Roquelaure, quoiqu'il fît un peu plus le ſage depuis qu'il étoit marié, ne put refuſer néanmoins à ſes anciens amis de ſe trouver à leurs parties de plaiſir : ſi bien que s'y fourrant encore avec un bon nombre d'autres débauchés, ce fut de quoi donner matiere à bien des nouveautés. On n'eut garde d'épargner là le prochain, & après avoir médit de tous les gens de la

Cour,

Cour, de Termes dit, que comme Noël approchoit, il falloit faire des paroles qu'on pût chanter au lieu de Noëls. On trouva sa pensée fort juste, & comme l'on savoit qu'il se mêloit de faire des Vers : on lui donna de l'encre, du papier, & une plume, pour voir comme il s'en acquitteroit. Son dessein étoit de travailler sur eux-mêmes, sur leurs femmes, & sur toutes celles qui faisoient parler d'elles. Mais restant encore un peu de jugement à Roquelaure ; il lui dit qu'il n'étoit pas de bon sens d'aprêter aux autres matiere de rire à leurs dépens ; & que d'ailleurs il alloit entreprendre une chose impossible, le nombre en étant trop grand. Il se rendit à de si bonnes raisons, & changeant ainsi de pensée, il résolut de faire quelque chose sur la Maison Royale. Roquelaure sachant son dessein, l'approuva, moyennant que son style ne fût pas trop peste. Car il le fit ressouvenir que le Roi n'aimoit pas les railleurs,

leurs, & qu'il étoit bien aise de ne se point faire d'affaire. Cela fut cause que de Termes qui avoit déja fort bien débuté; raya ce qu'il avoit écrit, & il mit à la place les Noëls que voici.

NOELS NOUVEAUX.

O Messager fidele
Qui reviens de la Cour,
Apprens-nous des nouvelles:
Qu'y fait-on chaque jour?
Chacun à l'ordinaire
Y passe mal son tems;
Les gens du Ministere
Y sont les seuls contens.

Que fait le Grand Alcandre
Au milieu de la Paix:
N'a-t-il plus le cœur tendre,
N'aimera-t-il jamais?
L'on ne sait plus qu'en dire,
Ou l'on n'ose en parler:
Si ce grand Cœur soupire,

Il ſait diſſimuler.

Eſt-il vrai qu'il s'ennuie
Par-tout, hors en un lieu : *Maintenon.*
Qu'il y paſſe la vie
Sans chercher le milieu ?
Si nous en voulons croire
Au moins ce qu'on en dit,
Il y fait ſon hiſtoire,
Mais ſa plume eſt ſon V...

Sa ſuperbe Maîtreſſe *Monteſpan.*
En eſt-elle d'accord :
Voit-elle avec triſteſſe,
La rigueur de ſon ſort ?
L'on dit qu'elle en murmure,
Et que ſans ſes Enfans
Elle feroit figure
Avec les mécontens.

Que fait dans ſon bel âge,
Monſeigneur le Dauphin :
Eſt-il toûjours ſi ſage,
Va-t-il ſon même train ?
Il n'aime que la chaſſe,

 Cela

Cela lui coûte peu ;
Quand ce plaisir le lasse,
Il revient à son feu.

Madame la Dauphine
A-t-elle du pouvoir :
Comme l'on s'imagine
Qu'elle en devroit avoir ?
Son pouvoir se publie;
Mais l'on s'apperçoit bien,
Que sans la Comédie
Elle ne pourroit rien.

La divine Princesse,
La charmante Conti,
A-t-elle la tendresse
Toûjours de son parti ?
Elle en a de son Pere,
Et peu de son Epoux :
Mais pour Monsieur son Frere,
Il en a pour eux tous.

La Princesse de Nante
Fait-elle du fracas ;
Est-elle bien contente

Fille de Mad. de Montespan & du Roi.

De

De ſes tendres appas ?
Elle a ſujet de l'être,
Si le Duc de Bourbon, *Petit-Fils*
Qui commence à paroître, *du Prince*
Lui fait changer de Nom. *de Condé.*

Du Colonel des Suiſſes
Ne nous direz-vous rien,
Fait-il ſes exercices.
Y réuſſit-il bien ?
Il a beaucoup d'adreſſe,
Grand eſprit, & grand cœur,
Fierté, beauté, jeuneſſe,
Et de la belle-humeur.

Que fait on chez les Dames *Sur les*
Dans ce charmant ſéjour; *Dames*
Le commerce des flammes *en gé-*
Y regne-t-il toûjours ? *néral.*
Les Amans ſans reſſource
Font voir pour leur malheur,
Peu d'argent dans leur bourſe
Peu d'amour dans leur cœur.

Des Dames renommées *D'Olonne*,

Ne dit-on que cela; *Meklebourg,*
Sont-elles reformées; *de Fiesque.*
Ont-elles dit hola?
Chez les Aventurieres
L'Amour regne toûjours;
Ainsi que les Rivieres,
Celles-là vont leurs cours.

En est-il d'assez fieres
Pour se faire prier;
D'autres assez severes
Pour ne rien octroyer?
Dans toutes les ruelles
De differens états,
L'on a vû les plus belles
Faire le premier pas.

Comment font les Coquettes,
Qui n'ont point d'agrément,
Et qui comme allumettes
brûlent pour un Amant?
Dans le siecle où nous sommes,
Chacun est indigent;
Elles trouvent des hommes,
Quand ell'ont de l'argent.

De

De Termes ayant fait ce que vous venez de lire, il y en eut qui le trouverent bien, d'autres mal, disant que cela étoit trop sérieux. Il répondit, qu'on ne s'en prit pas à lui, mais à Roquelaure, qui avoit voulu, comme ils savoient, qu'il fit quelque chose de moins libre, que ce qu'il avoit envie de faire. La Ferté dit que Roquelaure étoit un sot, dont tout le monde convint, & lui-même tout le premier, quoique ce ne fût que sous cape. C'est pourquoi il jura, qu'il ne chanteroit que les couplets de la Princesse de Conti, & de Madame de Maintenon. Chacun savoit aussi bien que lui, que c'étoient les meilleurs: mais comme on commença à entonner depuis le premier jusques au dernier, il fut obligé de faire comme les autres. On eut bien-tôt appris par cœur ces Noëls nouveaux, & ils coururent bien-tôt dans les meilleures compagnies. Le Prince de Condé, qui contre son ordinaire avoit

quitté ſa Maiſon de Chantilli, pour venir paſſer une partie de l'Hyver à Paris, étant curieux de toutes ſortes de nouveautés, on le régala de celle-ci, dont on avoit ſupprimé néantmoins l'article de la Princeſſe de Conti. Il demanda à celui qui lui faiſoit ce préſent, d'où vient que le Duc d'Orléans, lui, ſon Fils, le Prince de Conti, & le Prince de la Roche-ſur-Yon n'y étoient pas? A quoi l'autre ayant répondu, que l'Auteur n'avoit voulu parler que du Roi, & de ſes Enfans: Donnez-moi donc, lui dit-il, celui de la Princeſſe de Conti, car elle eſt auſſi bien ſa Fille, que Mademoiſelle de Nantes. L'autre ſe trouva embarraſſé de cette réponſe, & vouloit chercher quelque détour; mais le Prince de Condé lui commanda de lui obéir. Ainſi il vit celui qu'on vouloit cacher; de quoi ayant averti le Prince de Conti ſon Neveu, il lui conſeilla de ſe venger de l'Auteur, qui n'étoit

pas

pas encore connu. Cependant on ne manqua pas d'attribuer cela à la Cabale, comme étant capable de toutes sortes de sottises, & s'y trouvant un faux-frere, de Termes fut décelé, & abandonné au ressentiment du Prince de Conti, qui, sans attendre le conseil du Prince de Condé, s'étoit déja déterminé sur la connoissance qu'il en avoit eue, à le récompenser de ses peines. En effet, il lui fit donner des coups de bâton, & le Duc de la Ferté en auroit eu sa part pour l'approbation qu'il avoit donnée à ce couplet, s'il ne se fût allé jetter à ses piés & lui demander pardon. Quoique la punition fût un peu rude pour de Termes, personne ne le plaignit, & l'on trouva qu'il la méritoit bien, puisque à l'âge qu'il avoit, il étoit assez fou pour oser médire d'une Fille, qui appartenoit de si près au Roi, & qui d'ailleurs étoit mariée à un Prince du Sang.

Si les Noëls étoient devenus pu-

blics en peu de tems, l'affront qu'avoit reçu l'Auteur ne fut pas davantage à se publier. Ainsi comme les hommes ont coûtume d'estimer une personne selon le bien ou le mal qui lui arrive, on vit que le Marquis de Termes devint bien-tôt le mépris de tous les honnêtes gens. Ses amis lui conseillerent de s'en retourner à Fontenay : mais par malheur pour lui, sa femme à qui appartenoit cette terre, l'avoit obligé d'en sortir, tellement qu'à moins que d'aller dans le fond de la Gascogne, il n'avoit point de retraite. Il ne laissoit pas cependant de se montrer encore à la Cour, & le Prince de Conti voulant se moquer de lui, lui dit un jour en présence de tout le monde, qu'il falloit qu'il eût des ennemis, qu'on faisoit courir le bruit qu'il lui avoit fait donner des coups de bâton, que cela n'étoit pas vrai, & qu'il l'appelloit à témoin si ce n'étoit pas une imposture.

Cette aventure défraya la conversa-

tion pendant quelques jours : mais comme tout s'oublie avec le tems, on n'en parla plus au bout de trois semaines, & il n'y eut que ceux qui y prenoient intérêt qui s'en ressouvinssent. Cependant il étoit arrivé du changement dans les amours du Comte de Roussi, & du Chevalier de Tilladet, aussi bien que dans celles du Marquis de Biran. Roussi s'étoit rebuté de sa maîtresse pour un méchant présent qu'elle lui avoit fait, & quoiqu'elle l'eût reçû de son mari, il ne voulut pas s'exposer davantage à acheter ses faveurs à un tel prix. La Duchesse de Ventadour qui avoit filé doux sur la débauche de son mari pour la couverture qu'elle en avoit, n'en ayant plus besoin se mit à pester contre lui, & ses parens lui conseillerent de suivre l'exemple de la Duchesse de la Ferté, sa sœur, qui s'étoit separée du sien. Mais elle n'en voulut rien faire, esperant que Roussi reviendroit à elle, & qu'ainsi elle en auroit encore be-

 soin.

ſoin. Elle fit valoir ce refus au petit boſſu, qui n'en uſa pas plus honnêtement. Au contraire continuant toûjours dans ſes débauches, non-ſeulement il entretint la réputation où il étoit, d'être parfaitement débauché, mais il eut encore bien-tôt celle de grand fripon: Le chemin qu'il prit pour y parvenir, fut de ſe transformer dans le ſentiment des P.... qu'il voyoit, & étant tombé entre les mains d'une, qui joignoit à ſon métier celui de ſavoir filouter, il lui aida à tromper de pauvres dupes qui étoient aſſez fous pour attribuer le tout au haſard. Cependant comme il eſt difficile, qu'en continuant toûjours le même métier l'on ne ſoit à la fin reconnu, il arriva qu'un homme d'Angers perdit mille écus, ce qui fit que toutes choſes furent découvertes. Cela ſe paſſa de cette maniere. Cet homme qui étoit riche, aimoit les femmes, & un filou ayant reconnu ſon inclination, le mena en voir dans un pe-

tit

tit Couvent au fauxbourg S. Jacques, qui sert ordinairement de retraite à toutes les filles qui ont eu quelque affaire, & à toutes les femmes qui sont mal avec leurs maris pour quelque galanterie. Il lui fit accroire que c'étoit une femme de qualité; & celui-ci qui ne connoissoit pas encore Paris, la trouva si à son gré, que pendant un mois entier il ne fut point de jour sans lui rendre visite.

La Dame ne manqua pas de lui témoigner de la reconnoissance, & cela l'ayant rendu encore plus amoureux, il la pria de vouloir sortir de ce Couvent, où il ne la pouvoit voir si commodément qu'il vouloit. La Dame le voyant tout-à-fait engagé, feignit de se rendre à ses raisons, & étant allée chez une de ses amies qui ne valoit pas mieux qu'elle, elle lui fit valoir pour une grande grace la permission qu'elle lui donnoit de l'y venir visiter. Dès la seconde fois il y trouva le Duc de Ventadour, & deux ou trois au-

tres Dames, l'une desquelles ayant proposé de joüer à la bête en attendant qu'il fût heure d'aller à la comédie, on fit si bien qu'on l'y engagea. Cependant pour lui faire croire que ce n'étoit que pour passer le tems, on ne fit valoir les marques que fort peu de chose. Mais le Duc, deux de ces Dames, qui étoient du jeu, faisant bête sur bête, & les mettant toûjours l'une sur l'autre, enfin il se trouva mille écus sur le jeu, & ce fut alors qu'avec des cartes apprêtées tout exprès on donna si beau jeu à cette pauvre dupe, qu'il crut que la fortune le favorisoit. Il fit donc joüer, mais ce fut pareillement pour faire la bête, tellement qu'il fallut mettre tout ce qu'il avoit d'argent devant lui, & faire bon du reste. On ne joüa plus gueres après cela; on donna avec de pareilles cartes la vole au Duc, & il demanda à cet homme de lui faire un billet de ce qu'il lui devoit. Il fallut qu'il en passât par-là, quelque soupçon

qu'il

qu'il eût que cela n'étoit pas arrivé naturellement : mais après être sorti, (car il n'étoit plus question de comedie) il s'informa plus particulierement qui étoient ces femmes, & sans qu'il lui fût besoin de faire de grandes enquêtes, il en apptri tout autant qu'il en voulut savoir.

Il fut au conseil après cela : les Avocats lui ayant dit de faire informer contre la maîtresse de la maison, sans désigner le Duc autrement que sous le nom d'une personne de qualité, il obtint decret de prise de corps contre elle. Cet homme crut qu'il falloit le lui faire savoir devant que de l'exécuter, afin que si elle vouloit lui faire rendre son billet d'amitié, on ne lui fît point cet affront. Cet avis lui donna l'alarme, elle en fut parler au Duc de Ventadour : mais le petit bossu lui dit de ne point avoir de peur, & qu'il la garantiroit de tout. L'homme dont il étoit question n'ayant pas reçû une réponse conforme à sa de-

mande, mit les Archers en campagne ; & la Dame ne voulant pas toûjours demeurer cachée, elle envoya dire au Duc, qu'elle alloit tout dire, s'il ne la ſortoit d'affaire promptement. C'en fut aſſez pour le faire mettre en colere, lui qui s'y mettoit de peu de choſe. Il s'en fut dans ſa maiſon, la maltraita de paroles & de la main, & la menaça de lui faire donner les étrivieres par ſes laquais. Il ſe trouva par haſard que cette femme étoit Demoiſelle ; & quelqu'un lui ayant conſeillé de le faire venir devant les Maréchaux de France, elle en obtint l'ordre au grand étonnement du Duc. Il ne ſe pouvoit que cette affaire ne fît grand bruit, l'homme qui avoit été dupé la contoit à tout le monde ; ainſi chacun en étoit abreuvé, ſes amis lui dirent, que pour l'aſſoupir entierement, il falloit qu'il rendît le billet. Il écuma extraordinairement à cette propoſition : mais l'Avocat qui ſe mêloit de tout, comme nous

nous croyons déja l'avoir dit, lui disant d'un ton de Juge qu'il n'en falloit point appeller; il en convint, pourvû qu'on lui donnât soixante pistoles. Ainsi un homme qui avoit deux cents mille livres de rente en fonds de terre, faisoit des bassesses inconcevables pour si peu de chose.

Il est aisé de juger qu'une conduite si misérable n'étoit guere agréable pour la Duchesse sa femme, laquelle étant déja de méchante humeur pour la perte de son amant, ne se pouvoit consoler de sa destinée. Cependant il lui fut force de prendre patience. Le petit homme n'étoit pas d'humeur à prendre un autre train de vie; & en effet quinze jours après ou environ, il lui arriva encore une autre affaire, non pas si vilaine à la vérité, mais qui étoit toûjours fort honteuse pour un Duc & Pair. Etant entré dans un honnête lieu au fauxbourg Saint Germain dans la ruë des Boucheries, il vint des Sergens qui saisirent son

caroſſe à la requête d'un Marchand qu'il ne vouloit point payer. Il deſcendit auſſi-tôt pour en tuer quelqu'un : mais les Sergens étant déja bien loin avec le caroſſe, il entra dans la boutique d'un Chirurgien, qui étoit devant, où on lui avoit dit qu'un de ces Sergens s'étoit ſauvé. Il le demanda au maître de la maiſon, qui ne voulant point qu'il arrivât de meurtre chez lui, lui dit qu'il n'y avoit perſonne. De quoi il ſe mit ſi fort en colere, qu'il caſſa toutes les vitres de la boutique ; puis étant monté en haut, il donna vingt coups d'épée dans les matelas, & fit ainſi pluſieurs actions extravagantes.

L'Avocat, non celui dont je viens de parler, mais le Maître des Requêtes dont on a fait mention ſi honorablement dans la premiere hiſtoire contenue en ce volume, ayant ſû ce qui lui étoit arrivé, vint le voir auſſi-tôt. Il lui dit qu'il eût à ſe conſoler, & qu'il feroit mettre le Sergent en priſon,

ſon : qu'il tenoit l'ordonnance entre les mains, par laquelle il étoit défendu de ſaiſir les meubles & les caroſſes des Officiers de la Couronne ; & que pour une pareille choſe il y en avoit eu un qui avoit été trois mois dans le cachot. Le Duc l'ayant remercié, le pria de ſonger à cela, & il n'eut garde d'y manquer ; quoi qu'il eût bien mieux fait de juger de pauvres parties, dont il y avoit deux ans que le procès lui étoit diſtribué. Mais c'étoit le caractere de l'homme d'être ſolliciteur bannal de tout le monde, pendant qu'il ne pouvoit pas faire une panſe d'a touchant ce qui le regardoit. Auſſi ſes affaires étoient en ſi bon état, qu'il y avoit déja deux ou trois ans que ſes gages étoient ſaiſis, & lui qui parloit de faire donner main levée aux autres, laiſſoit crier tout le monde après lui, ſans ſe remuer non plus qu'une pierre.

Il avoit été de même le ſolliciteur touchant la ſéparation de la Ducheſſe

de la Ferté, laquelle ayant employé ſous main le crédit que ſon galant avoit auprès du Miniſtre, avoit ſi bien accommodé ſon mari, qu'elle l'avoit dépouillé de tout ſon bien. Cependant le Chevalier de Tilladet n'avoit pas laiſſé de la voir encore quelque tems: mais étant devenu amoureux d'une petite bourgeoiſe, laquelle étoit bien autrement tournée, il la quitta bruſquement & ſans garder aucunes meſures. Elle en eut tant de chagrin qu'elle demeura ſix mois ſans vouloir écouter perſonne, de quoi tout le monde s'étonna, croyant qu'elle étoit d'un tempérament à ne s'en pouvoir paſſer un jour ſeulement. Madame de Bonnelle qui étoit la meilleure femme du monde, & qui avoit porté inpatiemment tous les contes qu'elle avoit entendu faire d'elle, la loüa beaucoup du parti qu'elle prenoit. Cette pauvre femme ſe tuoit de dire qu'on voyoit bien que tout ce qu'on avoit dit étoit médiſance; ce qu'elle aſſûre encore

au-

aujourd'hui, se fondant sur ce qu'une femme qui a été feconde pendant son mariage, le seroit encore s'il étoit vrai qu'elle eût tant de penchant à la galanterie. Quoi qu'il en soit, il n'y avoit plus des trois sœurs que la Duchesse d'Aumont, qui eût encore son compte, & l'Archevêque s'en aquitoit si bien, qu'elle avoüoit qu'il n'y a rien de tel que les gens d'Eglise pour faire les choses comme il faut. Son mari qui étoit toûjours à la Cour, & qui d'ailleurs n'avoit garde de se défier d'une femme qui continuoit de porter de grandes manches & de visiter les Hôpitaux, disoit aussi à tout le monde qu'il avoit sujet de se loüer de son choix: que dans le siecle où l'on étoit il n'y avoit rien de plus rare que d'avoir une femme vertueuse; & que c'étoit une chose dont il avoit à rendre grace au Ciel particulierement. Personne n'avoit garde de lui contredire; la Duchesse avoit si bien joüé son rôle qu'elle étoit encore regardée com-

me

me une Sainte : mais lorſqu'elle y penſoit le moins, il arriva un accident qui fit tout découvrir; & ce qui la déſeſpera davantage, c'eſt que ce malheur arriva par ſon beau-fils.

Le Duc d'Aumont avoit un fils, comme nous avons dit, de ſon premier lit; & comme il étoit déja aſſez grand, il l'avoit envoyé en Italie; afin que les pays étrangers puſſent aider à le rendre encore plus honnête homme. Au retour de ſon voyage, ce jeune homme qui étoit vigoureux & plein de ſanté, trouvant chez ſa belle-mere une femme de chambre fort jolie, en devint amoureux: ayant trouvé moyen de la ſéduire, il commença avec elle le métier qui eſt ſi fort en uſage à la Cour. Cette fille trouva cela le meilleur du monde, & quoiqu'elle fût plus âgée que lui, & qu'elle dût par conſéquent prendre plus de précaution pour cacher ſes affaires, néanmoins comme c'eſt le propre de l'amour d'ôter la raiſon, ils en manquerent

rent tellement l'un & l'autre, que la Duchesse s'apperçût bien-tôt de ce petit commerce. Elle prit le parti ordinaire des dévots & des dévotes, qui est de faire grand bruit des défauts du prochain. Peu s'en fallut même qu'elle ne mît la main sur cette fille: mais enfin faisant réflexion que cela ne seroit pas bien à une femme de qualité, elle se contenta, après lui avoir dit mille injures, de lui faire commandement de sortir de sa maison. Il est aisé de juger de l'affliction de la fille, à un commandement si funeste à son amour. Elle fondit toute en larmes, & le Marquis de Villequier, c'est ainsi que s'appelle le fils aîné du Duc d'Aumont, l'ayant trouvée en cet état, se mit à pleurer, voyant qu'il alloit être privé de sa présence. La fille se sentit en quelque façon consolée, de voir qu'il prenoit tant de part dans son affliction, & le regardant tendrement: Madame a grand tort, lui dit-elle, d'en

d'en uſer avec tant de rigueur; elle n'eſt pas plus ſage que les autres, & ſi Monſieur le Duc ſavoit ce que je ſai, il n'auroit garde d'en être ſi content. C'en étoit aſſez dire à un jeune homme, & ſurtout à un beau-fils, qui a toûjours la haine dans le cœur pour une belle-mere. Pour contenter ſa curioſité, il lui demanda avec empreſſement ce qu'elle vouloit dire, & voyant que la crainte de s'expoſer à quelque traitement fâcheux la rendoit plus retenue, il lui proteſta, non-ſeulement qu'il ne prenoit point de part à ce qu'elle lui diroit, mais même qu'il en ſeroit ravi. Avec de telles aſſûrances elle ne balança plus à lui ouvrir ſon cœur. Elle lui dit que le Duc de Roquelaure avoit été bien avec la Ducheſſe, mais que depuis ſon mariage, leur commerce s'étant beaucoup rallenti, l'Archevêque de Reims avoit pris ſa place. Quoi! mon oncle, s'écria en même tems le Marquis de Villequier, tout étonné; ah! j'ai

j'ai peine à le croire, & tu n'es assûrément qu'une médisante. Il faut vous le faire voir, lui dit-elle, puisque vous êtes incrédule, & ce sera dès aussi-tôt que Monsieur le Duc ira à Versailles. Le Marquis de Villequier n'eut rien à dire après des offres si raisonnables, & l'ayant voulu questionner, elle lui répondit que puisque tout ce qu'elle lui pouvoit dire étoit inutile, il falloit qu'il se donnât patience. Cependant comme elle craignoit que la Duchesse ne l'obligeât à sortir devant que l'occasion s'en présentât, elle lui fit demander pour toute grace qu'elle voulût bien qu'elle demeurât encore deux jours seulement dans la maison.

Si la Duchesse eût sû pourquoi, elle se seroit bien donné de garde de le lui permettre: mais ne se défiant de rien, elle ne voulut pas pousser à bout un fille qui pouvoit avoir quelque connoissance de ses affaires. En effet, quoiqu'elle en eût usé en habi-

bile femme, c'eſt-à-dire, qu'elle eût conduit ſes intrigues ſans le ſecours d'une confidente, néantmoins elle ſe ſouvenoit que cette fille avoit trouvé une fois le Duc de Roquelaure qui ſortoit de ſa chambre à une heure indue, & comme elle ſavoit qu'elle ne manquoit pas d'eſprit, elle eut peur qu'elle n'eût été perſonne à vouloir ſavoir ce qu'il y venoit faire ſi ſouvent. Elle ne ſe méprenoit pas à ſon calcul. Cette fille qui étoit curieuſe, comme le ſont toutes celles de ſon ſexe, n'avoit pas voulu en demeurer au ſoupçon après cette circonſtance, elle avoit cherché à s'éclaircir. Elle avoit remarqué d'ailleurs, que ſouvent il y avoit eu deux places de foulées dans le lit, tellement qu'elle s'étoit miſe en embuſcade. Elle n'y avoit pas été long-tems inutilement. Elle avoit vû entrer & ſortir le Duc de Roquelaure, & voyant qu'il n'étoit plus en grace, elle avoit fait la même choſe à l'égard de l'Archevêque de Reims,

dont

dont les frequentes visites lui avoient été suspectes. Ce Prélat avoit cru conduire ses affaires si habilement, qu'il ne s'imaginoit pas que personne les eût pû découvrir. Il avoit gagné un nommé du Plessis, qui a été Valet de chambre du Duc ; & qui occupe le petit Hôtel d'Aumont, sous promesse de lui faire continuer toute sa vie la permission qu'il a de donner à joüer. De ce petit Hôtel, il y a communication au grand, & ce bon Prélat y entroit toutes les nuits en gros manteau, dès qu'il savoit que le Duc étoit à Versailles. Cette fille étoit trop éclairée pour ne pas guetter de tous côtés, d'autant plus qu'elle trouvoit toûjours le lit en l'état qu'il devoit être quand le Duc avoit couché chez lui, c'est-à-dire en bon François, qu'il paroissoit que la Dame n'avoit pas couché toute seule. Elle croyoit néantmoins que c'étoit le Duc de Roquelaure qui étoit toûjours l'heureux: mais enfin le Prélat lui apparut un

jour avec une lanterne ſourde à la main, & le nez dans ſon manteau, ce qui ſervit à la détromper. Depuis cela elle le vit encore aſſez ſouvent faire le même perſonnage; de ſorte qu'elle crut qu'il n'y avoit qu'à poſter le Marquis de Villequier, dès que ſon pere ſeroit parti. Et en effet, étant allé le même jour à Verſailles, il vit entrer l'Archevêque en habit décent, ce qui ne lui permit plus de douter de ce qu'on lui avoit dit.

Ce jeune homme n'étoit pas d'un autre caractere que la plûpart des gens de la Cour, quoi qu'il n'y eût pas long-tems qu'il y parût. Les autres l'avoient formé ſur leur modéle, & il étoit ſi fou, qu'il y en avoit aux petites Maiſons qui ne l'étoient pas tant. Il en auroit donné des marques dans le même moment, ſans la nuit qui l'empêcha de ſortir, & lui parut durer milles ans, tant il avoit d'impatience de faire une ſotiſe. Le matin ne fut pas plutôt venu qu'il s'en fut

à Versailles, où ayant assemblé un tas de fous comme lui, il leur conta tout ce qu'il avoit vû, & comment cela s'étoit fait. En même tems cette grande nouvelle se répandit bien-tôt par toute la Cour. Le Marquis de Louvois ne voulut jamais croire qu'elle vint de son neveu; mais n'en pouvant plus douter après le témoignage de tant de personnes différentes, il lui lava la tête autant que son imprudence le méritoit. Le Roi étoit trop sage de même pour approuver tant d'indiscretion; ainsi sachant qu'il ne laissoit pas que de vouloir se présenter devant lui, il lui fit dire qu'il ne fût pas si hardi, & qu'il ne le vouloit jamais voir.

Le Marquis de Villequier n'avoit jamais cru, que les choses se passeroient de cette maniere; au contraire il s'étoit mis en tête que ses parens devant ne pas aimer davantage sa belle-mere, que lui, le feliciteroient de sa découverte: mais voyant combien il

étoit loin de ses esperances, il prit le parti de s'en revenir à Paris. Cependant quand il vint à demander son carosse, on lui dit qu'il n'y en avoit plus pour lui, & que son pere l'abandonnoit. Chacun en fit de même de peur de déplaire à son oncle qui s'étoit déclaré contre lui; & il se vit contraint à s'en revenir à pié jusques auprès de Saint Cloud, où quelqu'un le reconnoissant, & en ayant pitié, on le voitura jusques à Paris.

Ce fut une grande joie pour toutes les Dames galantes, que cette gorge-chaude, & elles se virent délivrées par-là de cent reproches qu'on leur faisoit tous les jours, qu'elles devoient ressembler à la Duchesse. Cependant la jeunesse ne se souciant gueres que le Roi & le Ministre se fussent déclarés contre le Marquis de Villequier, fut en foule chez lui pour lui offrir service. Le Prince de Turenne, fils aîné du Duc de Bouillon, se montra des plus échauffés; & comme c'étoit un jeu-

jeune étourdi qui s'étoit déja fait mille affaires, non-ſeulement il réſolut de le voir contre vent & marée, mais il lui applaudit encore partout, ſoutenant qu'il avoit eu raiſon. Le Roi l'ayant ſû lui fit fort mauvaiſe mine : mais cela ne l'ayant pas empêché de ſe préſenter toûjours devant lui, le Roi prit ſon tems pour lui faire une mercuriale. Un jour qu'il lui donnoit ſa chemiſe en qualité de grand Chambellan, dont il avoit la ſurvivance, il toucha de la frange qu'il avoit à des gants le viſage de ce Prince ; & Sa Majeſté perdant le ſang froid, qui eſt ſi admirable en lui, qu'on ne l'a jamais vû ſe mettre en colere, lui dit d'un ton furieux, qu'il devoit prendre garde un peu mieux à ce qu'il faiſoit: qu'il ſembloit quand il étoit auprès de lui qu'il fît toutes choſes par nonchalance : qu'il apprît que c'étoit le plus grand honneur qui lui pût arriver, & que ſans la conſidération de ſon pere & de ſon oncle dont il por-

toit le nom, & dont il révéroit la mémoire, il le rendroit si petit Gentilhomme, qu'il y en auroit mille en France qui le vaudroient bien.

Ce fut une grande mortification pour ce jeune Seigneur. Il voulut s'excuser : mais le Roi lui ayant tourné le dos, il fut obligé d'aller chercher ailleurs de la consolation ; & ce fut dans la débauche qu'il fut faire avec le Comte de Briosne, fils du Comte d'Armagnac, grand Ecuyer de France, avec le Prince de Tingri, fils du Duc de Luxembourg, & avec quelques autres Seigneurs de son âge. Comme ils avoient, si j'ose parler de la sorte, le diable dans le corps, ils voulurent fumer après être soûs, non pas pour le plaisir qu'ils y prenoient, mais parce qu'ils savoient que cela déplaisoit au Roi. Ils furent delà prendre des courtisannes chez une appareilleuse, & les ayant fait masquer, ils s'en furent courir le bal, où ils firent mille désordres. Tout cela

fut

fut rapporté au Roi, qui avoit dans Paris des gens exprès pour l'avertir de tout ce qui se passoit; & il est aisé de juger combien cela augmenta l'estime qu'il avoit pour eux. Néantmoins comme il aimoit M. le Grand, il lui dit qu'il veillât un peu mieux à la conduite de son fils: Qu'il seroit fâché pour l'amour de lui, qu'il continuât dans ses débauches. Mais quoi que pût faire Monsieur le Grand, c'étoit vouloir s'opposer au cours de la riviere que de prétendre le retenir.

Les Dames étoient alors bien inutiles: non-seulement nos trois sœurs voyoient leurs intrigues décousues, mais les autres n'étoient pas plus heureuses qu'elles; toute cette jeunesse naissante faisant gloire de les mépriser. Cependant il lui arriva un petit désordre: étant allée dans un honnête lieu, il y vint des Mousquetaires qui lui firent quitter la partie; & comme elle n'avoit que de petits couteaux à son côté, il fallut filer doux. Le len-

demain chacun prit une grande épée ; & le Roi fut tout étonné de voir un si grand changement. Il en demanda la raison, & il ne la sût que trop tôt pour sa satisfaction. Ils retournerent le lendemain dans le même lieu : mais les mousquetaires qui avoient sû qui ils étoient ne s'y trouverent pas ; en quoi ils se montrerent plus sages qu'ils n'avoient jamais été. Car c'étoit encore une autre jeunesse, qui ne faisoit pas moins de folie, & si l'on n'en parloit pas tant que de l'autre, c'est qu'elle n'étoit ni de son rang ni de sa qualité. Les Dames se voyant alors à loüer, prirent le parti de se divertir entre elles : mais comme sans les chapeaux, les coëffes passent mal leurs tems, leurs plaisirs furent si fades, qu'elles s'en ennuyerent bien-tôt. Ce qui étoit cause qu'on les abandonnoit ainsi, c'est que Monsieur le Dauphin n'avoit nulle inclination pour le beau sexe ; ; il n'aimoit que la chasse, comme le disoit fort bien de Termes ;

&

tous les jeunes gens se régloient sur lui. Toutes les Dames qui prétendoient en beauté étoient fâchées de n'avoir pas été du tems du pere; ou qu'il ne lui ressemblât pas. Ce n'est pas que le Roi n'aimât encore son plaisir: mais l'âge avoit temperé ces grands feux de jeunesse; de sorte qu'il ne lui en falloit plus tant. Enfin comme elles étoient prêtes à se désesperer*, Monsieur le Dauphin s'évertua, & ayant trouvé une certaine femme de chambre de Madame la Dauphine à son gré, il se leva fort honnêtement d'auprès de sa femme pour aller coucher avec elle, lui ayant fait dire auparavant par un valet de chambre les sentimens qu'il avoit pour elle. La Dame étoit trop sensible à l'honneur qu'il lui faisoit pour le refuser. Elle tâta du beau Prince dans la chambre même de Madame la Dauphine, où elle étoit couchée: mais Joyeuse, valet de chambte qui y couchoit pareillement, s'étant apperçû du com-

merce, & fâché que Monſeigneur y eût employé un autre que lui, en avertit le Roi, ſi bien que la femme de chambre fut chaſſée. Quoique toutes les Dames fuſſent fâchées que cela eût ſi peu duré, comme elles croyoient qu'un ſi bon exemple alloit ramener pour elles le ſiecle d'or, elles ſe conſolerent bien-tôt. Madame la Dauphine ne le fut pas ſi-tôt de cette aventure, elle en eut quelque paroles avec Monſeigneur, & cela donna lieu à un couplet de chanſon qu'on fit ſur l'air d'un Vaudeville qui a couru ſur le milieu de l'hyver, & qui court même encore préſentement. Voici donc quel eſt ce couplet.

Notre Dauphine eſt en courroux,
Contre Monſeigneur ſon époux,
Qui commence de faire, eh bien,
Comme le Roi ſon pere, vous m'entendez bien.

Les Dames ne s'étoient point flattées mal à propos. L'exemple de Monſei-

ſeigneur fit des merveilles pour elles. Chacun crut qu'elles alloient devenir à la mode, & on s'empreſſa de leur témoigner de la paſſion. Elles n'eurent garde de faire les cruelles. Car comme elles avoient été quelque tems à loüer, elles voulurent profiter du bon tems. Cependant Monſeigneur s'étant mis en rut par ce que je viens de dire, il regarda des mêmes yeux qu'il venoit de faire la femme de chambre une des filles d'honneur de Madame la Dauphine, qui étoit ſœur de la Ducheſſe de Caderouſſe. Ce n'étoit pas pourtant une de ces beautés qui engagent malgré que l'on en ait; au contraire elle étoit plus laide que belle : mais la facilité qu'il avoit à la voir tous les jours l'enflammant tout de même que ſi c'eût été le plus bel objet du monde, il ne la trouva point qu'il ne lui dît quelques douceurs en paſſant. Il s'y ſeroit arrêté bien davantage ſans la crainte qu'il eut que cela ne vint aux oreilles du Roi. C'eſt

pourquoi pour se dérober à la contrainte où il étoit obligé de vivre, il jetta les yeux sur un confident qui pût dire non-seulement à la Demoiselle le mal dont il étoit atteint, mais qui pût encore par lui-même insinuer au public qu'il en étoit amoureux. Le Marquis de Créqui lui sembla tout propre pour cela, c'étoit le Gentilhomme le mieux fait de la Cour: & il n'y avoit qu'une seule difficulté qui paroissoit, savoir, que comme il étoit marié tout nouvellement, cela ne portât préjudice à la réputation de la Demoiselle. Il en dit son sentiment à ce Marquis, en même tems qu'il lui fit confidence de son amour: mais lui qui mouroit d'envie de rendre service au jeune Prince, lui dit que cette difficulté ne devoit point arrêter, puisque s'il ne consideroit que le *qu'en dira-t-on*, on parloit tout aussi bien d'une fille qui avoit un galant qui n'étoit pas marié, comme quand elle en avoit un qui l'étoit: du reste qu'on sauroit tôt ou

tard

tard dans le monde, que si elle l'avoit écouté, ce n'étoit qu'en faveur du plus beau Prince de l'Europe ; ce qui lui rendroit sa réputation, quand même elle l'auroit perdue. Ces raisons n'étoient pas trop convaincantes, puisqu'il est sûr, que cette intrigue étant mise entre les mains d'un homme, qui n'eût pas été marié, on eût pû croire à la Cour, qu'il auroit eu du dessein pour elle ; mais le jeune Prince ayant passé par dessus toute sorte de considération, il chargea le Marquis de dire à la Belle, tout ce qu'il se sentoit pour elle de pressant.

Comme on vit à la Cour dans une grande liberté, il ne lui fallut point prendre de grands détours pour s'aquitter de sa commission, il vit la Demoiselle dès le même jour ; & lui ayant conté quelques douceurs, sans lui dire de quelle part elles venoient, il en fut écouté si favorablement, que quand c'eût été pour lui qu'il eût parlé, il n'en auroit pû concevoir de plus grandes

grandes espérances. Cependant ne jugeant pas à propos de lui faire un secret davantage de ce qui se passoit : Je vous viens de dire bien des choses, Mademoiselle, lui dit-il, qu'il est impossible de ne pas sentir quand on vous voit ; mais que direz-vous, quand je vous apprendrai qu'il me faut cependant étouffer tout cela, en faveur d'un Prince qui me charge de la plus difficile commission qui fût jamais, puisqu'il devroit savoir qu'on n'est pas plus insensible que lui ? La Demoiselle, qui se douta dans ce moment, que le Prince dont il vouloit parler étoit Monseigneur le Dauphin, se consola du changement, dont elle ne se seroit pas consolée facilement, si c'eût été pour un autre. Elle lui demanda en même tems qui étoit ce Prince, & ayant sû que c'étoit celui qu'elle soupçonnoit, elle lui dit sans faire beaucoup de façons, qu'elle s'étoit déja apperçûe qu'il ne la haïssoit pas ; mais qu'il lui paroissoit dan-

gereux de s'embarquer avec lui, parce que Madame la Dauphine ne feroit pas d'humeur à le souffrir, ni le Roi non plus, qui avoit assez témoigné, de la maniere qu'il avoit pris l'affaire de la Femme de-chambre, qu'il ne vouloit pas que ce Prince eût des Maîtresses. Le Marquis répondit à cela, que si le Roi avoit été un peu rigoureux dans l'affaire dont il s'agissoit, ce n'étoit qu'à cause que l'objet n'en valoit pas la peine : qu'il ne falloit pas qu'un grand Prince aimât une femme de rien, qu'il y en avoit assez de condition dans le Royaume, sans s'aller ainsi encanailler; tellement, que quand le Roi le verroit dans les sentimens où il devoit être, il ne falloit pas croire qu'il y trouvât à redire, lui qui avoit éprouvé tant de fois combien il est difficile de se savoir commander.

La Demoiselle, qui ne demandoit pas mieux que d'aider à se tromper elle-même, se paya de ces raisons ; elle

elle fit une réponse aussi favorable que Monsieur le Dauphin la pouvoit désirer, & ce jeune Prince en étant devenu encore plus amoureux, il chercha quelque occasion pour lui parler autrement que par Procureur. Il lui fut assez difficile de la trouver, on l'éclairoit de près depuis l'affaire de la Femme-de-chambre; & le Marquis de Crequi lui fit accroire qu'on l'éclairoit encore davantage, afin de se rendre nécessaire. Tout le secret fut donc déposé entre ses mains pendant quelque tems, & il y eut beaucoup de gens qui crurent que c'étoit lui qui en étoit amoureux.

Il avoit épousé une des filles du Duc d'Aumont du premier lit. C'étoit une jeune Dame qui dans une médiocre beauté avoit beaucoup d'agrément : elle aimoit son mari, & il lui eût été fâcheux d'apprendre cette nouvelle. Mais l'Archevêque de Reims qui n'avoit plus osé retourner chez la Duchesse d'Aumont, depuis l'éclat

qu'avoit fait le Marquis de Villequier, l'ayant trouvée à ſon gré, il réſolut de s'établir auprès d'elle ſur les ruines de ſon mari.

La facilité qu'il avoit de la voir, en qualité d'oncle, ayant encore augmenté ſon amour, il chercha à s'inſinuer dans l'eſprit du Marquis, ſous les plus beaux prétextes du monde. Il lui fit beaucoup de bien, & non content de l'avoir gagné par-là, il lui fit eſpérer que ce ſeroit lui qu'il feroit ſon héritier. Cependant pour pouvoir voir la Marquiſe à toute heure, il loua à l'Hôtel de Longueville, dont le derriere répondoit à l'Hôtel de Crequi; & ayant fait faire une porte de communication, le bon Prélat étoit auprès d'elle depuis le matin juſques au ſoir. Il prit ſon tems pour lui apprendre que ſon mari étoit amoureux ailleurs, & ayant jetté le trouble dans ſon eſprit par cette nouvelle : Que vous êtes folle, Madame, lui dit-il, de vous en fâcher, comme ſi vous n'a-

viez pas à lui rendre le change ! S'il a fait une Maîtresse, vous n'avez qu'à faire un Galant, l'un vaudra bien l'autre ; & je crois que c'est là le meilleur conseil qu'on vous puisse donner.

La Marquise ne topa pas à la chose ; au contraire elle fut fort surprise de le voir dans ces sentimens, lui qui devoit l'en détourner, si elle eût été de cet avis-là. Ainsi n'ayant pas trouvé son compte avec elle, il prit le parti de s'expliquer mieux, ce qu'il fit en termes si intelligibles, qu'elle ne douta point qu'il ne voulût être de moitié de la vengeance. Elle trouva cela horrible pour un Archevêque, & pour un oncle ; cependant comme elle en recevoit du bien, & qu'elle en espéroit encore davantage à l'avenir, elle ne jugea pas à propos de le mortifier, comme elle auroit fait sans cette considération. Cela le rendit encore plus amoureux, s'imaginant qu'il y avoit de l'espérance pour lui ; & pour boucher les yeux tout-à-fait au mari, il

il parla de le défrayer, lui & toute sa maison.

Le Marquis qui rapportoit toutes ces bontés à la qualité d'oncle, & non à celle d'amant, en fut si touché, qu'il en témoigna par-tout sa reconnoissance: mais le Maréchal, son pere, qui n'étoit pas tout-à-fait si dupe que lui, approfondissant les choses un peu mieux, il reconnut bien tôt d'où partoient toutes ces libéralités. Il étoit assez fier pour en parler lui-même à l'Archevêque, & pour lui faire honte de sa turpitude: mais considérant qu'il avoit affaire à un homme qui ne se payoit pas de raison, il en parla au Marquis de Louvois, & lui demanda justice. Ce Ministre lui dit qu'il étoit bien fâché de ne pouvoir rien faire là-dessus: que son frere n'écoutoit que sa passion, c'est pourquoi d'abord qu'il lui en parleroit, il croyoit en être quitte pour nier toutes choses: qu'il le feroit cependant, mais que s'il ne pouvoit rien gagner sur lui, comme il

y avoit beaucoup d'apparence, il lui conseilloit de s'en plaindre au Roi.

Le Maréchal trouva qu'il parloit de bon sens, cependant lui ayant fait connoître, que toute la famille avoit intérêt, que la chose ne se répandît pas dans le monde, il le conjura non-seulement de faire tous ses efforts, pour le faire renrrer en lui-même, mais encore d'y travailler promptement. Le Marquis de Louvois le fut trouver aussitôt; mais d'abord qu'il eut ouvert la bouche, l'Archevêque lui reprocha que ce qu'il en faisoit n'étoit que par jalousie; & que tout riche qu'il étoit, il étoit encore assez intéressé pour craindre que sa succession ne lui échapât. Le Marquis de Louvois sachant, que tout ce qu'il lui pourroit repliquer, seroit inutile, le laissa-là, & fut redire au Maréchal la conversation qu'il avoit eue avec lui. Il étoit cependant si outré, que sans considérer le tort qu'il lui feroit, il consentit que le Maréchal en parlât au Roi. Cela fut fait

à

à l'heure même. Le Maréchal ayant demandé un moment d'audience à ce Prince, il se jetta à ses piés, & le pria de ne pas souffrir que l'Archevêque deshonorât sa famille. Le Roi, qui n'avoit pas dit tout ce qu'il pensoit de l'intrigue du Prélat avec la Duchesse d'Aumont, fut fort fâché qu'il fît encore des siennes. Il fit appeller le Marquis de Louvois, & lui ayant demandé si son frere vouloit toujours ainsi donner du scandale, il lui commanda d'aller à l'heure même lui dire de sa part, qu'il eût à s'en aller dans son Archevêché. Le Marquis lui répliqua qu'il étoit tout prêt d'obéir; mais que comme il avoit affaire à un homme difficile à mener, il le supplioit d'en faire expédier l'ordre en bonne forme. Le Roi y consentit, & une Lettre de cachet ayant été faite sur le champ, le Marquis fut trouver l'Archevêque; & le salua d'abord de quelques plaintes bien fondées, l'accusant que pour l'amour de lui il falloit que le

Roi

Roi se mît en colere; mais l'Archevêque croyant qu'il avançoit cela de son crû, il se mit, de son côté, à lui reprocher ce qu'il avoit fait dans sa jeunesse: tellement que c'eût été une affaire à ne pas finir si tôt, si le Marquis de Louvois, tout en colere, n'eût coupé court à toutes choses, en lui montrant la Lettre de cachet. Il fut fort surpris, & n'ayant plus alors le mot à dire, il promit d'obéir. Le Marquis de Louvois ravi de l'avoir si bien mortifié, sortit après cela; & le Prélat prenant le tems qu'on accommodoit toutes choses pour son départ, fut dire adieu à la Marquise, qu'il conjura de se souvenir, que c'étoit pour l'amour d'elle qu'il alloit souffrir l'exil.

Le Marquis de Crequi fut délivré, de cette maniere, des cornes que le bon Prélat lui préparoit. Cependant, sans songer qu'il avoit peut-être été menacé de ce malheur, à cause de l'intrigue dont il se mêloit lui-même, il la continua, & ménagea quelques

entrevûes ſecrettes entre Monſeigneur & Mademoiſelle de Rambures. Comme toutes choſes ſe ſavent à la longue, quelqu'un s'en apperçut; & pour faire ſa cour au Roi, il lui fit part de ſa découverte. Le Roi pour prevenir toutes les ſuites réſolut de la marier. Le Marquis de Polignac, Gentilhomme riche & diſtingué entre la Nobleſſe d'Auvergne, lui faiſoit les doux yeux: l'on sût l'engager adroitement à l'épouſer, de ſorte qu'il ſe déclara, au grand regret de Madame ſa mere, qui prétendoit le marier plus avantageuſement. Elle lui en parla, & fit tous ſes efforts pour l'en détourner: mais la Cour qui redoubloit les ſiens, à meſure qu'elle en avoit plus de beſoin, prévalut enfin dans ſon eſprit. Mademoiſelle de Rambures, qui nonobſtant qu'un ſi grand Prince lui en contât, étoit bien-aiſe d'être mariée, donna les mains ſans l'en conſulter; & Monſieur le Dauphin ayant appris cette nouvelle, en fut ſi touché, qu'il dit au

Marquis

Marquis de Crequi qu'il ne la vouloit plus voir. Pourquoi donc, lui répliqua t-il? Est-ce que vous êtes fâché, qu'avec le plaisir que vous aurez d'être bien avec elle, vous ayez encore celui de faire un mari cocu? Je ne sai pas, mon Prince, ajouta-t-il, de quelle maniere vous êtes fait; mais pour moi j'y trouve tant de ragoût, que je préférerois toujours les bonnes graces d'une femme médiocrement belle, à celles d'une fille tout-à-fait accomplie de corps & d'esprit. Il dit mille choses pour prouver son dire, & le Prince se rendit à ses raisons, à condition toutefois qu'il feroit des reproches de sa part à Mademoiselle de Rambures, de ce qu'elle s'étoit engagée sans lui en parler. Elle s'excusa sur ce que le Roi le lui avoit commandé, & pour abréger matiere, le mariage se fit, & fut consommé chez la Princesse de Montauban, sa tante, femme de grand appétit, & digne sœur de Madame de Rambures. Elle avoit épousé

épousé en premieres nôces le Marquis de Rannes, fort honnête homme de sa personne, & qui avoit été tué en Allemagne, où il étoit Lieutenant Général. Elle lui en avoit fait porter durant sa vie; & dès le lendemain de sa mort, elle avoit jugé à propos de ne pas demeurer veuve long-tems, parce qu'elle appréhendoit, que parmi les plaisirs dont elle ne se pouvoit passer, il ne lui arrivât quelque accident qui la scandalisât dans le monde. Enfin après s'être offerte au tiers & au quart, sans que pas un en voulût, le Prince de Montauban, cadet du Prince de Guimené, & fils du Duc de Montbazon, ce fameux fou, que l'on auroit enfermé aux Petites maisons, si ce n'est qu'on n'a pas voulu deshonorer le nom de Rohan, dont il est le Chef, se présenta.

Avant que de parler du bonheur qu'il eut d'emporter sa femme, je veux dire un mot de son pere, à qui il ressemble tout-à-fait par la tête. Ce Duc, après la mort du bon homme le Prince

de Guïmené, n'ayant pû avoir la Charge de Grand-Veneur qu'il avoit, & qui fut donnée au Chevalier de Rohan, son frere, eut encore le dégoût, que le Roi ne le voulut pas faire recevoir Duc & Pair, ce qui lui appartenoit pourtant, comme aîné d'une Maison qui joüissoit de cette prérogative. Le refus du Roi étoit fondé sur sa folie : mais lui ne se rendant point de justice, il dit au Roi cent pauvretés, qui dans la bouche d'un autre auroient été fort outrageantes : mais le Roi ayant pris le tout de la part d'où cela venoit, il se contenta d'envoyer querir la Princesse de Guimené, sa mere, avec qui il convint de le faire enfermer à la Bastille. Au bout de quelque tems, sa prison ayant été changée en un ordre de s'en aller à une de ses Terres, il se sauva en Flandre. Les Espagnols qui connoissoient mieux son nom que sa tête, lui donnerent de l'emploi avec une pension considérable. Cependant la campagne

de Lille survint, & le Roi s'étant approché de Dendermonde, les Espagnols lâcherent les écluses, & l'obligerent de se retirer. Le Duc étoit dedans, & voyant la retraite de notre armée il se mit sur le rempart, & cria à gorge déployée : *Le Roi boit.* Beaucoup d'autres folies jointes à celles-là obligerent les Espagnols de le congédier : il se retira je ne sai où, jusques à ce que ses parens l'ont fait enfermer.

Voilà quel est le pere du Prince de Montauban, à qui le fils ressemble on ne peut pas mieux. L'on tâcha d'en détourner la Marquise de Rannes : on lui dit tout ce qu'on pouvoit dire là-dessus, à quoi l'on ajoûta beaucoup de choses de sa gueuserie : mais l'envie qu'elle avoit d'être appellée Princesse, & d'avoir le tabouret fit, qu'elle aima mieux être la femme d'un rejetton de fou, & d'un gueux, que de ne le pas prendre.

Si c'étoit son histoire que j'écrivisse, je ferois voir comment elle n'a

pas été long-tems sans s'en repentir : mais n'en voulant plus parler, qu'entant qu'elle a du rapport avec le sujet que je traite, l'on saura que le lendemain des nôces, elle demanda à sa niece, si le Marquis de Polignac valoit autant que Monsieur le Dauphin? Elle fut scandalisée de cette demande, & toute en colere, elle lui fit réponse, qu'elle lui rendroit raison là-dessus volontiers, pourvû que de son côté elle lui voulût dire, si le Prince de Montauban valoit mieux, que mille autres à qui elle avoit eu affaire. Elles se brouillerent ainsi toutes deux, & la Princesse de Montauban eut tellement la vengeance en tête, qu'elle fut avertir le Marquis de Polignac, qu'il devoit envoyer sa femme à la campagne. Cela lui donna lieu d'observer sa conduite, & il reconnut bien-tôt qu'il avoit un rival du premier rang.

Le Roi s'en apperçut de même ; aussi-bien que Madame la Dauphine ; & sachant tous deux, que la Marquise

Polignac ne s'éloigneroit point de la Cour, sans un ordre exprès, il lui fut envoyé en forme. Elle en fut inconsolable, aussi-bien que Monsieur le Dauphin; & s'étant vûs, elle lui demanda, s'il ne vouloit point agir auprès du Roi, pour détourner un coup si fatal à l'un & à l'autre. Monsieur le Dauphin parut mou, & la Marquise s'en étant plainte au Marquis de Crequi, il lui promit, qu'il feroit de son mieux, pour lui donner du courage. Et de fait, il lui dit qu'il étoit bien simple d'en user comme il faisoit; que le Maréchal de Crequi étoit aussi fier, que le pouvoit être le Roi, à la réserve qu'il n'avoit pas la Souveraine puissance entre ses mains; cependant qu'il l'avoit mis sur le bon pié: qu'il suivît son exemple, & qu'il s'en trouveroit mieux devant qu'il fût peu de tems. Cette conversation n'ayant rien fait sur l'esprit de ce jeune Prince, la Marquise de Polignac lui renvoya les présens qu'elle en avoit reçûs, & il les donna

au Marquis de Crequi. Elle s'en alla ainsi en exil, & le Marquis de Crequi eut le même sort ; le Roi ayant sû, par Monsieur le Dauphin, les conseils qu'il lui avoit donnés. L'Archevêque de Reims ayant appris cette nouvelle en fut au désespoir, parce qu'il vit bien, que cela alloit justifier ce Marquis dans l'esprit de sa femme, à qui il avoit tâché d'insinuer, que c'étoit pour son compte, qu'il étoit si souvent auprès de la Marquise de Polignac.

LE DIVORCE ROYAL, OU GUERRE CIVILE Dans la Famille du GRAND ALCANDRE.

DEpuis que le Grand Alcandre a commencé à travailler avec tant de zele & d'application à réunir les deux Religions qui partageoient son Royaume ; quoique ce dessein fût l'entreprise d'un grand Prince, dont l'unique gloire étoit de laisser à la postérité une œuvre digne de sa grandeur ; cependant le succès n'a pas ré-

pondu à ses attentes, & au lieu de procurer à son Royaume une paix perpétuelle par cette réunion, elle a plutôt mis le feu aux quatre coins de la France, qui a ressemblé à une maison embrasée, de laquelle se sauve qui peut. Grand nombre de personnes ne voulant pas être forcées, aimerent mieux tout quitter & se sauver que de s'accommoder à la Religion du Roi; plusieurs tomberent dans les filets qu'on leur avoit tendus aux frontieres pour les empêcher de déserter, ce qui fit que d'autres aimerent mieux rester que de se commettre à un châtiment très-rude en cas qu'ils fussent pris. Cependant sous main chacun employoit son crédit, ses amis & son argent proche des Catholiques, qui avoient quelque pouvoir, pour tâcher d'obtenir des passeports. Mademoiselle M. D. fut une de celles qui craignant les mauvaises suites du Couvent, ne voulut pas se hasarder à partir sans passeport. Elle eut assez d'adresse &

d'amis pour s'introduire chez Madame de Montespan, où elle fut si bien faire qu'elle la persuada à s'employer pour elle; cette Dame étant bien aise de s'attirer par-là l'estime d'un grand nombre de personnes de la R. P. R. & leur faire connoître par ce petit service, qu'elle n'avoit aucune part à toutes les violences qui se commettoient dans les Provinces, ni aux excès dont on accuse les dragons. *Poco di bene, & poco di male.* Madame de Montespan ayant donc pris résolution de s'employer tout de bon pour cette Demoiselle, elle rêva assez long-tems comme elle s'y prendroit pour en venir à bout, connoissant la conscience tendre de sa Majesté & sa délicatesse sur ce sujet, lequel croit qu'autant de personnes à qui il donne congé, ce sont autant d'ames qu'il laisse échapper du Paradis: aussi ne fait-il rien sur semblables affaires qu'il n'ait consulté son Conseil de conscience, qui ne l'aban-

donne que fort peu. Madame de Montespan crut donc qu'il falloit en prevenir le R. P. la Chaise, qui est considéré présentement en Cour comme le Lieutenant de S. Pierre; & c'est preque lui seul qui ouvre & ferme le Paradis du côté de France. Pour ce faire, cette bonne Dame crut qu'elle ne pouvoit mieux s'adresser qu'à Madame de Maintenon, laquelle par humilité se dit fille indigne de la vénérable societé; & comme elle avoit autrefois été sous elle & mangé de son pain, elle crut aussi qu'elle ne refuseroit pas de s'employer avec chaleur pour son ancienne maîtresse, qui avoit été la cause premiere de la fortune dont elle joüit présentement. Mais elle se trouva trompée, car comme dit le Proverbe: *Honores mutant mores.* Elle ne répondit pas à l'attente de son ancienne Patrone, comme nous verrons dans la suite dans une conversation qu'elles eurent ensemble, que je mettrai ici au long pour la satisfaction du

Lec-

Lecteur curieux qui sera bien-aise d'être informé de ces petits démêlés, que souvent l'on n'ose pas mettre au jour. Je ne veux pas vous promettre de pouvoir vous rapporter ici mot pour mot tout ce qu'elles se dirent l'une à l'autre dans cette visite, mais bien de vous en rapporter le plus essentiel, & les principales circonstances.

Madame de Montespan prit un prétexte pour aller voir Madame de Maintenon qui étoit un peu incommodée, & gardoit la chambre ce jour-là. Voici ce qui s'y passa.

Madame de Maintenon fit l'ouverture, & demanda quelles bonnes affaires lui procuroient l'avantage de sa présence; à quoi Madame de Montespan répondit qu'un motif de charité l'avoit obligé à la venir prier en faveur d'une pauvre Demoiselle Huguenotte, qui souhaiteroit de s'aller retirer en Suisse, proche de ses parens; & comme elle n'osoit se hasar-

der de ſortir du Royaume ſans la permiſſion du Roi, elle deſiroit de pouvoir obtenir un paſſeport: mais comme elle ſavoit fort bien que Sa Majeſté étoit délicat ſur ces ſortes d'affaires, & qu'il n'en feroit rien ſans conſulter ſon conſeil de conſcience, avant de lui en parler, qu'elle ſouhaiteroit que Madame de Maintenon lui fit la faveur d'en dire un mot au Pere la Chaiſe, afin de le prévenir avant que le Roi lui en parlât. Madame de Maintenon lui répliqua qu'elle avoit raiſon de croire que le Roi étoit délicat ſur ce chapitre-là, & je ne crois pas même, lui dit-elle, que vous fiſſiez bien de lui en parler, puiſque c'eſt vous commettre à un refus dont vous pourriez avoir de la mortification dans la ſuite.

Cette eſpece de conſeil ne plut pas à Madame de Monteſpan, qui lui répondit d'un ton aſſez fier, qu'elle ne venoit pas là pour demander conſeil, parce qu'elle ſe croyoit aſſez capable

&

& assez grande pour le prendre d'elle-même; mais, poursuivit-elle, je viens pour vous prier d'en dire un mot au Pere la Chaise, afin qu'il y donne les mains.

Madame de Maintenon qui se sentoit piquée de cette brusque repartie, lui demanda pourquoi elle vouloit qu'elle parlât au Pere la Chaise plutôt qu'elle, puisqu'elle le connoissoit aussi particulierement qu'elle, & le pouvoit faire elle-même. La raison, dit Madame de Montespan, en est aisée à donner; c'est, dit-elle, que je vous crois mieux dans son esprit que moi, & qu'au dire du Pere, vous êtes une sainte, & moi une grande pecheresse, comme je l'avoue aussi.

Madame de Maintenon qui a de l'esprit, & qui voyoit bien où tout ceci alloit; & qui auroit été bien aise de finir la conversation, lui dit: A quoi bon, Madame, tout ce détail de sainteté? A vous faire connoître, continua Madame de Montespan, que

je ſai fort bien ce que vous pouvez; & qu'étant fille de la ſociété, il y a toûjours plus de grace pour un enfant ſage & obediente, comme je crois que vous êtes, que pour une étrangere. Puis, dit Madame de Maintenon, que vous me croyez ſage & obediente, je vous dirai que le Pere m'a défendu de lui parler jamais de ces ſortes d'affaires. Je comprens bien, dit Madame de Monteſpan, par vos détours, que vous n'en voulez rien faire, vous feriez mieux, continua-t-elle, de me parler catégoriquement, oüi ou non.

Je n'ai pas d'autre réponſe à vous donner, lui dit Madame de Maintenon, ſinon que vous auriez pû vous éviter la peine que vous vous êtes donnée, en m'envoyant ſeulement faire ce meſſage par l'une de vos domeſtiques.

Vous m'en dites aſſez, dit Madame de Monteſpan, pour me faire connoître que vous n'en voulez rien faire.

re. Je n'ai pas jugé à propos, pourſuivit-elle, d'envoyer perſonne de ma part, mais de venir moi-même pour avoir le plaiſir de recevoir le refus de votre bouche propre, & de voir quelle mine vous tiendriez en le donnant à celle qui vous a commandé pendant pluſieurs années.

Il eſt vrai, lui dit Madame de Maintenon, que j'ai été ſous vous, je ne le nie pas; mais j'eſtime qu'il m'eſt plus glorieux d'avoir été ce que j'ai été, que d'être ce que vous êtes. Ce diſcours piqua au vif Madame de Monteſpan, qui ne put retenir ſon reſſentiment, & la traita de petite femme de Scarron.

Sur cet intervalle une femme de chambre vint dire à Madame de Maintenon, que Madame la Princeſſe de Conti venoit lui rendre viſite. Elle ſe leva auſſi-tôt, & après lui avoir fait donner un fauteuil, chacune reprit ſa place. Cette viſite fut la ſuite d'une collation que Mon-

seigneur le Dauphin avoit donnée les jours précédens à Madame de Conti, où après quelques railleries Madame de Conti porta à Monseigneur la santé *de la bonne vieille sa belle-mere.* Le Dauphin en faisant raison porta la santé *du bon homme.* Mais comme il y a toûjours des esprits, qui tâchent de faire leur fortune aux dépens d'autrui, cette petite galanterie ne manqua pas d'être rapportée dès le même jour à Madame de Maintenon, qui, de même suite le dit au Roi. Quelques jours après Monseigneur étant à table, le Roi ayant un plat devant lui d'un ragoût que le Dauphin aimoit, le Roi le lui fit mettre devant. Monseigneur en ayant mangé d'un grand appétit, le Roi lui dit, vous en avez assez mangé pour boire, & lui porta la santé *du bon-homme.*

Le Dauphin ne répondit que par une profonde révérence, faisant semblant de ne pas comprendre : mais au sortir de table il ne manqua pas d'en-

d'en avertir aussi-tôt Madame la Princesse de Conti, & lui conseilla d'aller voir la bonne vieille Madame de Maintenon; & c'est ce qui fut la cause de cette présente visite. Madame de Conti fit rouler la conversation sur le plaisir innocent que souvent l'on avoit dans la compagnie d'un ami où l'on avoit la liberté de dire quelquefois une parole en liberté, sans dessein pourtant d'offenser personne. La Maintenon applaudissant à ce que Madame de Conti disoit, après avoir bien tourné, la Princesse dit, que ces jours passés pendant la collationque Monseigneur lui donna, ils s'entretinrent pendant une heure de toute la Cour & de Madame de Maintenon même, sans dessein pourtant de choquer personne; & comme elle ne doutoit pas que ces innocens divertissemens sont souvent rapportés avec emphase, qu'elle ne savoit si on le lui avoit dit, mais qu'en tout cas elle protestoit n'avoir eu aucun dessein de l'offenser. La Mainte-

tenon qui faisoit la dissimulée, auroit été bien-aise de savoir de la bouche de Madame de Conti ce qui s'étoit passé: mais la Princesse qui ignoroit jusques où elle en étoit informée n'osa se découvrir davantage, de peur d'en trop dire.

Ainsi finit sa visite, & elle dit en sortant; Si vous m'aimez toûjours autant que vous l'avez protesté, permettez-moi que je vous baise. Là-dessus la Maintenon fine & subtile, lui dit: *Madame, l'on ne baise pas des vieilles.*

Alors Madame de Conti, connut assez que la mine étoit éventée, & quelque protestation qu'elle fît, il n'y eut pas moyen de la reconcilier, & ainsi elles se quitterent fort froidement.

Madame de Conti en eut de la mortification, & dans le chagrin où elle étoit, étant de retour chez elle, elle écrivit ce billet au Dauphin.

MON-

MONSEIGNEUR,

SUivant votre conseil, je viens de rendre visite à la Dame de Maintenon, mais je ne puis vous exprimer la froideur avec laquelle nous nous sommes separées : son dédain & son manque de respect m'obligent à vous dire que si je n'avois des considerations pour le R.... je puis vous assûrer que je lui donnerois des marques de mon ressentiment. Celle qui vous remettra ce billet vous dira le reste. Adieu.

Après le départ de la Princesse, & que l'esprit de la Maintenon (à laquelle cette visite avoit causé quelque émotion) fut un peu remis, Madame de Montespan prit la parole, lui disant : Quand je considere bien ce que je viens de voir & d'entendre, je me représente la fable de l'âne, qui portoit une Idole dessus son dos, pour laquelle les peuples avoient beaucoup de

de vénération, & se mettoient à genoux lorsqu'elle passoit par les rues. L'âne crût que c'étoit à lui que cet honneur se rendoit, & il en devint si orgueilleux, qu'il marchoit d'une grande fierté & d'un pas grave, se carrant comme si c'étoit à son mérite que l'on rendoit cet hommage. Mais l'Idole lui étant ôtée, & étant question de retourner à son gîte, croyant de marcher avec la même gravité, il fut bien surpris que son maître lui lâcha quelques coups pour l'obliger à marcher plus vîte, & il connut alors sa méprise, & qu'au lieu de lui faire honneur comme auparavant, chacun crioit frappe, frappe.

Ainsi Madame, ne croyez pas que c'est pour votre mérite que l'on vous fait la cour. Je laisse à vous-même de faire l'application du reste. Madame de Maintenon qui entendoit fort bien ce qu'elle vouloit dire, ne voulut pas s'en fâcher, parce qu'elle prétendoit lui rendre le change. Elle lui dit :

Sur

Sur ce que vous dites, Madame, il n'y a pas de commentaire à faire; vous dites les choses si nettement & avec tant de circonstances, qu'il faudroit être bien stupide, pour ne les pas comprendre : mais de grace, permettez-moi que je vous entretienne aussi d'une fable à mon tour.

Un chien s'étant donné pour sa vie durant à un bon Bourgeois pour le servir, & garder la maison : comme il étoit trop à son aise, il ne put plus supporter la graisse, & se promenant un jour à la campagne, un autre sien camarade l'aborda, & l'ayant obligé de lui faire le récit de sa fortune, après l'avoir entendue, il lui conseilla de quitter son maître & de venir demeurer avec lui chez un grand Seigneur, là où, lui dit le maquereau, nous n'avons rien à faire qu'à fournir au plaisir de notre maître, & où nous avons bonne table & bon lit, & sommes considerés comme domestiques d'un grand Seigneur,

gneur, de ſorte que perſonne n'oſeroit nous tirer les oreilles ; & ſi par bonne fortune le Seigneur prend amitié pour toi, tu coucheras ſur ſon lit à ſes piés. Le chien bourgeois attiré par les belles promeſſes que lui fit l'autre, quitta ſon premier maître pour ſe donner à ce Seigneur : & comme pour l'ordinaire toutes choſes nouvelles plaiſent, il fut aſſez heureux d'être careſſé pendant un tems. Mais qu'arriva-t-il à la pauvre bête ? L'âge décrepit commença à paroître, il devint puant par ſa vieilleſſe, ce Seigneur s'en dégoûta & mit affection à un autre, & chaſſa le vieux chien puant de ſa Cour, qui ne ſachant où ſe retirer, s'en alla trouver ſon premier maître & le pria de le recevoir en grace. Mais il n'y fut pas trop bien reçû, ce maître le voyant lui dit : malheureuſe & méchante bête, ne t'étois-tu pas donné à moi, & ne m'avois tu pas promis de me ſervir toute ta vie & de m'être fidele ?

ce-

cependant dans le tems où j'avois le plus besoin de toi, tu m'as quitté sans sujet : à présent reporte ta vieillesse puante là où tu as laissé ta jeunesse riante. Ainsi le pauvre chien ne sachant où se retirer fut obligé d'aller mourir sur un fumier.

Je vous laisse, dit Madame de Maintenon, la peine d'en tirer la morale & de l'appliquer où vous le jugerez à propos, & là où elle conviendra le mieux.

Dans ce moment un valet de chambre vint de la part du Dauphin, pour parler à Madame de Maintenon. Elle qui croyoit que c'étoit pour la prier de quelque affaire ou de parler au Roi, elle fut bien aise pour faire voir à Madame de Montespan la considération que l'on avoit pour elle, de le faire entrer ; où étant il s'adressa à elle ; & lui dit,

MADAME,

MOnſeigneur a été extrêmement ſurpris d'apprendre le méchant accueil que vous avez fait à Madame la Princeſſe de Conti, & il m'a commandé de vous venir voir & aſſûrer de ſa part, de ſon reſſentiment, & vous dire que ſi à l'avenir vous n'en uſez plus honnêtement que vous n'avez fait par le paſſé, il paſſera pardeſſus toute conſidération; & vous donnera lieu de vous en repentir.

Ce compliment ſurprit extrêmement la Maintenon, qui ſe trouva décontenancée de ce qui avoit été fait en préſence de la Monteſpan : mais pourtant elle eut aſſez de préſence d'eſprit pour lui repartir : *Que Monſeigneur étoit le maître après le Roi.*

Tout ceci cauſa une ſecrette joie à la Dame de Monteſpan, qui ne voulut pas pourtant la faire éclater qu'avec ſes amis & amies. Ce valet de cham-

chambre étant sorti, elle reprit le fil du discours que l'on venoit de quitter.

Je viens, dit Madame de Montespan, d'entendre le récit que vous avez fait avant la venue du valet de chambre de Monseigneur, je le trouve spirituel : mais je n'ai pas assez d'esprit pour en pouvoir tirer une morale fine comme vous le souhaiteriez : je n'ai rien de meilleur que la mémoire, je me ressouviens de votre mariage avec le bon homme Scarron cul de jatte. Vous m'avoüerez, ajoûta la Montespan, qu'il faut l'avoir heureuse pour se ressouvenir depuis si long-tems, c'est aussi tout ce que je puis faire. S'il pouvoit retourner & qu'il vous vît au suprème degré où vous êtes présentement, je crois que sa veine ne seroit pas assez forte pour exprimer sa surprise par quelques vers burlesques, car c'étoit-là son fort. En effet, bien d'autres que lui le seroient de trouver la femme du Poëte Scarron à l'âge de soixante ans être la mignone du

plus grand Roi du monde. Il y a de quoi s'étonner que les R R. P P. Jésuites ont pû porter l'affaire à un tel degré ; & à ne pas vous flatter, continua la Montespan, il y a bien des gens qui croyent, & vous ne leur ôteriez pas de la tête, qu'il ne leur ait fallu une aide surnaturel pour en venir à bout. Si l'on en croit les Huguenots, & ils le disent ouvertement, leur perte a été le prix de votre reconnoissance ; & vous aviez promis au Pere de la Chaise que s'il vous introduisoit dans les bonnes graces du Roi, toute votre étude seroit de prôner au Roi la sainteté & le mérite de la société, & qu'ensuite unanimement vous travailleriez à la destruction de la Religion Huguenotte : que pour cet effet vous fîtes un vœu au grand S. Ignace entre les mains du P. la Chaise, & que sans vous le Roi n'auroit jamais songé à fausser sa foi ni révoquer ses édits & ceux de ses ancêtres. Sur cette parole, Madame de

Maintenon crut qu'elle en avoit assez dit pour avoir prise sur elle. Ha! que dites-vous là, Madame? je suis bien aise d'entendre de semblables discours de votre bouche.

Madame de Montespan qui comprit bien ce qu'elle vouloit faire, qui étoit sans doute d'en faire le rapport au Roi, lui répliqua : Je ne vous dis pas que c'est moi qui le dit, écoutez-moi bien, & ne faisons pas de *qui pro quo* d'Apothicaire. Je ne vous dis pas non plus que cela soit vrai, mais que les Huguenots le disent : allez les empêcher d'en parler où ils sont présentement épars par toute la terre : & pour ne vous pas flatter, continua Madame de Montespan, je crois que s'ils vous tenoient à Geneve, ils ne vous traiteroient pas beaucoup mieux que les Anglois firent la Pucelle d'Orléans, qu'ils acuserent d'être sorciere, & la firent brûler.

Madame de Maintenon qui cherchoit une échappatoire pour se tirer

du méchant pas où elle se trouvoit, sauta du coq à l'âne, & changea le discours sur Monsieur Scarron, duquel elle dit quelle ne croyoit pas que les Hugenots en diroient du mal, d'autant que la plûpart de ces Messieurs étoient de ses amis, jusqu'aux Ministres mêmes qui le venoient souvent visiter.

C'est ce qui fournit matiere à Madame de Montespan de pousser sa pointe, & de dire à la Maintenon, que c'étoit ce qui la faisoit encore plus haïr, qu'elle rendoit de si méchans offices aux bons amis de feu son mari; & je suis, continua-t-elle, de l'opinion qu'ils étoient des amis du défunt, & qui se confioit à eux. Car, à ce qu'ils disent, il leur a souvent fait confidence de beaucoup de petites particularités de votre mariage: ils m'ont conté que, comme Monsieur Scarron eut pris résolution de se marier, il le leur communiqua, & qu'ils ne manquerent pas aussi-tôt de lui représen-

ter son misérable état & la foiblesse de son corps, dans lequel ils ne voyoient pas grande apparence de pouvoir contenter une femme, qui ressembloit à une terre, laquelle veut être cultivée, & que quand nous ne le faisons pas nous-mêmes, souvent notre voisin le fait pour nous; & qu'ainsi sans songer il pourroit s'enrôler dans la nombreuse famille d'Acteon; que là-dessus le bon homme Scarron répondit, que ce n'étoit pas cela qui le mettoit le plus en peine, & qu'afin que l'on ne puisse lui rien reprocher sur ce chef-là, il vouloit prendre de la chasse blessée, & qu'alors l'ayant sû, l'on ne pouvoit le railler là-dessus. Ce récit déconcerta extrêmement Madame de Maintenon, qui ne savoit comment se retirer de la presse, & dans le chagrin où elle étoit, elle dit à la Montespan; Vous pourriez dans un besoin, Madame, fournir des Memoires pour l'histoire de feu Monsieur Scarron. Je vous en-

voyerai des perſonnes qui en auront beſoin. Mais Madame de Monteſteſpan qui avoit entrepris de la pouſſer à bout pour ſe venger de bien des affaires que je ne rapporterai point ici, ne s'arrêta pas en ſi beau chemin, & lui dit que juſques à préſent cela ne la regardoit pas perſonnellement, & que Scarron n'avoit parlé encore que dans le général, qu'il n'y avoit rien qui la puiſſe fâcher. Mais finalement, lui dit-elle, pour le bonheur de Monſieur Scarron, le ſort échut ſur votre perſonne, & il vous épouſa en face de notre Ste. Mere Egliſe. N'eſt-il pas vrai? Madame de Maintenon qui ne cherchoit qu'à eſquiver, lui dit : Que trouvez-vous à critiquer là-deſſus? Je ne crois pas, dit-elle, que votre mariage fût plus ferme ni plus aſſûré que le nôtre, puiſqu'il n'a pas été de ſi longue durée : l'on n'a pas eu beſoin de vous délier l'éguillette, vous l'avez fort bien ſû faire vous-même. Si vous étiez en Suiſſe,

où à Geneve, comme vous m'avez dit il y a un moment, je crois que l'on vous feroit paffer une heure de méchant tems, & qu'un vent d'acier couronneroit votre infidélité. Madame de Maintenon crut fe venger par cette petite égratignure : mais la Montefpan qui avoit encore le plus fenfible à débiter, lui dit : De grace, Madame, achevons votre hiftoire, nous voici arrivées au plus bel endroit de l'affaire. Je n'ai plus que trois mots à dire, puis je finis. Comme donc les amis de feu votre mari le vinrent féliciter fur fon mariage : Parbleu, dit-il, Meffieurs, l'on ne me reprochera pas que ma foibleffe eft caufe que ma femme fera coquette & qu'elle me trompe, car je l'ai prife P... & fi bien qu'elle a déja fait une fille, que vous lui apportâtes en mariage pour tout doüaire. Il leur dit encore que vous aviez voulu mettre dans votre contract de mariage, que vous ne feriez obligée de refter avec lui, que de-

puis ſix heures du matin qu'il ſe levoit, juſques à dix heures du ſoir qu'il ſe couchoit; mais que depuis ces mêmes dix heures juſqu'au lendemain ſix, vous étiez votre propre maîtreſſe & qu'il vous abandonnoit à votre ſage conduite, ſans relever pour ce temslà que de vous-même. Madame de Maintenon qui étoit outrée juſques à l'ame de tous ces diſcours, lui dit : Ne me ſauriez-vous pas dire auſſi chez quel Notaire ce contract fut paſſé. Il y aura moyen, lui repartit la Monteſpan, d'en trouver la note dans la Poëſie de feu Monſieur Scarron. Mais à propos de cette fille que nous appellions, ce me ſemble Babbé, elle avoit de l'eſprit comme un petit Ange, elle reſſembloit en cela à ſon pere adoptif. Si elle vit encore, vous auriez bien le moyen de la marier préſentement fort richement ſous le nom de Niece, non elle ſeule, mais quand vous en auriez autant qu'en avoit feu le Cardinal Mazarin. Mais

ce n'est pas à moi à vous donner conseil, puisque c'est vous qui en donnez aux autres : pourtant je veux bien vous dire que si le bon homme Scarron pouvoit ressusciter, ce seroit une diable d'affaire en France, car outre sa surprise, il feroit sans doute un procès au Roi, ce qui embarrasseroit fort la Cour du Parlement, qui ne pourroit pas lui refuser justice, & de vous condamner à quitter les honneurs Royaux, avec le nom de Maintenon, pour vous rejoindre avec votre premier mari, & reprendre vos anciens titre & place, sous peine d'être punie comme d'un crime de malicieuse désertion. Cela arrivant, j'en serois au désespoir pour l'amour de vous, continua la Montespan, car vous êtes encore utile à la Cour, puisque vous rendez service à bien des personnes, à ce que je puis remarquer. Si cela pouvoit arriver, je vous assûre que je ne parlerois jamais que vous avez été ma femme de cham-

bre, pour ne pas causer du bruit dans votre menage. Je vous suis, repartit la Maintenon, fort obligée de toutes vos bontés & de toutes vos considérations; je ne manquerai pas aussi de mon côté, lui dit-elle, aussi-tôt que je verrai Monsieur le Marquis de Montespan, de vous recommander, & l'assûrer qu'à l'avenir vous voulez vivre d'une vie plus reglée que par le passé, & de l'exhorter à vouloir retirer une Magdeleine repentante, lui faisant comprendre que mal-aisément vous avez pû vous défendre des charmes du Prince, & je me garderai bien de l'instruire de tout ce qui se passe; je vous ferai présent de quelque coussinet de senteur que j'apportai de Montpellier pour cacher vos imperfections. Je ne lui dirai pas aussi dans quel chagrin la Reine défunte est morte pour l'amour de vous; je tâcherai, s'il m'est possible, de le désabuser des accusations dont l'on vous a chargée au sujet de la mort tragique de la pau-

vre Mademoiselle de Fontange, que vous avez sacrifiée à vos passions; & je ne doute pas après cela, continua-t-elle, que si vous voulez lui rendre les soumissions que doit une femme repentante, il ne vous pardonne, car il est bon homme. Voilà, lui dit la Maintenon, tout ce que je puis faire pour vous.

En voilà aussi, repartit Madame de Montespan, plus que je ne vous en demande; l'on appelle cela des œuvres de surérogation. Si vous savez si bien prôner ces jeunes Demoiselles que vous avez sous votre direction, elles sont dans une bonne école; & je crois, que sous une si bonne Maîtresse, elles ne sont pas oisives, & que vous leur faites faire souvent l'exercice. Elles le feroient encore mieux, répondit la Maintenon, si elles étoient à votre manége; car comme vous avez souvent passé par les piques, je crois que vous ne les exerceriez pas mal.

Comme cette conversation alloit

dans l'excès, & que les parties commençoient à s'échauffer, les Domestiques qui étoient dans la chambre voisine, voyant bien que les suites n'en pouvoient être que fâcheuses, s'aviserent d'en aller avertir le Capitaine, qui avoit ce jour-là la garde chez le Roi, qui ne manqua pas de le faire savoir aussi-tôt à Sa Majesté, lequel commanda que le Sieur de Serignan, Aide-Major, iroit porter les ordres de sa part à ces Dames de se séparer, ce que ledit Sieur fit sur le champ. Mais les ayant trouvées toutes en feu & prêtes d'en venir aux mains, il eut de la peine à les faire obéir, chacune voulant conter son affaire, & faire sa cause bonne, suivant la coûtume des femmes. Cette querelle donna lieu à toute la Cour, aux uns de s'en divertir, & aux autres de prendre parti.

Cette querelle, comme j'ai dit, ne fut pas bornée à ces deux Amazones, presque toute la Maison Royale se divisa pour l'une ou l'autre de ces cham-

championnes. Ce fut une petite guerre civile dant le domeſtique, & ſur la ſollicitation des uns & des autres, le Roi avoit de la peine à terminer ce différend au gré des parties. Il n'y eut pas juſqu'à la Société des Jéſuites & des Carmes, qui ne s'en mêlaſſent, les uns pour Madame de Maintenon, & les autres pour Madame de Monteſpan. Peu s'en fallut que cette affaire ne causât un ſchiſme dans l'Egliſe, auſſi-bien que dans la Famille Royale, ce qui obligea le Roi de la terminer promptement; & par un jugement judicieux, leur défendre de ſe viſiter jamais, écrire ni parler l'une de l'autre, ſur peine de ſon indignation, ce qui fut approuvé par toute la Cour. Le Roi ne laiſſa pas de faire quelque réprimande à Monſeigneur le Dauphin, ce qui ne ſervit qu'à augmenter ſa colere contre la Maintenon; & il jura que lorſqu'il ſeroit Roi, il la feroit enfermer entre quatre murailles: que ni le Pere la Chaiſe, ni Scarron

même

même s'il ressuscitoit, ne l'empêcheroit pas de la faire repentir de sa témérité, & de l'abus qu'elle faisoit de l'autorité, que la facilité du Roi, lui a mis en main. Je me persuade que cette guerre dureroit encore, si elle n'avoit pas été dissipée par une assez plaisante aventure, qui arriva à Monseigneur le Dauphin, qui divertit la Cour pendant quelques jours, & tira le Roi de l'humeur chagrine où tous ces divorces l'avoient jetté. La voici : Monseigneur ayant fait une partie de chasse pour le loup, il s'en alla à dix ou douze lieues de Versailles, accompagné de Monsieur le Grand-Prieur, & de diverses autres personnes de qualité, & des chasseurs : ensuite Monseigneur, accompagné seulement du Grand-Prieur, s'écarta dans un bois, de sa compagnie, seul avec le Grand-Prieur, soit à dessein ou par mégarde. La nuit les ayant surpris sans y songer, ils résolurent de la passer à la premiere maison qu'ils rencontreroient. Le sort vou-

lut que ce fût une Eglise, avec une maisonnette de Curé, d'un Village, à un quart de lieue de-là, où ayant heurté, le Prêtre ouvre, croyant que l'on le venoit appeller pour quelque malade. Il fut étonné de voir deux personnes à cheval, lui demandant à loger pour cette nuit-là. Comme il n'y avoit plus moyen de reculer, le Curé sans les connoître, leur offrit honnêtement ce qu'il avoit. Etant entrés, & ayant mis leurs chevaux à couvert, le mieux qu'il leur fut possible, comme la faim pressoit ces nouveaux hôtes, il leur offrit un membre de mouton, qu'il avoit par bonne fortune gardé pour le lendemain, le mit à la broche, & lui à tourner. Cependant les hôtes ayant demandé du vin, Monsieur le Curé protesta qu'il n'en avoit pas à la maison; mais que si quelqu'un vouloit prendre sa place, il iroit au prochain Village pour en acheter une bouteille: à quoi nos Chasseurs furent de nécessité d'acquiescer, & n'ayant pas de

valet

valet avec eux, le Grand-Prieur se mit à faire son apprentissage de Marmiton, & à tourner la broche. Pendant que le Curé étoit allé au Village, nos deux hôtes s'entretenoient proche du feu. Monseigneur se ressouvint de leurs chevaux qui n'avoient rien à manger, & dit au Grand-Prieur, qu'il falloit chercher un peu de foin, ou de la paille au grenier, pour donner à ces pauvres bêtes. Ma foi, lui dit le Grand-Prieur, je ne puis pas faire la fonction de Palefrenier & de Cuisinier tout à la fois; choisissez, Monseigneur, l'un des deux, & moi je ferai l'autre: mais comme le Dauphin avoit ses grosses bottes, & qu'il falloit grimper au grenier par une échelle, il aima mieux se mettre à la place du Grand-Prieur, jugeant qu'il n'y avoit pas tant de risque, & ne pouvant de-là tomber de fort haut. Ainsi le Grand-Prieur ayant quitté le métier de Marmiton, & pris celui de Palefrenier, monta au grenier, où il

trouva quelque peu de foin & de paille, pour satisfaire à la pressante faim de leurs chevaux, qui avoient couru tout le jour sans débrider. Dans cet intervalle Monsieur le Curé arriva avec la provision, & tâcha de les régaler le mieux qu'il put, n'ayant pour tout dessert qu'un peu de vieilles noix, & un morceau de fromage vieux au pié de Messager. Mais tout est bon quand on a faim, la meilleure sauce que l'on puisse faire ne le valant pas. Après souper, Monsieur le Curé qui n'avoit pour tout ornement de chambre qu'un lit, le leur céda agréablement, & alla coucher au prochain Village, d'où il étoit venu, chez quelque paysan de ses amis, dans l'espérance de revoir ses hôtes le lendemain au matin. Mais à la pointe du jour la suite de Monseigneur le Dauphin, qui le cherchoit par-tout, étant venue près de cette maison, donnerent du cor, ce qui obligea le Grand-Prieur de se faire voir à la fenêtre; & la

compa-

compagnie ayant environné la maison, qui n'étoit pas assez grande pour en contenir la moitié, le Dauphin fut bien-tôt levé, & encore plutôt habillé, sans aide d'aucun Valet-de-chambre; & Monseigneur confessa n'avoir jamais été si promptement habillé, puisqu'ils coucherent tout bottés. Ils ne tarderent pas de monter à cheval, & de s'en retourner à Versailles. Mais partant de la maisonnette, comme les grands Seigneurs ne sont pas accoûtumés de fermer des portes chez eux, ils partirent sans fermer celle du Curé, qui arriva un peu après, avec quelques bouteilles de vin, pour faire déjeûner ses hôtes. Mais ne trouvant personne & les portes ouvertes, il crut avoir logé des larrons, qui n'auront pas manqué, disoit-il à un paysan qu'il avoit amené, de prendre tous les ornemens de l'Eglise, qui étoient dans la Sacristie, au côté de sa maison. Cela l'alarma tellement, que quelques passans s'arrêterent, & obligerent

gerent le Curé de voir ce qui lui manquoit : mais après la recherche faite, trouvant que tout y étoit, il se prit à dire, que s'ils étoient des larrons, ils n'étoient pas des plus méchans, puisqu'ils ne lui avoient rien pris, & qu'il en avoit été quitte pour un gigot de mouton. *Il est vrai*, dit le paysan, *aussi il n'y avoit rien à craindre; car les Bohemes qui sont les plus grands larrons, ont cette politique de ne dérober jamais rien où ils couchent, autrement personne ne les voudroit plus loger.* Aussitôt que Monseigneur fut de retour à la Cour, il y conta son aventure; & il fut curieux de faire informer de ce qui s'étoit passé, lorsque Monsieur le Curé revint à la maison, dont il avoit trouvé ses hôtes partis. L'ayant appris par un homme qu'il envoya sur le lieu, le Roi le sût, qui fut bien aise de s'en divertir avec toute sa Cour. Il envoya dire au Curé de lui venir parler, ce qu'il fit le lendemain. Comme il n'étoit pas accoûtumé de paroître

devant

devant de ſi grands Seigneurs, c'étoit une eſpece d'amende honorable pour lui. Le Roi lui dit, qu'ayant entendu parler de ſa probité & de ſa piété, il étoit étonné qu'étant Paſteur, il donnoit retraite la nuit à des larrons. Il protesta au Roi qu'il ne les connoiſſoit pas, & que quand il les avoit retirés, il ne les avoit pas crûs tels, mais que du moins ils ne lui avoient rien pris. Le Roi lui demanda s'il les reconnoîtroit bien en cas qu'il les vît. Il répondit qu'il croyoit qu'oui. Le Roi donna ordre tout bas d'appeller Monſeigneur & le Grand-Prieur, & comme ce dernier vint un peu le premier, le Curé l'appercevant ſe mit à crier: Sire, en voilà un; & le Dauphin venant enſuite, il s'écria derechef: Sire, voilà l'autre. Le Roi lui dit: Je vous ferai faire bonne juſtice, ne vous mettez pas en peine. Mais comme le Curé vit que toute la Cour portoit un grand reſpect à Monſeigneur, qu'il n'avoit jamais vû, & ne

le connoissoit que par oüi dire, ne s'étant jamais bougé de son Village, il revint à lui ; & connoissant sa méprise, il demanda pardon de sa faute. Le Roi qui est naturellement fort généreux, lui fit donner une pension de cinq cens écus par an, pour passer sa vie à son aise, & se ressouvenir d'avoir logé le Dauphin de France. Allez, dit le Roi, logez toûjours dans votre maison de tels larrons, & ressouvenez-vous de moi dans vos prieres. Je laisse à juger avec quelle joie Monsieur le Curé s'en retourna chez lui. Et cette aventure fut l'entretien de la Cour pendant un tems.

LES

LES AMOURS DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN AVEC LA COMTESSE DU ROURRE.

CHacun ſait que plus un feu eſt reſſerré, plus il éclate lorſqu'il vient à ſortir. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que le Roi qui a toûjours été ſi galant, & qui s'eſt continuellement diverti avec les Dames, même pendant

pendant ſon mariage, nonobſtant la piété & les larmes de la Reine, n'a jamais voulu permettre à Monſeigneur le Dauphin de galantiſer à ſon tour, ni d'avoir à ſon imitation une Maîtreſſe particuliere: le Roi l'a toujours fait obſerver par des domeſtiques, qu'il mettoit auprès de lui, & qui venoient enſuite faire rapport à Sa Majeſté, de tout ce qui ſe paſſoit chez ce jeune Prince. Ainſi s'il prenoit quelque plaiſir, il falloit que ce fût en cachette, même il a été obligé de garder les mêmes meſures depuis la mort de Madame la Dauphine. Par-là il eſt facile à conjecturer, dans quel chagrin eſt le plus ſouvent ce jeune Prince, qui, à l'exemple du Roi ſon pere, aime le beau ſexe. Mais pour diſſiper ſon ennui, ſon recours a toûjours été la chaſſe au loup, pour laquelle Monſeigneur a un attachement tout particulier. Quoi qu'il en ſoit, il y a long-tems que l'on ſait, qu'il a beaucoup d'eſtime pour Madame la Comteſſe du

Rourre;

Rourre ; & même dès le tems qu'elle étoit Fille d'Honneur chez Madame la Dauphine : c'eſt une Dame belle, & bien priſe dans ſa taille, qui ne peut paſſer que pour médiocre. Elle a de beaux yeux vifs & amoureux, la bouche petite & les levres vermeilles, elle a le teint beau & frais, & des bras comme de cire. Je ne dirai rien de ſon extraction, parce qu'elle appartient à une famille conſidérable, qui n'aime pas d'être nommée, ni que l'on ſache ſes aventures. Elle fit rompre par Arrêt ſon premier mariage avec un Marquis, pour épouſer un Duc, dont l'Hiſtoire eſt aſſez connue à Paris, & que je tairai ici ; puiſque cela ne fait rien à notre ſujet. Il ſuffit que cette aimable Dame a eu l'adreſſe de plaire à notre Dauphin, pendant même qu'elle étoit fille ; ce qui obligea Madame la Dauphine, qui n'aimoit pas de pattager ſon lit, de s'en défaire le plutôt qu'il lui fut poſſible, par un mariage avec Monſieur le Comte du

Rourre.

Rourre. Cette précaution néantmoins n'éteignit pas le feu de Monſeigneur : au contraire, il ſe prévalut du manteau de l'hyménée pour ſe mieux divertir ; & la mort, qui fauche dans les Palais des Rois, de même que dans les Cabanes des Bergers, ayant enlevé de la terre, ceux qui étoient les plus contraires à la Comteſſe, qui furent Madame la Dauphine & le même Comte du Rourre, nos jeunes Amans ſe virent tous deux en liberté ; & ſe renouvellerent leurs amours, & de grandes promeſſes de fidélité l'un à l'autre. Hà ! mon Ange, lui dit Monſeigneur à la premiere viſite, le Ciel nous a mis tous deux en liberté, pour joüir ſans empêchement des doux plaiſirs de l'amour. Le Roi qui ſavoit tout, & qui étoit averti de ce petit commerce galant, ne manqua pas de le traverſer à la veille d'une célebre dévotion ; & il prit ce tems-là, pour envoyer à Monſeigneur deux des principaux Prélats de la Cour, pour l'ex-

horter à quitter la Comteſſe du Rourre.
Il eſt facile à juger comme ce meſſage fut reçû de ce jeune Prince, qui étoit paſſionné pour ſa Maîtreſſe ; néanmoins il eut aſſez de modération, pour ne pas ſortir du reſpect dû à leur caractere, tournant la choſe en raillerie avec l'Archevêque de Paris, qui étoit accuſé, comme tout Paris ſait, de la plus fine galanterie pendant ſa jeuneſſe, & d'avoir un grand attachement pour Madame la Ducheſſe de Leſdiguieres. Mais Monſeigneur reprenant ſon ſérieux : J'ai de la peine à croire, leur dit-il, que ce conſeil que vous m'apportez, vienne du Roi ſeul ; car il eſt homme, & ſuſceptible d'amour comme les autres ; mais aſſurément ceci vient plutôt de Madame de Maintenon, qui après s'être bien divertie & devenue vieille, ne peut pas ſouffrir que les autres ſe divertiſſent à leur tour, elle s'ingere le plus ſouvent d'affaires, où elle n'a rien à dire. Son plus grand plaiſir ſe-

roit

roit sans doute, que je prisse une Maîtresse de sa main à Saint Cyr : ce qui n'arrivera jamais, & j'aimerois mieux la voir crever que de lui donner cette satisfaction , ainsi dites-lui qu'elle ne s'y attende pas : & si le Roi veut prendre soin de ma conscience , pourquoi ne me donne-t-il pas une femme , ou de l'emploi pour pouvoir m'occuper ? Ses fils naturels en ont eu de fixes au sortir du ventre de leur mere , & moi l'on me fait courir comme un Volontaire d'une armée à l'autre , sans avoir aucune autorité , ayant toujours été obligé de me conformer aux avis des Généraux. J'ai souffert, sans murmurer, les mortifications que j'ai reçûes en Flandre du Duc de Luxembourg , qui s'excusoit continuellement de n'avoir pas ordre de la Cour , de faire ce que je trouvois le plus utile , pour le bien & l'avantage de la France. Cependant, Messieurs, continua le Dauphin , je vous remercie de la peine que vous vous êtes donnée , & de vo-

tre charitable conseil, & vous pouvez rapporter au Roi que je lui suis fort obligé; que d'abord que Sa Majesté m'aura fait donner de l'argent, pour satisfaire à ce que je dois à Madame la Comtesse du Rourre, j'y aviserai. Ensuite ce Prince les congédia fort civilement, & avec l'honneur dû à leur caractere : mais ces remontrances hors de tems ne firent aucun effet sur son esprit; au contraire, elles lui inspirerent l'envie de s'en divertir avec la Comtesse. Il ne douta pas qu'elle ne fût avertie de cette visite : mais il voulut bien la lui faire savoir lui-même, & lui envoya cette Lettre pat un Valet affidé.

MON ANGE,

Vous serez sans doute un peu surprise, en apprenant la visite que je viens de recevoir sur votre sujet, de l'Archevêque de Paris & de l'Evêque de Meaux. Il seroit trop long de vous en marquer

dans

dans une Lettre le détail : mais nous nous en divertirons à notre premiere entrevûe, qui sera, comme je l'espere, demain sans faute. Cependant, ma chere Mignonne, divertissez-vous autant qu'il vous sera possible en mon absence : soyez persuadée, que rien ne sera capable de me détacher de votre aimable personne ; & que toute la sévérité du Roi, & les machinations de la Vieille, ne feront qu'augmenter l'amour que j'ai pour vous, toute l'éloquence de nos faux dévots ; ne me fera, dis-je, jamais désister de la résolution que j'ai prise de vous aimer toute ma vie. Vous savez, mon cher cœur, que je fais gloire de tenir ma parole, & ainsi vous pouvez compter sur ce que je vous ai promis. Vivez donc en repos à mon égard, sans rien appréhender que ma mort, & me croyez toujours votre, &c.

Madame la Comtesse du Rourre ayant reçû cette Lettre, la baisa plusieurs fois avant que de l'ouvrir, & fut com-

battue par un mouvement de crainte & d'espérance. Elle avoit déja appris la visite des deux Prélats ; & elle se doutoit bien, que ce ne pouvoit être que sur son sujet : mais enfin ses belles mains toutes tremblantes se hasarderent d'ouvrir la Lettre. En la lisant elle changea plusieurs fois de couleur, comme une marque du plaisir qu'elle y prenoit ; & dans la satisfaction & la joie où elle étoit, elle voulut y faire réponse, quoique le Porteur l'assurât que Monseigneur ne l'avoit pas chargé d'en rapporter. N'importe, dit la Comtesse, je suis assûrée qu'il n'en sera pas fâché, je m'en charge ; & étant entrée dans son cabinet, elle écrivit fort promptement la Lettre suivante.

MON AIMABLE PRINCE,

Je n'étois pas sans raison travaillée de grandes inquiétudes. Votre Lettre que j'ai reçûe avec tout le respect que

je vous dois, m'apprend que mes pressentimens etoient justes. En vérité, mon Ange, je suis continuellement en alarme, soit que vous soyez à la tête de vos Armées, ou à la Cour; j'ai raison de craindre également vos ennemis, & les miens; & j'ose vous dire, que toutes les Armées des Alliés ensemble, ne me font pas plus de peur, que les ennemis cachés & domestiques. Il n'y a que votre seule présence qui soit capable de me rassûrer, & de ramener le calme dans mon cœur; accordez-là moi, mon Prince, cette douce présence, le plutôt & le plus souvent qu'il vous sera possible, si vous voulez conserver ma vie, & me délivrer des mortelles douleurs, & des cruelles craintes que votre absence me cause. Vous avez, mon aimable Prince, ma vie & mon sort entre vos mains, aussi-bien que mon cœur: mais toute ma consolation est, que je suis plus que persuadée que vous êtes jaloux de votre parole; & que rien au monde, ne sera jamais capable de vous faire manquer de foi à mon

égard ; puisque je ne respire plus que pour vous aimer, & pour vous plaire. Adieu, mon aimable Ange. Ne différez pas de venir, si vous voulez conserver la vie de

LA COMTESSE DU ROURRE.

Cette Lettre fut rendue à Monseigneur, dans le moment qu'il étoit à joüer avec la Princesse Douairiere de Conti, & quelques autres Dames. Le Dauphin se doutant bien par le retour du Porteur, de qui elle venoit, il la mit dans sa poche sans rien dire. La Princesse qui est naturellement curieuse, & qui se plaît aussi à la galanterie, regardant fixement le Dauphin, qui changea un peu de couleur dans le moment qu'il reçut le paquet, connut bien d'abord que cette lettre ne venoit pas d'une personne indifférente. La curiosité ou la jalousie qui est assez naturelle aux femmes, la poussa à railler Monseigneur, qui s'en défendit le mieux qu'il put. La Prin-

cesse le pria que si cette lettre n'étoit pas de quelque belle, il lui permît seulement de voir le dessus : mais le Dauphin qui connoissoit par expérience que la Princesse ne pouvoit rien tenir de caché au Roi, de qui elle est toûjours fort aimée, n'eut garde de lui accorder sa demande, & aima mieux la laisser juger par conjecture, que de la confirmer par la vûe de la suscription & du cachet. La Princesse ne put donc se satisfaire par cette voie, car quoique Monseigneur ait le renom de parler beaucoup, néantmoins il est fort secret en amour. De plus, il sait aussi par expérience que le moindre vent que le Roi en a, il est sûr d'être traversé ou chagriné d'une maniere ou d'autre : c'est pourquoi il faut que le Dauphin soit secret malgré qu'il en ait. Mais comme la Princesse de Conti ne put rien obtenir par sa raillerie & ses prieres, elle s'avisa d'un autre stratagème. Je gage tout ce qu'il vous plaira, dit-elle au

Dauphin, que je devine de qui est cette lettre. Madame, je ne vous conseille pas de gager, lui répondit Monseigneur, car vous pourriez perdre; parce qu'elle vient d'une personnne qui n'a pas l'honneur d'être connue de vous. Mais elle adroite & fine, si je la nomme, continua-t-elle, me l'avouerez-vous? Le Dauphin qui tâchoit de changer de discours parla d'autres choses, sans repondre à la demande de la Princesse; qui connut bien que Monseigneur tâchoit de se sauver de l'embarras où il étoit. Elle fit aussi semblant de changer de propos, & lui dit: Navez-vous pas, Monseigneur, sû l'histoire au juste des amours du feu Prince de Turenne avec la Comtesse du Rourre, du tems que ce Prince épousa Mademoiselle de Ventadour? Non, dit le Dauphin, car il m'importe fort peu de la savoir. Je sai bien que le pauvre Prince fut tué à la bataille de Steenkerque. Il est vrai, poursuivit la Princesse de

Con-

Conti, & ce fut le coup qui délivra la Princeſſe de Turenne de tous ſes chagrins, auſſi bien que de ſon mari, car elle n'attendoit que ſon retour pour ſe ſéparer de lui, à la ſeule occaſion des amourettes qu'il avoit avec Madame du Rourre; & l'on dit même que tout bleſſé qu'il étoit, il ſe ſouvint plutôt d'écrire à ſa maîtreſſe qu'à ſa femme. Laiſſons repoſer les cendres des morts, dit le Dauphin. Ce que j'en dis, pourſuivit la Princeſſe, n'eſt pas pour les troubler, car il eſt mort au lit d'honneur pour le ſervice de ſa patrie: ainſi au lieu d'inſulter ſa mémoire, il mérite que l'on jette des fleurs ſur ſon tombeau: mais ce que j'en dis, continua-t-elle, ce n'eſt que pour prouver que le Comte du Rourre n'a pas eu l'avantage d'en cueillir la premiere fleur, ni ceux qui l'aiment aujourd'hui. Ne ſavez-vous pas, répondit Monſeigneur, qu'à la Cour il n'y a pas de charge plus difficile à exercer que celle de fille d'honneur?

 vous

vous feriez bien embarraffée au choix, & je ne fai fi en pareil cas vous pourriez répondre de vous même. Croyez-moi, Madame, il y a toûjours de l'embarras quand on veut fe mêler des affaires d'autrui; que celle qui fe croit nette ou exempte de foupçon, jette la premiere pierre contre elle. La Princeffe connut bien que le Dauphin n'étoit pas fatisfait de cette converfation qui le regardoit en partie; elle prit donc congé fur le prétexte de vouloir fe trouver à une fymphonie de voix & d'inftrumens qui devoit fe donner chez Madame de Maintenon, où elle avoit été invitée, & où Monfeigneur ne voulut pas la fuivre, ne pouvant fupporter la Maintenon; & l'on peut dire que l'averfion que ce Prince a pour elle va jufques à la haine, & que s'il la ménage en quelque forte, ce n'eft qu'à la confidération du Roi, mais que s'il étoit le maître, il l'enfermeroit dès le premier jour aux Madelonnettes.

Le Dauphin ne manqua pas d'aller visiter la Comtesse du Rourre, comme il le lui avoit promis par sa lettre, & de l'entretenir de ce qui s'étoit passé dans la conversation de nos deux Prélats & de Madame la Princesse de Conti. La Comtesse, quoi que fort courageuse, ne laissa pas de jetter des larmes, & embrassant fort tendrement son amant, lui dit mille douceurs qui attendrirent si fort le cœur de ce Prince, qu'il ne put s'empêcher de mêler ses larmes avec les siennes, & lui promit avec serment qu'il ne l'abandonneroit jamais, & qu'elle en verroit des preuves dès aussi-tôt qu'il seroit le maître absolu de sa personne. Oui, lui dit le Dauphin en l'embrassant, si j'avois la même liberté qu'un particulier, je ferois de ma maîtresse ma femme, pour faire enrager vos ennemis, & soyez assûrée que votre bonheur augmentera à proportion de leur envie. A ces paroles, la Comtesse qui se figuroit d'être déja sur les pre-

miers

miers degrés du Throne, s'écria pâmée de joie: Ah, mon Ange! mon cher cœur, quel plaisir, & quel bonheur seroit le mien, de pouvoir posséder un jour sans aucun trouble ni interruption le plus cher & le plus aimable de tous les Princes du monde! Du moins mon cher Ange, poursuivit-elle tout en transport, ton choix seroit plus honorable que celui du Roi, puisqu'il y a une grande différence entre moi & la vieille Maintenon. Il est vrai, répondit le Dauphin: mais ne savez-vous pas, Madame, que les goûts sont différens? l'un aime la brune & l'autre la blonde, & par ce moyen chacun trouve à se loger. Je ne vous dirai pas tout ce qui se passa ensuite entre ces deux amans, parce qu'ils étoient seuls quand ils goûterent les doux plaisirs que l'amour inspire: mais au sortir de cette conversation, Madame la Comtesse parut fort contente & satisfaite de son amant; ses larmes étoient changées en ris, & son cha-

chagrin en joie. Ils se donnerent rendez-vous à leur ordinaire à la belle Maison de Choisi, que Mademoiselle de Montpensier avoit donnée en propre à Monseigneur, & où ce Prince va souvent se divertir avec Monsieur le Duc de Vendôme, & quelquefois avec le Comte de Sainte Maure : c'est là où nos amans cueillent souvent les doux plaisirs de leurs amours. Cependant comme le Roi ne manque pas d'espions, Monseigneur ne peut faire ses affaires si secrettement, que Sa Majesté ne soit avertie de tems en tems de tout ce qui se passe ; & afin de satisfaire aux pressantes remontrances de Madame de Maintenon, qui est une ennemie de la Comtesse, le Roi dit un jour à Monseigneur pendant qu'il étoit à table, qu'il falloit que Choisi fût un agréable séjour, puisqu'il s'y plaisoit si fort & s'y alloit divertir si souvent. Le Dauphin qui étoit bien informé que ce n'étoit pas pour lui faire plaisir que le Roi le

di-

disoit, ne répondit que par une profonde révérence: mais cela n'empêcha pas que Sa Majesté ne continuât son discours sur Choisi, & dit qu'il seroit bien aise de s'y aller divertir quelquefois, & que pour cet effet, Monseigneur prît le soin de lui faire meubler un appartement; ce qui fut fait le même jour avec des meubles que l'on prit à Marli. Ce n'étoit pas tant par la curiosité que le Roi avoit de voir Choisi, que pour traverser les amours du Dauphin; car il étoit très-bien informé que la Comtesse du Rourre s'y trouvoit souvent, & qu'elle ne le feroit plus qu'avec crainte, lorsqu'elle sauroit que Sa Majesté y auroit un appartement, & qu'il y pourroit venir quelquefois pendant qu'elle y seroit. Pour ce sujet, le Roi fit une partie avec les Dames de la Cour: Monseigneur y reçut le Roi avec toute la magnificence qui lui fut possible, & le Roi voulut bien y prendre le divertissement de la chasse. Monseigneur n'ou-

n'oublia rien pour régaler les Dames: mais celle qui possede son cœur n'y étant pas, ce n'étoit pas un grand divertissement pour lui. Pour surcroît de chagrin, c'est que sur le départ du Roi, Madame la Princesse de Conti, la Duchesse du Maine, les Princesses de Lislebonne & d'Epinoy, & plusieurs autres Dames prierent Sa Majesté de vouloir leur accorder la permission de rester encore deux jours à Choisi. Le Roi qui étoit bien aise d'en éloigner la Comtesse du Rourre, le leur permit fort agréablement, pourvû, ajoûta ce Monarque, que cela n'incommode pas Monseigneur; à quoi le Dauphin ne répondit que par une profonde révérence. Ainsi il eut encore pendant deux jours les Princesses pour hôtesses. D'autre côté, il est facile à juger dans quels chagrins étoit la Comtesse du Rourre, de n'avoir pas pû voir de quatre ou cinq jours son cher amant. Je crois qu'elle souhaitoit mille fois que la foudre tom-

bât sur une partie de Choisi, pour les obliger à déloger promptement : mais enfin toutes ses pensées & ses souhaits ne faisoient qu'augmenter son chagrin; car elle se figuroit à tout moment qu'on lui enlevoit son aimable Dauphin ; & elle ne put se remettre de sa peur jusques à ce qu'elle en eût reçû une lettre, que Monseigneur ne manqua pas de lui écrire dès le premier moment qu'il fut seul. Voici le contenu de son billet.

CE n'est, mon cher cœur, que pour vous ôter de l'inquiétude où je m'imagine que vous êtes, que je vous écris ce petit billet, & pour vous assûrer que je suis toûjours le même. Soyez contente, mon ame, & aimez-moi toûjours, si vous voulez me rendre heureux. Adieu, ma belle, jusques à demain.

Je ne vous ferai pas ici un détail de toutes les visites que ce Prince fait à la Comtesse; car il y en auroit pour rem-

remplir un gros volume, puiſqu'il ne perd pas d'occaſion de la voir : & que toutes les parties d'Opera & de chaſſe qu'il fait, ne ſont que des prétextes pour ſe dérober de la Cour, & pour aller voir ſa chere Comteſſe, laquelle ſait ſi adroitement le tenir dans ſes filets, que ce Prince en eſt ſi charmé & ſi obſedé, que ſans la crainte qu'il a de déplaire au Roi, il ne bougeroit nuit & jour de ſa ruelle. Mais quelque précaution que le Dauphin prenne, le Roi eſt averti de toutes les viſites qu'il rend à ſa belle ; car quoique le Roi n'en diſe rien, il ne laiſſe pas d'être informé de tout ce qui ſe paſſe à la Cour, & principalement dans ſa famille. L'on remarque que ſa Majeſté, depuis un tems, entre dans une grande défiance, & que pour ſe ſatisfaire il s'informe de tout. Il a des eſpions partout, & ſa curioſité va juſques à ſavoir tout ce qui ſe paſſe dans les parties de plaiſir, & dans les aſſemblées qui ſe font entre

les jeunes Princes & Princesses, Seigneurs & Dames de la Cour, & même ce qui se passe hors de la Cour. Louis XI. sur la fin de ses jours se retira dans un château qu'il fit griller de fer de tous côtés, & fit venir d'Italie un Religieux, François de Paule, surnommé le Bon-homme, natif de Calabre, & qui depuis sa mort a été canonisé. Comme ce Bon-homme avoit le bruit de vivre en odeur de sainteté, Louis XI. fut bien aise de l'avoir près de sa personne, pour le rassûrer contre toutes les visions, les craintes & les frayeurs ; & en reconnoissance de ses consolations, le Roi lui permit de fonder en France divers Couvents de Minimes, que l'on nomme encore les Bons-hommes. L'on croit que toutes les craintes & défiances du Roi regnant ne viennent pas seulement des foiblesses du corps, mais que l'esprit y a beaucoup de part; c'est pourquoi on lui voit souvent jetter de l'eau benite dans sa chambre,

& ce grand Monarque ne se coucheroit pas qu'il ne s'en soit jetté quelque goutte sur le visage, en faisant dévotement le signe de la Croix, & il en arrose même son lit. Mais retournons à nos amans.

La Comtesse du Rourre qui avoit été cinq ou six jours sans voir le Dauphin qui ne put venir le jour qu'il avoit marqué par son billet, lui écrivit cette lettre.

MOn Prince, si je vous savois à l'armée ou dans un voyage, je me consolerois dans l'attente de votre retour; mais vous sachant chez vous au milieu d'une Cour où j'ai mille & mille ennemis: je ne puis me consoler d'une si longue absence, puisqu'il n'y a que vous qui puisse soulager ma peine, & me délivrer du chagrin où je suis. Ne me laissez donc pas mon cher cœur, longtems dans la crainte que j'ai, que quelque nouvel attachement ne vous fasse oublier

blier ce que je vous ſuis, & ce que vous m'avez promis. Mon indiſpoſition ne me permet pas de vous en dire davantage. Je vous conjure, mon Prince, d'aimer toûjours une perſonne qui ne vit plus que pour vous plaire, & qui vous aimera juſques au dernier ſoupir de ſa vie.

LA COMTESSE DU ROURRE.

En effet, ſon indiſpoſition n'étoit pas ſuppoſée, car l'aimable Comteſſe en eut pour neuf mois. Dans le commencement de ſa groſſeſſe, un reſte de pudeur l'obligea à garder la chambre, elle ne faiſoit plus de viſite ni n'en recevoit que de Monſeigneur. Ce petit accident acheva de faire connoître au public ce que l'on ſoupçonnoit depuis long-tems, ſavoir qu'elle étoit la maîtreſſe du Dauphin. Depuis ce tems-là elle ne s'en cache plus, & elle ſe tient la plûpart du tems à ſa belle maiſon, que Monſei-

gneur lui a achetée au fauxbourg. St. Honoré. L'on peut dire que l'art & l'induſtrie n'y ont rien oublié pour rendre ce lieu agréable à la Comteſſe. Cependant toute la magnificence du bâtiment, ni la beauté & la richeſſe des meubles n'empêchent pas que ſouvent le chagrin & la crainte ne pénetrent juſques dans le cabinet de cette Déeſſe, pour y attaquer ſon pauvre cœur, agité de mille penſées, & qui eſt expoſé à l'envie des plus grands de la Cour: mais le plus cuiſant & le plus ſenſible de tous les déplaiſirs qu'elle reçut de ſa vie, ce fut la lettre de cachet que le Roi lui envoya pendant que le Dauphin étoit à la tête de l'armée en Flandre, portant ordre de ſe retirer dans vingt-quatre heures de la Cour, & de ſe releguer en Normandie, chez le Marquis de Courtaumer ſon oncle. La Comteſſe qui ne ſe ſentoit pas d'autre crime que celui d'avoir volé le cœur de Monſeigneur
le

le Dauphin, & ſachant très-bien que l'on ne fait mourir perſonne pour aimer, n'alla pas plus loin que ſa belle maiſon du fauxbourg Saint Honoré, pour y attendre le retour de ſon amant, ſous prétexte que ſes incommodités ne lui permettoient pas de paſſer plus avant ſans haſarder ſa vie. Le Roi quoiqu'imperieux dans ſes volontés, & qui veut être obéi, fit ſemblant de n'en ſavoir rien, de crainte que pouſſant cette affaire à bout cela n'augmentât le mécontentement que Monſeigneur en a déja, & l'on n'en parla plus à la Cour. Du depuis la Comteſſe accoucha d'un fils que le Dauphin reconnoît pour ſien; mais il n'a encore pû le faire naturaliſer, & peut-être ne le pourra-t-il faire pendant la vie du Roi. La naiſſance de ce jeune Seigneur a moderé le Roi dans les traverſes qu'il ſuggéroit pour détourner le Dauphin de voir la Comteſſe; & l'on peut dire, que nonobſtant tous
les

lés chagrins que ce Prince a reçûs ; au sujet de la Comtesse, il l'a toûjours aimée constamment & témoigné son amour au milieu de la plus grande persécution que le Roi lui faisoit ;le Pere la Chaise ni la Princesse de Conti que le Roi faisoit agir, n'ayant pû le détacher de sa maîtresse: Aussi y avoit-il beaucoup d'apparence que la jalousie avoit la meilleure part dans les traverses de la Princesse de Conti, y ayant toûjours eu entre elle & le Dauphin une amitié sincere.

Ainsi le Roi, ni personne n'ayant pû en venir à bout, Monseigneur vit présentement avec plus de tranquillité chez la Comtesse du Rourre. L'on n'en fait plus un mystere à la Cour, & les amours continueront de cette maniere entre nos deux amans, jusques à ce qu'il ait plû à Dieu de mettre le Dauphin sur le Throne, & le rendre maître absolu de ses volontés. C'est pour lors qu'on verra un grand changement à la Cour, que le vieux

ſerrail ſera fermé, & la vieille Sultane releguée. Les jeunes Nymphes auront leur tour, & l'amour reprendra de nouvelles forces.

FIN.

TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce Volume.

Fin de la Table.